

LA NATURE EST ILLUMINÉE DE L'INTÉRIEUR

*nirVana*

LES DESTINÉES SONT DES TRÉSORS

La microplateforme de chargement des livres de Marc Bosche  
en PDF

+ Questions Abordées Fréquemment (F.A.Q.)

[http://marc-bosche.pro.wanadoo.fr/menu5\\_page10.html](http://marc-bosche.pro.wanadoo.fr/menu5_page10.html)

ou

<http://livres-de-marc-bosche-pdf.blogspot.com>

Le portail multimedia Marc Bosche

<http://marc-bosche.pro.wanadoo.fr/>

ou

<http://marc-bosche.pros.orange.fr>

Contenus numériques en ligne, en accès libre et gratuit, pour  
l'usage non commercial, sous Licence Creative Commons.

ISBN 2-9516584-1-9

Indicatif éditeur (AFNIL) : 2-9516584

Dépôt légal de la première édition papier :  
deuxième trimestre 2002.

MARC BOSCHE

# nirvana

*le réveil des oiseaux*

*Thriller*

Titre : « Nirvana »

Sous-titre : « Le Réveil Des Oiseaux »

Auteur : Marc Bosche

#### MOTS-CLEFS, DESCRIPTEURS :

Sérénité, épanouissement, développement personnel, spiritualité autonome, croissance de l'individu, vie intérieure, expérience de mort imminente, « near death experience (N.D.E.) », rêve lucide, « lucid dreaming », vacuité, félicité.

#### CLASSIFICATIONS THÉMATIQUES DE CET OUVRAGE :

843 Roman

848 Roman fantastique et de science-fiction

847 Humour

849 Roman Policier

#### PUBLICS CONCERNÉS :

T Tout public

P « Public intéressé » (par : HP, 294, 299 & 306)

J6 Jeunesse (adolescents à partir de 13 ans)

#### RAYONS DE LIBRAIRIE :

I Littérature & fiction

IA Littérature

IC Romans contemporains

ISBN 2-9516584-1-9

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous les pays.

© *Marc Bosche*, 2002 – 1.2005.

Avec le soutien amical des Éditions Universelles / Pays-Bas.

[www.editions-universelles.net](http://www.editions-universelles.net)

## Sur l'auteur

*Alumnus* de la *Rotary Foundation International*, anthropologue, enseignant & homme de lettres, Marc Bosche, né en 1959, est Docteur *ès sciences sociales* de l'Université de Paris et titulaire d'un *Master's Degree* de l'Université de l'Ohio (États-Unis).

Il a publié plusieurs livres sur l'interculturalité : *Verger d'amour / promenade européenne*, *Le management interculturel* (édité chez Nathan Université) qui a reçu le prix ComEx 1995, *Ami / kami* publié avec le soutien du *Centre National du Livre*, ainsi que *Le Voyage de la Cinquième Saison* et *Gouttes de rosée aux jardins du lotus*.

*Nirvana* est son premier roman.

DU MÊME AUTEUR

CHEZ LE MÊME ÉDITEUR :

« Le Voyage de la 5<sup>ème</sup> Saison

Une lamaserie en Europe  
*Le récit d'une expérience monastique »*

Sur papier bouffant d'édition, broché, 218 pages, 2001.

« Gouttes de rosée aux jardins du lotus ,  
*l'inversion de l'utopie »* essai

Sur papier bouffant d'édition, broché, 128 pages, 2004.

Ces ouvrages sont également disponibles :

sur le Web (accès libre et gratuit, texte intégral, en **html** et en **pdf**) :

<http://livres-de-marc-bosche-pdf.blogspot.com>

et sur **Google Recherche de Livres** <http://livres.google.fr> (texte intégral en ligne)  
indiquer : *Marc Bosche* dans la boîte de recherche.

Marc Bosche est partenaire *édition et bibliothèques*  
du programme Google *recherche de livres* France

*pour les personnes handicapées:*

La **Bibliothèque Sonore** SARL met à la disposition des personnes mal voyantes et non voyantes les ouvrages en version sonore de Marc Bosche sur CD Rom enregistrés au format audio MP3.

Contact au 06 61 44 79 31

[ Courrier électronique adressé personnellement à l'auteur par :  
Office of His Holiness the Dalai-Lama ]

03/09/2001 ‡ 23h10

Dear Dr. Bosche,

*Thank you for your letter of August 17 and your book : Le Voyage de La 5<sup>ème</sup> Saison. Your letter was very informative and we will read your book. I will bring the content of your letter to His Holiness's notice. I have also gone through the English summary in the end of your book and I totally agree with what you have written.*

It is a clear sign of degeneration of dharma that today many do not make serious effort in understanding the Buddha's fundamental teaching on Four Truths, Two Truths, Compassion, Bodhicitta etc. Instead of making personal commitment to study and understand the Buddha's teaching people tend to rely on superficial ritualistic practices and try to appease and propitiate deities and protectors as if all blessing and goodness has to come from outside.

The real meaning of the Tibetan word for dharma « Chö » means transforming and changing one's attitude through knowledge and awareness. Unless one makes personal effort even the Buddha cannot change your attitude. In the sutra the Buddha has clearly said : I have shown you the path to nirvana and nirvana is up to you.

It has always been His Holiness's effort to bring and preserve the main teaching and message of the Buddha. Therefore it has become important to separate the authentic teaching from outdated cultural clippings. There is much to be done to give proper education to the public.

People are so easily misled by superficial glamorous attractions that are empty of content. Only time will tell who is sincerely following the Buddha's teaching and by

what path (the attractive and ornate rituals or the real path of four truths etc. as taught by the Buddha) sentient beings will be helped.

I am definite people can learn much from the experiences such as yours. Most of the things that you have written are exactly same with what His Holiness has been advising people.

With best wishes and thanks.

Yours sincerely,

Lhakdor,

Religious Assistant/Translator

*[McLeod Ganj 176219, Distt. Kangra, H.P. India]*



[Ce *courriel* est présenté avec l'aimable permission de son expéditeur.

Office of His Holiness the Dalai-Lama]

03/09/2001, à 23h10 [G.M.T.]

Cher Dr. Bosche,

Merci de votre courrier du 17 Août [2001] et de votre livre : « *Le Voyage de la Cinquième Saison* ». Votre lettre était très informative, et nous lirons votre livre. Je présenterai à l'attention de Sa Sainteté [le dalaï-lama] le contenu de votre lettre.

J'ai également lu en entier le résumé en anglais [de huit pages très denses] à la fin de votre livre et je suis totalement en accord avec ce que vous avez écrit.

C'est un signe clair de dégénérescence du *dharma* [de l'enseignement bouddhiste] que beaucoup aujourd'hui ne fassent pas d'effort sérieux pour comprendre l'enseignement fondamental du Bouddha sur les Quatre Vérités [la souffrance, son origine, sa cessation et la voie juste], les Deux Vérités [la vérité conventionnelle & la vacuité], la Compassion, la *Bodhicitta* [l'esprit d'éveil] etc. Ils n'ont pas de motivation personnelle pour étudier et comprendre l'enseignement du Bouddha.

Des personnes tendent à s'appuyer sur des pratiques rituelles superficielles et essayent d'apaiser et d'adorer des divinités et des protecteurs [courroucés], comme si toute bénédiction et toute bonté devaient venir de l'extérieur.

La signification réelle du mot tibétain pour *dharma* est *Chö* qui signifie : transformer et changer sa propre attitude à travers la connaissance et l'attention. Tant qu'on ne fait pas d'effort personnel, même le Bouddha ne peut changer notre attitude. Dans les *sutra* [les textes] le Bouddha a clairement dit : « Je vous ai montré le chemin du nirvana et le nirvana dépend de vous. » C'est l'effort qu'a toujours fait Sa Sainteté [le dalaï-lama] : amener et préserver l'enseignement principal et le message du Bouddha. Ainsi il est devenu important de séparer l'enseignement authentique des clichés culturels dépassés.

Il y a beaucoup à faire pour donner une éducation adéquate au public. Les gens sont si facilement induits en erreur par des attractions séduisantes qui sont vides de

contenu. C'est seulement avec le temps qu'on pourra discerner qui suit sincèrement l'enseignement du Bouddha, et par quel chemin les êtres vivants recevront de l'aide — les rituels ornementés et attractifs, ou bien le vrai sentier des quatre vérités, etc. tel qu'il a été enseigné par le Bouddha. Je suis certain que les gens peuvent apprendre beaucoup d'une expérience telle que la vôtre. La plupart des choses que vous avez écrites sont exactement les mêmes que celles par lesquelles Sa Sainteté [le dalaï-lama] conseille les autres.

Avec mes meilleurs souhaits et mes remerciements.

Votre sincèrement,

Lhakdor,  
*Religious Assistant & Traducteur*

*À mes très chers Parents.*

## AUX LECTEURS

*TOUTE COÏNCIDENCE AVEC DES PERSONNES OU DES CIRCONSTANCES, EXISTANTES OU AYANT EXISTÉ, SERAIT PUREMENT FORTUITE ET RÉSULTERAIT DU HASARD. CE LIVRE (DE LA PAGE 13 À LA PAGE 267) EST UN ROMAN.*

*En revanche, comme le confirme si aimablement le courriel reçu de The Office of His Holiness the Dalai Lama, qui précède, l'auteur s'est appliqué dans un autre livre, « Le Voyage de la 5<sup>ème</sup> Saison », à décrire attentivement, sous la forme d'un récit biographique suivi d'un essai, une réalité monastique particulière du bouddhisme himalayen, en préservant l'anonymat des sujets décrits. Ayant été moine novice, il a eu le loisir de l'étudier. Les lecteurs qui souhaiteront connaître son expérience pourront s'y référer.*

Le présent ouvrage ne désigne pas un vrai monastère, ni des portraits de disciples, ni une « tradition » qu'aurait connue le romancier, ni même l'actualité internationale. Les lecteurs devront garder en mémoire qu'il s'agit dans ce thriller d'élaborer une construction imaginaire, parfois à partir d'événements vaguement et fortuitement ressemblants à des faits réels, mais différents d'eux. L'invention de la réalité a été acceptée par l'écrivain afin de créer un fantastique, sans le moindre rapport dans sa construction, son interprétation, avec l'apparence historique.

*Pourquoi ? L'auteur a souhaité faire rêver les lecteurs en jouant avec la magie bénigne de la création littéraire, les faire frissonner (en anglais : « to thrill ») en leur permettant d'en sourire.*

I  
SECRET TANTRIQUE  
UNE BOMBE AU CHOCOLAT

Un papillon léger, au cœur polychrome, *peut-il* changer le cours des choses ? Un *paon du jour* voletait tranquillement dans les bocages. Trouvant accueillant le pare-brise d'un camion-citerne qui circulait sur la petite départementale, il s'y posa. Le routier conduisait nonchalamment sur l'étroite route surplombant la zone industrielle en contrebas. Il regarda le bel insecte de l'autre côté du verre Triplex de sa cabine. Le papillon s'ouvrit, sentant peut-être ce regard humain se poser sur lui. Il laissa admirer le chatoyant décor de ses ailes déployées.

C'était un de ces battements infimes... Le chauffeur, admiratif des nervures colorées du petit coléoptère, fixa le regard sur ce dernier. Inattentif une seconde dans sa conduite, il ne sut négocier le virage... Le camion de la société *Oxygène Liquide Industriel* quitta la route. Le chauffeur, voyant la situation désespérée, sauta par la portière. Il atterrit sans une égratignure sur le terre-plein gazonné. Le papillon, insouciant, reprit sa villégiature, et se posa bientôt sur une fleur des champs, un myosotis.

Le véhicule, quant à lui, bondit par-dessus la voie ferrée qui, en bas, longeait la départementale. Il attrapa au passage une caténaire. Il arracha le câble électrique sur une longueur de plusieurs centaines de mètres dans cette course. Comme un gros dieu irisé d'éclairs électriques, il fondit sur la citerne d'hydrogène liquide des vastes chocolateries ChocoShock situées dans la vallée. La percussion des deux réservoirs, remplis l'un d'oxygène et l'autre

d'hydrogène, se produisit. Simultanément la décharge à moyenne tension des câbles de la voie ferrée, toujours accrochés à la semi-remorque, produisit un allumage terrifiant. La recette d'une bombe géante était obtenue. Une déflagration s'ensuivit.

Son souffle allait créer une importante dépression atmosphérique dans sa périphérie immédiate, là où il y avait les plus hauts niveaux d'énergie. C'est l'équivalent d'un petit séisme d'amplitude 3,2 sur l'échelle de Richter que notèrent ce jour les sismologues de la région. On entendit l'explosion à quarante kilomètres à la ronde. Et on perçut les effets du souffle de l'explosion jusqu'à quatre-vingts kilomètres autour de l'impact.

On préparait la période de Noël, bien à l'avance, chez ChocoShock. Mille sept cents tonnes de chocolat blanc et mille huit cents tonnes de chocolat au lait en fusion attendaient la fin de la pause déjeuner des ouvriers, pour être coulées dans les lingotières. Tout allait être mis en petits ballotins ornés d'un joli ruban rouge. Le souffle extérieur de la déflagration créa une différence de pression instantanée avec l'intérieur des deux cuves principales de chocolat liquide, les plus grandes d'Europe.

Les parois en acier inoxydable éclatèrent en direction du dehors sous l'effet de surpression. Leur contenu délicieux se propulsa et s'expansa dans l'air. Les deux immenses geysers de chocolat fondu montèrent à plusieurs centaines de mètres d'altitude, obscurcissant un instant la lumière du soleil, en une singulière éclipse... Ils se déversèrent en une averse drue de chocolat noir et de chocolat blanc sur le village de Montel situé à proximité des ateliers. Le charmant hameau se transforma instantanément en gâteau marbré. Des torrents de lait concentré sucré, jaillissant des stocks de la chocolaterie, se projetèrent dans plusieurs des venelles du bourg.

Des milliers de fûts de métal, contenant la liqueur de kirsch, attendaient dans la cour de l'usine de remplir les bouchées « Griottes ». Sous l'effet de souffle, leurs barils nickelés éclatèrent, pétaradant comme feu d'artifice. Propulsé avec le « boum », leur contenu atteignit la petite bourgade, en faisant pleuvoir la liqueur à la cerise. Soufflés par l'explosion, les hangars de stockage furent volatilisés dans le même instant. Les réserves de pralines roses, de dragées, de sucettes et de sucre glace s'élevèrent avec des fétus de papier doré dans les airs, puis précipitèrent une grêle de confiserie sur le village.

Les sucettes se fichèrent dans le manteau de chocolat qui recouvrait les constructions. Les pralines décorèrent son nappage inopiné. Enfin l'épais nuage de sucre glace saupoudra l'ensemble, et lui donna sa nuance immatérielle. Un paysage de conte pour enfants se déployait maintenant sur l'ancienne place du village. Elle était devenue un petit royaume de pralines et de sucettes, où coulaient des rivières de liqueur. Les employés étaient indemnes : ils sortaient de la cantine, située heureusement à plusieurs centaines de mètres de distance. Personne n'en croyait ses yeux. L'usine s'était volatilisée. Une bombe au chocolat était partie ! Il n'en restait rien : juste un cratère de quatorze mètres de profondeur au centre, et d'une cinquantaine de mètres de rayon, en rappelait encore la réalité. Et le village, qui avait été enlaidi auparavant par la proximité de ces hangars disgracieux, avait retrouvé un cadre dégagé et panoramique. Il était devenu un *gâteau pâtissier recette Vandamme*.

— C'est les gamins qui vont être contents !

— On va fêter Noël un peu plus tôt !

Bientôt, oubliant leur désarroi, les employés commencèrent à jouer aux boules de neige, avec la couche de noix de coco en poudre qui recouvrait par endroits

le sol. Ils admiraient l'église romane, comme transfigurée par une belle épaisseur de chocolat blanc qui s'y était solidifiée. Ils commencèrent à casser les stalactites de pâte d'amande qui ornementaient les colombages des maisons recouvertes d'un manteau de cacao. Ils se mirent à déguster, à rire et à danser. Le village de Montel était devenu le « royaume de pain d'épice. »

Je déambulais parmi les ouvriers chocolatiers. Sociologue de métier et gourmand de surcroît, j'étais venu réaliser une étude qualitative sur les « représentations culturelles implicites dans les métiers du chocolat ». Hélas, je me trouvais maintenant sans terrain d'observation, l'usine ayant disparu en quelques secondes. Qu'allais-je faire de tout ce temps libre, qui me paraissait immense, là devant moi ?

Manquant d'inspiration, je grappillai quelques bonbons à la noisette sur les arbres. Je grignotai aussi quelques papillotes pralinées, parmi les feuillages du jardin public, sans but, tout occupé à cette pensée : qu'allais-je faire des mois à venir ? Un feuillet de papier s'était collé à l'un des platanes chocolatés de la placette. Je le retirai délicatement de la gangue de Noir 80% qui recouvrait les branchages. C'était une lettre, que l'explosion avait soufflée depuis la comptabilité de l'entreprise, puis déposée ici :

À l'attention de *Chcologistique* :

Pour nos cérémonies publiques du millenium, célébrant la naissance du Bouddha, nous passons, par la présente, *commande* de trente colis de Meganuts' *aux noisettes entières*, de quarante cartons de CoocooMax à *80% de cacao*, de cinquante caisses d'Ultralite+ *aux éclats de fèves de cacao caramélisés*, de mille *barres chocolatées* SnackyXXL, d'un conteneur de BigBangChoc aux pépites de chocolat blanc, et de deux mille *rochers junior pralinés* WaowTerminators. Avec nos salutations distinguées,



l'Intendance du monastère.

La demande portait l'en-tête d'une congrégation bouddhiste de tradition himalayenne établie en France : Karmatchup'Land. Mon sang ne fit qu'un tour ! Je connaissais bien l'un des moines de ce temple himalayen reconstitué en Europe ! Je recopiai son adresse indiquée sur la lettre. Puis, je mis à profit ma soirée à l'hôtel pour adresser un courrier postal à cet ami.

Ce moine s'appelait Tchang. C'était un Chinois qui avait été créateur de mode. Talentueux, il avait connu un succès fulgurant. Il se prénommaït Ismaël. Je le connaissais par mes fréquents voyages en Malaisie. Il m'habillait toujours de pied en cap, gratuitement, avec les toutes nouvelles créations de sa collection à venir. Car je faisais, à chacun de mes séjours à Kuala Lumpur, une étude sociologique de son marché, intitulée « ÉmerGents » pour en analyser les tendances interculturelles. Il trouvait élégant que son sociologue soit interculturaliste et français, tout comme il était évident pour lui que son scooter ne pouvait être qu'un Piaggio italien ivoire, et ses ordinateurs, bien entendu des i-Mac californiens translucides.

Il avait dû renoncer un peu trop tôt à sa vocation de styliste et de modéliste. Tchang était pourtant le plus en vue de la nouvelle génération de *designers* de la verdoyante cité équatoriale. Sa griffe célèbre *Prismatique* habillait tout ce que la Malaisie comptait de *hackers* surdoués, de webmestres[1] côtés en bourse, de douairières richissimes et de politiciens malais. Il expliquait son succès avec modestie :

— Je n'habille pas, je ne recouvre pas les corps. Chaque être humain a une qualité prismatique. Et si chacun est prisme, les couleurs de mes vêtements sont

l'arc-en-ciel particulier qui est diffracté de sa radiance. La lumière rayonne de l'intérieur, impalpable. Il faut donc que les vêtements soient drapés, et qu'on s'y sente fluide comme dans des kimonos. Mes lignes *Prismatique* sont conçues de l'intérieur, et elles sont faites pour être portées, ressenties et appréciées de l'intérieur également. Sur les cintres, en boutique, les vêtements *Ismaël Tchang* n'ont aucune allure. Ils paraissent sans forme, sans structure par rapport à des créations de Paris. Mais laissez-les draper par un être humain. L'arc-en-ciel invisible, voilà !

Une éblouissante jeunesse déambulait dans le parc paysager, au pied des *Twin Towers*[2] qui surplombaient la capitale malaise, à 452 mètre de haut. Cette population juvénile s'était entichée des lignes *Prismatique junior* créées par Tchang.

Ce dernier avait banni les shorts courts, les épaules nues, mais aussi les sigles, les logos et même les images sérigraphiées représentant les êtres humains, satisfaisant ainsi parfaitement à l'ancienne tradition artistique islamique. Sa vision et son sens des responsabilités vis-à-vis de sa culture refusaient le déballage mercantile et le tape-à-l'œil, afin, comme il me l'avait confié un jour où il était enclin aux confidences : « de préserver ces silhouettes si délicates de la violence de la publicité, de la vulgarité des énormes chaussures de sport, de la laideur des pantalons de jogging en tissus synthétiques ».

Il s'était fait ainsi une réputation de vertu auprès des instances politiques musulmanes qui dirigeaient le pays. Fer de lance d'une création pudique et élégante, il avait donc été choisi pour devenir l'un des chouchous officiels d'une Malaisie que le gouvernement voulait multiculturelle, dans la dignité. Et les parents malais avaient finalement cautionné sa mode raffinée et enveloppante, à la suite de la communauté chinoise dont la sympathie et l'engouement lui étaient acquis. Des cotonnades douces, du marine, du blanc,

des touches de grège, « qui évoquent la rencontre amicale de l'océan qui rafraîchit et du sable qui réchauffe » comme il l'expliquait lui-même en souriant imperceptiblement.

Sa boutique de mode, sur six étages climatisés au cœur des tours jumelles, offrait à chacun les ressources complémentaires d'un *Spa*[3] habillé de teck, d'un espace de relaxation dynamique aux décors marins, d'un club *coiffure & conversation*, et d'un salon de thé entièrement décoré dans une harmonie de beiges. De plus, une grande bibliothèque dans des décors verdoyants de plantes exotiques était dotée d'un *cyberclub*[4], d'un bar sans alcool et d'un restaurant *fusion*[5]. Elle s'adressait gratuitement aux trois cultures présentes en Malaisie : les autochtones, les Chinois et les Indiens de souche.

Le vaste complexe élégant proposait la mode « *Ismaël Tchang, K.L.* » Elle offrait une halte appréciée. En effet, si l'on n'avait pas les ressources financières pour s'offrir un costume en soie sauvage gazelle, on pouvait s'y arrêter et prendre avec des amis un thé vert — accompagné de quelques biscuits au sésame — servi dans une théière japonaise *Iwachu*[6], pour à peine un euro. C'était donc abordable, et sa « Maxiboutique » puisqu'il l'avait nommée ainsi, était devenue le rendez-vous vibrant de vitalité de tout le pays... Mais ce havre de culture, de bonté et de bien-être dans la cité de verre et d'acier, avait commencé à subir durement les effets d'une dépression économique lancinante en Malaisie.

La bourse était fiévreuse. L'explosion de la bulle spéculative asiatique, inévitable. Tout avait conspiré à rendre le loyer de son complexe de mode trop onéreux pour ses ventes trop « modiques ».

Il était situé en effet dans le centre commercial le plus chic et aussi le plus ruineux de la capitale. Ce *megamall* [7] était même doté d'une batterie de jets d'eau pilotée par ordinateurs qui permettait des concerts chaque soir, à dix-huit

heures, dans ses vastes jardins arborés et paysagers !

À la Maxiboutique de Tchang, on venait feuilleter un livre de photos sur l'art Khmer, aller au *hammam* entre amis, siroter un thé Keemun[8], et peut-être grignoter ensemble quelques carrés du délicieux chocolat français en tablette Yves Thuriès[9]. Mais les ventes ne suivaient plus le cours des dépenses locatives, devenues trop lourdes.

Il vendit donc l'ensemble à la *Fondation Islam International*. C'était une initiative nouvelle réunissant de prospères mécènes musulmans, qui investissaient sur des projets visant à promouvoir aujourd'hui, auprès du public, l'image positive et bienveillante de leur tradition spirituelle : l'Islam. Tchang leur céda donc la « Maxiboutique », ses somptueuses lignes de vêtements, élégantes et pudiques, bien adaptées à cette rénovation de la culture islamique. Le complexe continua donc à accomplir sa vocation sociale et à constituer un lieu de vie agréable en plein Kuala Lumpur... Tchang réalisa une belle moisson en millions d'euro, qu'il plaça dans les fonds de pension du pôle EuroNex.

Le jeune millionnaire au bon cœur avait un autre projet à réussir : sa vie spirituelle, maintenant que les autres buts de son existence avaient été atteints. Il alla en Europe, s'établir dans un monastère où un humble Tibétain de soixante-dix-huit ans jouissait de la réputation d'être un *bouddha vivant* auprès de ses disciples, la plupart occidentaux. Il y prit donc ses vœux de moine bouddhiste.

Le novice m'envoya alors une lettre depuis sa chambre au monastère me racontant ses métamorphoses. Il me demandait de respecter son « nouveau désir de silence afin d'illuminer l'arc-en-ciel des sentiments ». Fort de cette bonne résolution, et fidèle à notre amitié, j'avais donc refréné mon désir de lui demander de ses nouvelles, jusqu'à ce jour.

Attendant sa réponse à mon courrier, je passais les jours suivants à déambuler dans la bourgade et à regarder les gourmands jouer. Ils faisaient de la luge dans un pré recouvert d'une épaisse couche d'amandes émondées. Ils dégustaient avec appréciation les fraises Tagada qui avaient inondé la cour de l'école. Et ils construisaient, dès la fin de la classe, des châteaux forts en Nutella et des bonhommes de neige en chocolat blanc...

— Un colis est arrivé pour vous.

Le réceptionniste me tendit un long paquet enveloppé de papier vergé ivoire. Il contenait des vêtements de moine bouddhiste. Il y avait une robe et un long châle de trois mètres couleur prune. Une ceinture tibétaine plate brodée de fils multicolores était serrée entre les deux. Un jupon de cotonnade que les moines portent sous l'uniforme, contrastait sous la pile, par sa teinte safran. Un rosaire où s'enfilaient cent onze perles de graines de lotus vernies, complétait ce colis. Une lettre manuscrite de mon ami expliquait la raison de cet envoi...

Elle était calligraphiée sur un papier bible couleur coquille d'œuf. Tchang écrivait à l'encre bleue :

Mon cher Antonin,

Heureux d'avoir de tes nouvelles. Je me réjouis que l'explosion de l'usine ChocoShock n'ait pas fait de blessés. Le journal quotidien que nous lisons ici en a fait ses titres : « UNE DOUBLE *BOMBE AU CHOCOLAT* DE TROIS MILLE CINQ CENTS TONNES A LITTERALEMENT *PRALINÉ* UN VILLAGE. DANS LE BOURG DE MONTEL, MÉTAMORPHOSÉ EN *GÂTEAU FORÊT NOIRE* AUX DEUX CHOCOLATS, LA MUNICIPALITÉ A CONSTITUÉ UNE CELLULE DE CRISE AFIN DE PRÉVENIR DE NOUVEAUX RISQUES D'INDIGESTION... »

Tu me dis avoir besoin de trouver le sujet d'une nouvelle « recherche action », je te propose de reprendre tes activités de sociologue dans mon centre bouddhiste ! Il te faudra rester très discret sur notre démarche scientifique ! Dans mon monastère, on pratique un art de la félicité subtile, appelé aussi tantrisme. Or depuis quelques années maintenant, plusieurs disciples, ou leurs proches, encore trop jeunes pour partir ainsi, sont décédés inopinément, sans que je puisse comprendre s'il s'agit de morts naturelles, ou s'il existe un facteur subtil favorisant peut-être une sorte d'effet de série.

Peut-être pourras-tu résoudre cette énigme, car il faut, bien sûr, en avoir le cœur net... Et si ce n'est pas un phénomène dû au hasard, il faudra mettre terme à cela, avant qu'il ne soit trop tard. Je t'aiderai donc, à ma manière.

Je suis en retraite de trois ans avec onze moines comme moi, reclus pour cette durée dans un des dix ermitages de vie collective qui sont regroupés autour du monastère et de ses dépendances pour les bénévoles. Tu pourras te faire passer pour un moine novice, et enquêter de cette manière, incognito.

Même si nous ne pouvons pas nous voir, car je suis confiné à l'intérieur, nous pourrons échanger des courriers électroniques. J'ai gardé le petit ordinateur portable i-Mac, qui me sert à dactylographier les enseignements bouddhiques. Si tu m'envoies, sous colis discret, un système de télécommunication satellitaire et le câble de raccordement informatique, je pourrai communiquer avec ton ordinateur, sans délai. Ce recours à l'écrit évitera d'attirer l'attention des autres. Peut-être pourrons-nous alors ensemble, en réunissant tes informations glanées à l'extérieur, et les miennes de l'intérieur, percer ce « secret ». Tu es libre de refuser ! Enfin comme tu le vois, je n'ai pas oublié de t'habiller de pied en cap, comme lorsque tu venais faire les études de marché à K.L. J'ai cousu moi-même les vêtements du bouddha, à défaut de pouvoir t'offrir des créations contemporaines...

Tu pourras téléphoner de ma part à Pomme. Elle habite à côté du monastère. C'est une de mes bonnes amies d'ici. C'est une lève tôt, une femme écrivain qui préfère les premières heures du jour pour trouver l'inspiration. Elle t'aidera volontiers, et tu pourras lui parler de tes recherches, car elle est une personne de confiance. Son témoignage te serait également précieux pour commencer tes investigations. Dans un de ses courriers, elle m'a dit avoir approché le *nirvana* [10] lors de sa retraite en solitaire...

Ton ami,  
Ismaël.

Son idée était intéressante. De plus, la perspective de reprendre le fil de notre amitié semblait plaire à Tchang autant qu'à moi-même... Ravi de cette nouvelle perspective, je fis mes bagages immédiatement et demandai la note. Parvenu au parc de stationnement, j'ôtai quelques dragées et des rochers pralinés WaowTerminators, déposés par l'explosion de la chocolaterie sur le capot fuselé de ma voiture, luisant dans le crépuscule...

Je démarrai avec délicatesse et appréciation la belle Citroën à moteur Maserati, une Sm grise métallisée. C'était un véhicule de collection de 1972. Il comportait un intérieur cuir. Je l'entretenais avec bien des égards. Une fois de plus la grande *deux portes* allait m'accompagner dans de nouvelles aventures. Le dinosaure s'éveilla dans le feulement généreux de sa rampe d'injection électronique...

En route je m'arrêtai consulter un spécialiste en télécommunications. Celui-ci très arrangeant, me conseilla. Il fit partir pour Ismaël, en un tour de main, un colis contenant un système Inmarsat *Global Area Network* [11] 64k HSD/ISDN.

L'appareil comportait un petit panneau gris télescopique, rectangulaire, dont les trois parties se déplaient sur soixante centimètres environ. Il s'orientait en direction du ciel à partir d'un support noir, dont les deux parties articulées s'ouvraient pour former le pied.

L'Inmarsat, utilisé aussi par les commandos des *forces spéciales*, ferait communiquer Ismaël aisément, par l'intermédiaire de plusieurs satellites, depuis cette région reculée. Ce matériel était prêt à l'emploi, avec son câble informatique qui permettrait à Ismaël de m'envoyer ses messages et ses témoignages, silencieusement, par Internet, depuis son clavier d'ordinateur portable... Il me fallait, sans attendre, rejoindre le monastère de Karmatchup'Land où vivait Tchang, et rencontrer son amie Pomme.

À la nuit tombée, la Sm s'élança sur la nationale, frôlant littéralement l'asphalte avec ses jantes légères en résine renforcée, dans le confort inimitable de sa suspension hydropneumatique...

La musique des Rubettes jaillissait dans l'habitacle comme une source vive. Je passai sur le système audio *haute fidélité* de l'auto les grands classiques de mon groupe anglais fétiche. Comme cette voiture d'exception, ils avaient subi les outrages du temps. Les Rubettes avaient été cinq jeunes anglais secouant en *play back* des guitares blanches en serinant : « *Yeah ! I can do it, I can really move[12].* »

C'étaient des musiciens euphoriques, affublés de costumes jaune canari aux terrifiantes pattes d'éléphant. Ils arboraient crânement de grandes casquettes blanches et des bottines à talons surélevés assorties. Leurs cheveux mi-longs, leurs gesticulations, leurs chemises ouvertes à larges cols, étaient d'un goût effroyable. Leurs rengaines sucrées, apprêtées en studio avec profusion de chœurs et des pizzicati de cordes, étaient contemporaines de cette voiture. Elles partageaient l'optimisme de ce temps post soixante-huit de croissance



économique, et cela juste avant les crises successives qui allaient surgir.

Le premier succès « *Sugar baby love* », qui résonnait dans le confortable habitacle, me mettait de belle humeur au volant.

Je fredonnai avec les Rubettes, plein d'entrain :

*People, take my advice,*

*If you love someone,*

*Don't think twice.*

*Ce « poème », d'une philosophie aussi simple que définitive, signifiait en substance :*

Vous tous qui m'écoutez, suivez mon conseil,

Si vous tenez à quelqu'un,

Ne pensez pas deux fois.

J'étais moi aussi bien décidé à rouler jusqu'au but de ce voyage ! Nous serions quitte pour effleurer les premières lueurs de l'aube avec nos six phares rectangulaires, dont deux réagissaient à l'orientation du volant, bien protégés par une large calandre vitrée qui courait sur toute la largeur du monstre. Un paysage de volcans s'étendait au loin sous la lune immobile.

La Sm se faufilait comme un fauve lisse, se jouant du vent, par les méandres de l'asphalte. Son exceptionnel coefficient aérodynamique de 0,46 lui venait de son dessin en « goutte d'eau inversée » imaginé par Giuseppe Bertone. Les nuages de rosée pailletaient de temps à autre le capot luisant en aluminium où s'ouvrait, dessus, une bouche de ventilation griffée du double chevron de chrome...

La montagne au loin laissait deviner des cratères fantomatiques où d'antiques éruptions avaient peut-être vu, il y a très longtemps, la fin de ces autres

dinosaures de chair et d'os...

## II

### LE LANGAGE DE LA COMPASSION

#### À PIED D'ŒUVRE

J'arrivai en vue du complexe monastique, alors que les premières lueurs du jour se frayaient un chemin entre les nuages de pluie venus de l'Ouest...

À proximité, deux cabines téléphoniques se dressaient, seules apparitions éclairées dans une aube incertaine. J'y appelai Pomme. Elle venait juste de se lever, et m'invita à venir partager son petit déjeuner. Affamé par la course nocturne, j'acceptai volontiers. Elle me donna les instructions pour aller chez elle, dans sa propriété située à sept kilomètres.

Je trouvai facilement son havre, une ferme granitique de 1899, qu'elle avait restaurée dans le style Zen[13] contemporain. Elle sortit m'accueillir, et m'invita à garer la Sm devant la maison. Sa poignée de main était fraîche et franche. C'était une femme dans sa quarantaine, de taille moyenne, volubile et souriante. Elle portait un kimono de soie. Sa chevelure drue ne parvenait pas à cacher sa physionomie mobile où les émotions glissaient, comme sur un miroir. De suite, elle exprima son intérêt pour la voiture. Tournant autour, comme pour en apprécier chaque perspective, elle semblait amusée et réjouie :

— Vous voyagez dans le temps, me dit-elle.

— La production de cet iguanodon s'est arrêtée en 1975.

— Vous devez défier les lois avec votre fusée.

— Elle peut atteindre 234 km/h, mais je n'ai jamais essayé.

Observant les deux conduits d'échappement cintrés sortant de part et d'autre du pare-chocs arrière, elle me fit, faussement candide :

— Il y a aussi deux moteurs ?

— Non, mais c'est un six cylindres en V de 2,7 litres à quatre arbres à came en tête. Les deux collecteurs que vous voyez ne sont pas de trop...

— Elle doit être *terrible* ?

— Elle fait ses 178 chevaux.

Elle rajusta le peigne en nacre en forme de papillon qui tenait sa chevelure et, me toisant, laissa tomber :

— Exemple unique ?

— Non, la firme du *quai de Javel* en a construit 12 920 en tout. Vous voyez, c'est quand même une série.

Elle s'éloigna à regret de la *Grand Tourisme*, m'ouvrit la porte de sa maison, et me suggéra, malicieuse :

— Mais je vous importune, vous devez avoir besoin de vous restaurer. Entrez donc, et... laissez vos *chevaux* brouter la bonne herbe devant la maison.

Chic, des saucisses sautaient à la poêle ; des œufs au plat étaient en train de frire ; le pain de campagne *paillasse* était tout chaud ; le fromage Masdamer blondissait sur la planche de hêtre ; et la gelée de mûre, faite maison, embaumait la cuisine ! Un vrai festin à partager de si bonne heure. Mon hôtesse me versait de grandes rasades de thé de Darjeeling, dès que les tasses disposées

devant nous étaient vides. Entre sa conversation choisie et la douce chaleur de son poêle à bois norvégien, de la marque JØTUL, qui trônait au milieu de la vaste cuisine chaulée, je finissais d'oublier la longue route et les heures de conduite.

Pomme, me raconta son Extrême-Orient. Elle avait gardé la nostalgie des temples japonais. Un jour, elle avait laissé sa vie de diplomate du gouvernement suisse. Elle s'était calmement retirée, préférant désormais une existence paisible au tourbillon des voyages. Pomme avait fait comme Tchang. Elle était venue auprès du célèbre Gondor, elle aussi, pour chercher le sens. Elle avait été également novice bouddhiste à Karmatchup'Land. Elle y avait connu Ismaël pendant leur période monastique. Mais son impression n'avait pas été favorable, contrairement à Tchang qui avait été conquis par ce projet. Pomme me dit qu'elle avait « senti un impalpable frémissement sectaire, comme ce *souffle de l'aile de l'imbécillité* que redoutait le poète Baudelaire. » Elle avait alors « préféré faire son chemin seule, afin de ne pas avoir de regrets plus tard ». Très dévouée au vieux Gondor qui vivait au monastère, elle avait déniché cette maison à rénover dans les environs « afin de ne pas laisser tomber ce diamant, à défaut de ne pouvoir aimer la gangue de charbon qui l'enveloppe peut-être... », me dit-elle, avec ce style imagé et énigmatique qu'elle semblait affectionner. Elle vivait donc « presque » comme une nonne, mais « plutôt comme une moniale Zen, que comme une Tibétaine », précisa-t-elle. Elle écrivait et s'occupait d'une petite société d'édition qui faisait connaître sa littérature et ses poésies sur Internet, grâce à des *webagencies*[14].

Elle était enfin musicienne et possédait deux clavecins. Les deux étaient fort différents. L'un était numérique, un Roland C80 à huit tempéraments, et l'autre, un imposant clavecin acoustique à trois claviers, « réplique d'un instrument d'exception français du dix-huitième siècle, sans doute de l'école

Joseph Taskin » m’expliqua-t-elle, en me montrant son vaste salon de musique. Pomme avait fait dorer *la gorge* de l’instrument à la feuille. Sur les cinq côtés de bois, des décors peints de manière exquise représentaient anges, draperies, ciels, lys et scènes champêtres. Une rosace percée dans la *table d’harmonie* permettait au son de s’élever des jeux inférieurs au jeu supérieur. Passionnée de contrepoint, mon hôtesse vivait tranquille, communiquant un style personnel à ses travaux d’écriture, à ses inlassables bricolages, ses menues tâches quotidiennes de maîtresse de maison et... à sa précieuse musique de Rameau. Elle me fit visiter l’habitation, et me proposa aimablement « pour le temps que vous voudrez » de résider dans une grande pièce située à l’étage de son *cottage*. « Les amis de Tchang sont ici mes amis » conclut-elle, avec un grand sourire, boudant d’un geste péremptoire, l’offre que je lui fis d’acquitter une participation aux frais.

On accédait à cette chambre par des cloisons coulissantes. Leur mince cadre de bois était tendu d’un opale papier de riz. Le matériau translucide laissait passer le jour adouci et comme transfiguré.

C’était une salle au parquet de pin satiné, éclairée de deux belles fenêtres plein Sud. Elles donnaient sur les pâturages où paissaient de paisibles Charolais blancs. Sur le côté, une porte vitrée ouvrait sur une terrasse couverte et dallée de caillebotis. Cette dernière comportait un minuscule salon d’été avec ses larges coussins carrés à même le sol. L’eau vive sourdait de la fontaine à la vasque en pierre polie. Posé sur le rebord, un godet de bois à long manche, qui servait à y puiser, attendait que l’instant rituel du thé vert revienne. La terrasse jouxtait un jardin de gravier immaculé, ratissé en vagues autour de ses trois gros cailloux blancs. Autour de ce sanctuaire immobile rêvassaient des fruitiers taillés — abricotiers, cerisiers, poiriers — et des conifères nains — cèdres à balancier, cyprès dorés, juniperus de différentes essences... Une haie champêtre

de coudriers préservait ce clos où les oiseaux picoraient les graines de tournesol que notre hôtesse leur présentait dans des mangeoires suspendues aux ramures fécondes du plus vieux des poiriers, un ancêtre courbé comme un bonsaï...

Je serais bien ici. Je m'installai, et essayai avec prudence la paire de socques en pin du Kansai que Pomme m'avait proposée. Avec ces semelles de bois chaque pas se comptait. Aller ainsi cahin-caha jusqu'au jardin fut mon premier exploit. J'y sonnai doucement le gong de bronze suspendu à un portique enlacé d'un jeune lierre. Je m'en retournai, posant chaque pas sur les dalles qui s'égrenaient dans la pelouse... Une fois revenu dans mes nouveaux quartiers, j'utilisai la prise de téléphone de la chambre pour y connecter un ordinateur Apple qui m'accompagnait depuis plusieurs années dans mes recherches. Je choisis les paramètres du système de courrier électronique afin de pouvoir communiquer avec Tchang...

Pomme était très hospitalière. Elle me prêterait son « Alcyon », me dit-elle bientôt. Elle me montra fièrement la monture, protégée par une bâche transparente, dans la grange coiffée d'une haute charpente en pin.

C'était un vélo électrique blanc, un engin hybride, mi cyclomoteur et mi-bicyclette, doté d'une grosse batterie et d'un moteur qui permettait de diminuer l'effort à exercer pour le promeneur. Il faudrait recharger les accus, les brancher sur le secteur, en rentrant le soir, pour que ce « vélo » soit en état de rouler de nouveau, chaque lendemain. Cet engin silencieux et écologique allait bien avec la tenue de moine qu'il me faudrait arborer pour ne pas susciter de méfiance au monastère et faire se délier les langues des eurolamas...

Mon hôtesse mit à profit son expérience pour me montrer comment passer la robe de moine et ajuster le châle qui m'avaient été offerts par notre ami

commun. Elle déclencha notre hilarité, en faisant la démonstration des tours de main qui permettaient de plisser le châle, et de le réajuster sur l'épaule, « avec le *panache* d'un vrai bouddha d'Hollywood » m'assura-t-elle, en riant.

Lorsque tout fut au point, un soir, une nuit et un matin avaient déjà passé. J'ouvris mon ordinateur. Tchang avait déposé ce message électronique à mon attention :

Mon cher Antonin,

Je reçois à l'instant le système de communication satellitaire que tu m'as envoyé, et suis heureux de t'adresser par Internet ces premiers trucs pratiques qui te permettront, je crois, de te faire passer pour un eurolama à Karmatchup'Land.

Tes attitudes ordinaires prendront une sorte de sens avec l'habit rouge du moine, mais aussi dans le regard plein de foi des autres... Il te suffira donc d'adopter le point de vue de la hiérarchie et sa casuistique. Je les ai résumés.

Si on te sourit, lance la prière de la compassion en sanskrit : « Om mani padme hung[15] », et arbore un air charitable et lointain.

N'hésite pas à donner des « conseils spirituels », tu deviendras vite un confident, et tu auras ainsi un accès privilégié aux petits secrets des uns et des autres...

Il te suffit, par exemple, de dire aux plus lasses des personnes de bonne volonté que tu rencontreras, « que les difficultés actuelles dont elles se plaignent, résultent d'actes négatifs qu'elles ont accomplis dans quelque vie antérieure ! » Et, si les bénévoles souffrent de leur propre aveu sur les chantiers du monastère, n'hésite pas à souligner avec bonne humeur que « c'est une fort bonne chose ». Face à leur manifestation d'incrédulité, précise que « s'ils se



réjouissent de leurs propres souffrances, ils purifieront toute la négativité de leurs vies antérieures *encore plus vite* ».

Parfois, les gens sont exaltés et contents. Dans ce cas, atteste avec un vaste sourire à la cantonade, que c'est « la grâce de la lignée du monastère » qui leur donne « son incommensurable bénédiction ».

Dès qu'on se plaindra auprès de toi de consignes arbitraires de la hiérarchie, encourage chacun à l'obéissance : « Le mérite accumulé, en accueillant les ordres des eurolamas avec égalité d'humeur et humilité, est très vaste. Il vous ouvre la porte de l'éveil spirituel parfait. » Tu peux même ajouter, d'un air entendu : « L'offrande totale du corps, de la parole et de l'esprit, voilà ce que firent les grands disciples du passé en leur temps. »

Mais parfois les uns ou les autres découvrent les « ficelles », les petites « tricheries », ou les manquements. Dans ce cas prends un air sévère, et détourne la tête en prononçant un farouche déni : « Ce sont tes propres voiles qui obscurcissent ta perception ». Tu peux ajouter, d'un ton de reproche : « Tu crois voir les fautes des autres, mais ce sont tes propres erreurs que tu leur attribues ! Tu ne fais que les projeter sur eux ! » Et quand le candide acquiesce, éberlué de s'être ainsi mépris sur la « bonté des autres », ajoute cet aimable : « Mais ce sera comme cela jusqu'à l'éveil, il ne faut pas t'en inquiéter, si tu fais des offrandes régulières aux eurolamas du monastère, tes voiles se dissiperont progressivement. »

Lorsque les plus audacieux parmi les volontaires souhaitent obtenir une période, même brève, de congé au monastère, culpabilise-les bien, en regrettant d'un air triste : « Il n'y a pas de vacances dans le *samsara* — le cycle des existences. »

S'ils veulent s'isoler pour une retraite dans leur chambre, pendant quelques jours, ou s'ils souhaitent méditer au lieu de vivre en communauté, profite-en pour jouer à l'officiel avec une bonne remontrance : « Je vois que tu cherches ta tranquillité, tu essayes de te blottir dans ta petite bulle personnelle. C'est étroit ! Ce n'est pas cela la vraie méditation ! »

Remets alors chaque « méditant en herbe » sur le chemin du chantier par une directive bien sentie : « Tu es encore au niveau du débutant sur la Voie, il te faut travailler avec les autres aux constructions des bâtiments, tu y purifieras *toutes* tes émotions perturbatrices. Ta méditation sera d'autant plus stable *plus tard*, si tu as travaillé, sans te plaindre ! Sans cela tu n'obtiendras aucun résultat ! Le chantier communautaire, ses parpaings, sa boue et ses corvées sans fin constituent une *merveilleuse* préparation pour l'illumination du bouddha ! »

Et pour ceux qui aspirent à une amélioration de leurs conditions de vie frugales, à bénéficier d'un certain confort au quotidien, soupire profondément, marque un instant de silence, et fais savoir avec lassitude : « On ne peut pas améliorer le *samsara*, car c'est un *Gouffre sans Fond* ! »

Pour les « rénovateurs » qui, périodiquement, veulent créer une petite activité artisanale, commerciale ou coopérative au sein du monastère, sois très décourageant, et invoque à cet effet l'idéal bouddhique : « On ne fait pas de *business* ici ! Il faut se détourner complètement de ces préoccupations mondaines ! » La formule fait mouche. Mais si tu ne réussis pas à mettre le juste mépris dans le péjoratif : « Mondaine » ajoute ce conseil pratique, qui s'applique aussi à toutes sortes de situations : « Il faut lâcher ta saisie égocentrique ! »

Lorsque un moine a fait quelque entorse à son vœu d'abstinence vis-à-vis de la consommation d'alcool, et que les nouveaux s'en offusquent à juste titre,

hausse les épaules avec un air complice, et affirme d'un air autorisé : « Ce n'est pas de l'alcool, ce nectar de la grande félicité avait été consacré par les divinités ! »

Et, quand une histoire salée circule sur les frasques de quelque moniale, n'oublie pas de remettre les esprits volubiles dans le droit chemin : « Il ne s'agit pas de désir ordinaire dans son cas ! Cette pratiquante authentique du tantrisme est l'émanation de la sagesse. Elle est de toute évidence l'incarnation d'un bouddha féminin. Elle transforme le désir sexuel en méditation... L'organe masculin qu'elle “visualise” n'est autre que le sceptre de diamant qui exprime la compassion, et son sexe féminin correspond à l'expérience profonde de la vacuité... »

En général, fustige les propos de table qui fusent, lorsqu'ils évoquent les manquements des uns et des autres, en leur opposant, avec un air d'imploration plein d'idéal : « Il faut garder la vision pure. » Si les autorités utilisent parfois des tromperies, et que cela se sache, rassure chacun, discrètement : « Le pieux mensonge est permis, tu peux aussi l'utiliser... »

Et si quelques officiels se laissent aller à la colère, ou à la jalousie, peut-être à une once d'orgueil, ou de confusion, voire à un excès de passion, tempère à nouveau la déception des nouveaux arrivés, et refrène leurs critiques gênantes : « L'activité inconcevable de notre maître transforme toutes les émotions perturbatrices en sagesse primordiale. »

Et quand on parle d'un eurolama, suggère toujours sa grande valeur, en montrant ton sourire le plus favorable. Pour cela affirme avec emphase que celui-ci est « détenteur du lignage ». Cela fait bon effet, en général. Tu peux, de plus, ajouter un compliment : « Il manifeste vraiment l'activité de Gondor ! » Enfin, selon la réceptivité de ton auditoire, tu sauras susciter l'admiration de

tous au sujet de l'intéressé, par une confidence dite avec onctuosité : « Il a toujours gardé ses liens initiatiques avec Gondor parfaitement purs. »

Lorsque les décisions prises par le monastère nécessitent l'adhésion des nouveaux, enjoins-les, toi aussi, avec chaleur, à se joindre à l'effort qui leur est proposé : « C'est pour le bien de tous les êtres ! » Et face à l'incertitude, ôte les réticences, par un récit plus détaillé ; tu l'orneras de quelques enluminures :

« Si les êtres humains se rendaient compte que ce monastère est une Terre Pure de grande félicité, ils viendraient tous ici... À l'avenir, il y aura des milliers et des milliers d'eurolamas vivant dans ce lieu béni. Ce sera le seul havre de sécurité dans ce monde totalement dégénéré où les émotions négatives feront souffrir de plus en plus d'êtres des effroyables tourments des enfers. Ce centre bouddhique est différent des autres : il est précieux, merveilleux et surtout incon-ce-vable ! Il sera l'endroit où bientôt l'un des mille bouddhas de cette ère cosmique fortunée se manifestera. Celui-ci ne sera autre que Karmatchup, dans sa dernière incarnation terrestre !

Ceux qui auront semé des causes positives aujourd'hui, en travaillant généreusement et gratuitement, en récolteront alors des mérites inouïs, qu'on ne peut même pas imaginer. Ils seront, en effet, réincarnés eux aussi, dans ce temps à venir, dans ces disciples illuminés, proches du Karmatchup, notre bouddha du futur ! »

Un seul conseil : faire *énorme*. Tu peux aussi décrire les mondes merveilleux que les heureux pratiquants rencontreront au moment de leur mort, rendant ainsi leur sacrifice quotidien possible : « Les bouddhistes ont la possibilité d'aller dans *un paradis de parfaite lumière* au moment de leur mort. Ils ne doivent donc pas craindre de partir. Ils y trouveront des nourritures délicieuses,

des boissons exquis, des arbres qui exaucent les désirs, et même des jolies déesses qui les combleront. » N'hésite pas à broder, plus tu exaltes la bimbeloterie du merveilleux, les lacs parés d'arc-en-ciel, les palais de féerie, les bouddhas rayonnants à l'infini, plus tu seras aimé pour tes récits de réfectoire !

Et n'oublie pas de rappeler à chacun, s'il grimace dans un labeur sans attrait : « *Karmatchup'Tchenno !* » C'est la formule qui invoque le maître de ce lignage himalayen. Tu peux même en faire ta réplique, si l'on t'a posé une question indiscreète. Contente-toi pour répondre de marmonner « *Karmatchup'Tchenno !* » plusieurs fois, en égrenant ostensiblement et négligemment ton rosaire. Éloigne-toi de ton curieux, avec un air bien absorbé dans la « pratique spirituelle »...

Je te souhaite bonne découverte de ce lieu, et de ces usages religieux, j'espère que le petit « code de rhétorique » ci-dessus te sera utile, et t'aidera à entrer dans ce monde clos, aisément.

Ton ami,  
Tchang

### III

## TÉLÉPATHIE

### LA PETITE PAGODE

Le matin était arrivé. Chaudement drapé de la robe rouge des moines, je glissais silencieusement sur le chemin du monastère au guidon de l'Alcyon. J'arrivai bientôt à proximité du grand temple des mille bouddhas, le principal lieu de culte de la communauté, encore en travaux. Il comporterait une salle de cinq cents places, et des terrasses suspendues au-dessus, où s'ouvriraient les futurs appartements du Karmatchup. Alors que je garais la bicyclette, j'entendis un grand « bonjour ! ». Je regardai autour de moi, puis derrière : il n'y avait personne sur les pelouses. De nouveau ce « bonjour ! » retentit. La voix semblait venir de l'intérieur de ma propre tête. « Regarde, au-dessus de la terrasse ! » La voix avait repris, claire et rieuse. Je levai les yeux vers le grand temple de ciment, et vis une silhouette drapée de rouge qui me faisait des signes de la main, à une cinquantaine de mètres. « Nous sommes en relation télépathique, on ne doit pas trop se fier cependant à son contenu, car en les recevant, nous filtrons et nous interprétons ces messages selon notre attitude inconsciente. Monte donc me voir ! » La silhouette faisait signe maintenant de venir, me désignant, d'un geste du bras, les escaliers de béton brut qui s'élevaient vers la première terrasse panoramique. Un peu surpris, je pénétrai dans le chantier, et grimpai l'escalier ; mon « télépathe » attendait à proximité. C'était un moine, d'une trentaine d'années, eurasien, mince et aux yeux en amandes. Il souriait de toutes ses dents blanches du tour qu'il venait de me jouer. Il joignit les mains et s'inclina en guise de salutation. Je lui adressai la

parole, mettant en pratique le « *B.A.BA* de l'eurolama » que Tchang avait décodé pour moi :

— *Karmatchup'Tchenno*, la bénédiction de ce monastère est insurpassable !

— *Karmatchup'Tchenno*, répondit le moine, je m'appelle Kim. Venez, ma chambre sera plus accueillante que ces lieux.

Nous prîmes un deuxième escalier plus petit, où les câbles électriques et les gaines de ventilation apparentes rendaient le passage incertain. Kim ouvrit une porte de bois. Elle donnait sur une deuxième terrasse surélevée par rapport à la première. Il alla vers une échelle en aluminium adossée au mur intérieur et y grimpa, m'invitant à l'accompagner. Nous accédâmes à une pagode de bois, parée de feuille de cuivre poli, et surmontée d'un appendice doré, sur lequel était boulonné un paratonnerre. À l'intérieur de cet édicule spacieux, et vitré sur trois côtés, le moine avait établi son « home ».

— J'apprécie beaucoup ce paysage. Je peux résider ici tant que le temple n'est pas terminé. Dans un an ou deux, l'accès aux terrasses sera clos et réservé aux promenades personnelles de Karmatchup.

Nous étions au sommet du temple, loin des autres. La vue sur les volcans au loin était à couper le souffle. On était comme assis dans le vaste paysage, où les milans et les aigles planaient, en scandant des appels sonores et plaintifs.

— Cette petite pagode sera le reliquaire principal de notre institution. Pour l'instant, voyez, c'est une chambre de moine somme toute bien agréable.

Des tapis et des coussins recouvraient le sol. Mon hôte me fit asseoir et prépara un goûter improvisé. Il disposa devant nous la théière fumante, des biscuits, et

quelques barres chocolatées Snacky en précisant :

— La nourriture provient de l'autel, elle a été consacrée par le rituel.

— Alors nous la mangerons pour le bien de tous les êtres, répliquai-je d'un air aussi sérieux que possible.

Mon hôte m'expliqua qu'il avait été intendant d'un centre de méditation affilié à la communauté, avant de venir ici comme moine et bénévole au chantier, en attendant la prochaine retraite collective. Au gré de notre conversation, je devinais sa sensibilité et sa conscience attentives. Le soleil qui montait au loin révélait les nappes de brumes qui s'étendaient à perte de vue, transformant les vallées en lacs blancs. Ses rayons réchauffaient les doubles vitrages de la pagode de verre et de bois. Il faisait bon. Je me décidai à utiliser cette étonnante possibilité télépathique, afin de m'assurer que je pouvais aborder les sujets graves qui m'intéressaient.

Silencieusement j'articulai clairement dans ma tête les pensées suivantes : « Kim, puis-je demander votre aide, afin de sauver la vie d'innocents ? »

Un silence suivit, le moine me regardait avec tendresse. Ses quelques mots résonnèrent délicatement dans ma tête : « Je suis à votre disposition. Je ne suis pas un inconditionnel, ni un *apparatchik*[16] de cette institution, mais un libre penseur de cette vie intérieure. »

Je pris donc la parole, pesant chacun de mes mots :

— Avez-vous connu des cas de disciples qui soient partis, comment dire, définitivement et avant l'heure, au paradis de la parfaite lumière du bouddha Karmatchup ?

— Je crois comprendre le sens de votre préoccupation. Vous ne serez pas le seul



à vous poser ces questions ici. Des eurolamas y songent, et parfois craignent aussi pour leur propre vie, même si ces sujets sont tabou. Il m'arrive moi aussi de sentir comme un danger qui me frôle et qui effleure aussi d'autres que moi. Notre vie est un peu sur le fil du rasoir, et vous seriez surpris du nombre élevé de moines encore jeunes qui ont déjà rédigé leur testament olographe. Ils le laissent sur une étagère dans leur chambre, au cas où...

Kim prit quelques gorgées de thé fumant, et fit une pause, comme pour se donner le courage de parler :

— J'ai connu personnellement un de ces cas de mort prématurée. Nul ne l'évoque aujourd'hui, car l'affaire fut étouffée alors. C'était l'année où le daïla lama nous fit l'honneur de venir donner son premier grand enseignement en France. Il présentait alors ses sermons publics à des milliers de personnes dans un chapiteau qu'on avait dressé sur la colline à quelque distance du centre de méditation où je vivais. Le daïla lama commença, et c'est inhabituel pour lui, à souffrir de douleurs intolérables dans le bas du dos. Il dut renoncer à enseigner plusieurs des séances prévues. Simultanément, le moine himalayen qui dirigeait notre centre fit savoir qu'un danger était imminent pour la vie des disciples. Il fallait sécuriser le quotidien et prévenir tout incident pendant ces quelques jours. Il nous recommanda, en particulier, de veiller sur les bambins qui vivaient au centre de méditation, et qui partageaient sa vie communautaire. Dans l'atmosphère d'euphorie de ces jours d'été, nous prêtâmes une attention superficielle à ses profonds conseils. Un après-midi, les enfants et les adolescents se baignaient joyeusement dans la réserve d'eau destinée au service de protection incendie, à côté du temple, et jouxtant la jolie maison du maître. C'était un petit bassin rectangulaire. Il était bâché pendant l'année, mais on avait eu l'idée de l'ouvrir à tous, pendant ces jours de grande chaleur, pour en

faire une piscine improvisée. Il était peut-être un peu trop profond, et ne bénéficiait pas complètement des aménagements réglementaires d'une installation nautique. Mais, en ces jours de mois d'août très ensoleillés, nos juniors avaient besoin de se rafraîchir et de jouer dans l'eau. Il est cependant étrange qu'un baigneur ait perdu pied, et se soit alors noyé dans ce petit bassin, dans la proximité de ses camarades. Ils n'ont pu rien faire, cela s'est produit *très* vite. Suite à cet accident, j'ai compris, avec d'autres, que la fameuse « bénédiction de la lignée de Karmatchup » et que le « refuge du bouddha » ne signifiaient pas une protection de la vie de ceux qui nous entourent. Je suis prudent depuis...

À l'époque, on a entériné l'hypothèse d'un banal accident, une simple mort par noyade. Y a-t-il eu aussi des *dimensions subtiles* à un tel incident, qui l'ont sous-tendu, cristallisé et qui en ont provoqué le déroulement *fatal* ? Comme vous le savez, les relations entre l'école de notre Karmatchup et celle du daïla lama devinrent conflictuelles quelques temps plus tard. La réincarnation de Karmatchup était en cours d'officialisation auprès des instances himalayennes. Il allait s'avérer que le daïla lama, et donc le Tibet en exil politique et médiatique, s'opposerait fermement au choix de l'adolescent Karmatchup fait par notre institution, et qu'il en favoriserait un autre... Depuis, un conflit empoisonne les relations entre les deux factions de notre lignée himalayenne, celle que le daïla lama accrédite par son choix officiel et la nôtre. Alors, dans une atmosphère qui devenait bientôt délétère, la vie la plus délicate, la plus fragile, a-t-elle été lésée ? L'existence d'un enfant au cœur de ce centre de méditation a-t-elle été atteinte indirectement et de manière indétectable ? Comment savoir ? La vie la plus généreuse et la plus communicative a-t-elle été affectée elle aussi ? Le daïla lama avait tellement mal aux reins, qu'il ne pouvait plus s'asseoir sur son coussin pendant cette semaine-là. Il a même fallu lui amener un fauteuil pour qu'il puisse s'adosser face à l'auditoire. J'ai vu son

visage de près, un soir, à travers la vitre de la Citroën XM blanche où il était conduit. Son visage était décomposé, et n'avait plus ses couleurs. Il exprimait de la souffrance, mais aussi une attention intérieure et une étrange compréhension...

Le soleil était haut dans le ciel. Après une ultime tasse de thé, Kim me passa délicatement une écharpe blanche en soie sauvage autour du cou. C'était la manière la plus polie de saluer et de prendre congé. Il me raccompagna jusqu'à la bicyclette électrique. Il était vivement intéressé par cette nouveauté. Il me fallut bien la lui faire essayer. Notre moine effectua le tour du temple, visiblement ravi, sous les regards médusés de quelques volontaires en bleus de travail. En guise de remerciements, et encore essoufflé d'avoir pédalé pour accélérer la vitesse de propulsion du moteur électrique, il me glissa, en rajustant son long châle :

— Allez voir Bobby de ma part, vous pourrez vous ouvrir à lui de notre conversation... Il était le meilleur ami d'un eurolama qui est parti trop tôt au paradis de la parfaite lumière...

IV  
VISION PURE  
LA HARLEY DU VÉNÉRABLE

Bobby était l'eurolama choisi par Gondor pour assurer les fonctions de « Vénérable. » Il avait appris à comprendre et à parler la langue du Kham — une vaste région du Tibet oriental — que parlait son maître. Mais il n'était pas à son bureau :

— Le Vénérable est sorti... voici douze minutes.

Le moine, qui était standardiste à l'Accueil, vérifiait l'heure à sa jolie montre-bracelet Patek Philippe. Ce très jeune homme au teint blanc et aux joues roses, aux cheveux artistement rasés *en dégradé* sur la nuque, donnait une image impeccable.

Il tranchait, par son aspect « tout neuf », avec le style débonnaire de ces lieux, et offrait un saisissant contrepoint aux bénévoles maculés de ciment et de boue passant à l'extérieur de son local vitré. On eût dit que notre novice venait juste de « sortir de son étui », avec ses fines montures de lunettes *titanium*[17] griffées Yves Saint-Laurent, sa chemise Kenzo en soie sauvage jaune paille, son ample châle, sa robe plissée assortie en Dormeuil prune, et ses bottines Salvatore Ferragamo couleur *Burgundy*[18], lustrées comme des miroirs. Il me désigna la direction du stationnement, ciselant ses mots avec application :

— Vous trouverez notre précieux Bobby là-bas. Il y manifeste l'activité de son sublime « véhicule de diamant » par compassion pour tous les êtres...

À cet instant un moine européen, tenant un paquet de chips entamé, entra dans le petit local.

— Je vous présente Joyau-Immuable de l'Activité-Éveillée-Toute-Accomplissante.

Le moine de l'accueil présentait ainsi le nouveau venu par son nom monastique. L'intéressé me tendit le sac aluminisé. J'y pris quelques chips CrispyMax « saveur bacon ». La glace était rompue, et Joyau-Immuable de l'Activité-Éveillée-Toute-Accomplissante me sourit en précisant :

— Appelez-moi simplement Crocki, ici tout le monde m'appelle comme ça, à cause de mon goût pour le grignotage.

Il disparut, non sans avoir pris son courrier. Une lettre l'attendait. L'adresse imprimée portait son nom d'état civil : Donald von Ajax. Ce patronyme si caractéristique me disait quelque chose. Il évoquait un nom familier, que j'avais vu dans des publications universitaires. Mais lequel ? Impossible de m'en souvenir...

Je remerciai le moine standardiste de son amabilité et, prenant congé à mon tour, le félicitai pour son parfum, car son petit bureau débordait d'un effluve capiteux et sucré. Appréciatif, il me confia, rougissant :

— C'est « *Angel for men* » de Thierry Mugler.

— Ses notes florales plaisent aux divinités... lui dis-je sur le ton de la confidence. Vous pouvez aussi porter à l'occasion, et si vous en appréciez les fragrances Cologne, *Habit Rouge* de Guerlain. La connexion avec notre vie monastique est très bénéfique, puisque c'est la couleur de nos vêtements du

bouddha.

— Très auspiceux, vraiment, je vais suivre cette excellente instruction spirituelle ! Je m'appelle Fabrice-Marie de Guermante. Bien entendu, tout le monde m'appelle ici Fabrice. Et vous ?

— Voila qui fait honneur à la civilisation de nos ancêtres ! Enchanté de faire votre connaissance, Fabrice. Je me présente : Antonin de Novalis.

Notre moine était visiblement ravi de reconnaître un autre descendant d'une vieille famille sous une robe rouge anonyme.

Les Ducs de Guermante étaient célèbres dans tout le Nord de l'Europe. On leur devait un goût très sûr pour l'édification de châteaux, dont les tours crénelées, les donjons majestueux et les douves profondes faisaient encore la fierté des riverains depuis presque dix siècles.

Quant à la famille de Novalis, son nom évoquait un clos frais, une terre vierge. On se perdait en conjectures sur son antiquité, lorsqu'on remontait au-delà des premières sources de la chevalerie. Mon arrière-grand-père affirmait que le clos familial originel, arboré et béni des fées, se situait dans ce qu'on connaît aujourd'hui comme l'admirable domaine de Marcoyeux...

Les anges étaient supposés bénir ce havre, en grand secret, depuis ce temps ancien, et assurer à quiconque vivait sur le fief de nos ancêtres une prospérité exceptionnelle. J'avais entendu mes aïeux, lorsque j'étais encore un enfant, me raconter que les pommes de terre, les carottes et les champignons y étaient l'objet de la sollicitude des anges, mais aussi de leurs amis les elfes, les ondins et les sylphes. Si bien que les jardiniers qui vivaient encore sur ce terroir aujourd'hui, y récoltaient toujours des patates grosses comme des melons, des carottes longues comme le bras et des champignons pesant leurs six livres.

Laissant le jeune standardiste à particule reprendre sa lecture du dernier

numéro de Vogue *Décoration*, je me dirigeai vers la haie vive qui dissimulait à la vue les voitures des eurolamas.

Derrière, je trouvai un homme vêtu d'un blouson noir et d'un jean assorti, astiquant avec délice une énorme et rutilante moto Harley Davidson FLH 1200, dégoulinante de chromes et dotée de grosses sacoches à franges de cuir. Je m'adressai à notre motard :

— Bonjour, je cherche le Vénérable Bobby.

— C'est moi-même, que puis-je faire pour vous ?

L'intéressé, déjà, redoublait de zèle pour lustrer le fauve.

— Vous pratiquez la dévotion d'une manière extrêmement profonde, lui dis-je, essayant de dissiper ma surprise. Cette machine est le plus merveilleux support de bénédiction qui soit. Grâce à la vision pure, ce suprême *véhicule de diamant* vous relie sans effort à la Terre de Grande Félicité du bouddha Karmatchup !

Visiblement j'avais les mots qu'il fallait pour notre bouddha en cuir noir. Il se redressa, et me sourit largement :

— J'ai grandi dans la banlieue Ouest de Paris. Peu avant de connaître Gondor, j'étais encore un adolescent qui roulait avec une Mobylette bricolée pour ressembler à une Harley. J'ai toujours rêvé d'en avoir une vraie. Gondor ne veut pas trop que nous fassions de la moto, il trouve cela mondain. Mais quand on a construit l'édifice propitiatoire, le *stûpa*, près du nouveau monastère, j'ai fait enfouir, comme symbole de bon augure, une Harley Davidson miniature, une de ces petites maquettes en matière plastique de chez *Majorette Toys*, dans les fondations situées en dessous de nos reliques communautaires...

Comme vous le voyez, la grâce de la lignée et les rituels de consécration

marchent drôlement bien, puisque j'ai été finalement exaucé ! Un généreux disciple m'a offert sa propre moto. Son renoncement aux « deux-roues » est d'ailleurs très bénéfique pour sa propre pratique spirituelle...

J'expliquai au sympathique Vénérable en bottes de cuir, les raisons de ma démarche. Il m'invita à le rejoindre bientôt à sa chambre au monastère :

— Je vous montrerai les photos de la nouvelle Harley. Le magazine *Easy Rider*, auquel je suis abonné, publie ce mois-ci un reportage exclusif...

Une heure plus tard, Fabrice, le moine standardiste, tout sourire, me faisait de grands signes amicaux par le vitrage de son bureau. Par sa porte entrouverte, une senteur *d'Angel* flottait... Elle se mêlait, suave, à l'encens au santal qui se diffusait dans le cloître, tandis que je gravissais, en tenue monastique, ce vaste gazon verdoyant.

Au milieu, un bassin avait été creusé, près d'un vieux puits. Sa pompe faisait jaillir un puissant jet d'eau. Une statue d'un antique gardien était sensée apporter la bonne fortune. Sa double silhouette masculine et féminine était enlacée. Elle avait été enchâssée sous un globe de verre qui en recevait les abondantes eaux lustrales. Je devinais qu'il s'agissait, à travers le bassin, l'effigie et le flot aquatique, de promouvoir la prospérité financière de ces lieux, l'eau étant ici imaginée comme le symbole de la richesse matérielle. Je doutais un peu de l'efficacité de ce vieux subterfuge, supposant que si le « truc » marchait, l'humanité l'aurait depuis bien longtemps adopté avec succès pour s'enrichir ! L'eau est un symbole de vie, et celle-ci fleurit là où elle veut, selon les lois essentielles de la nature... Je pensai silencieusement : « Offrez-la au monde, votre eau ! La richesse vient de la générosité, pas de la captation des sources vives. » Il aurait fallu, en effet, disposer un bassin semblable à l'extérieur du clos, afin que les visiteurs aient pu aussi s'y rafraîchir, eux qui



venaient parfois de très loin...

La chambre de Bobby était située en haut de l'aile et à proximité du bloc sanitaire. Dès qu'il vit ma silhouette se profiler sur sa porte-fenêtre, il m'ouvrit et me fit entrer. Sa chambre était originale, harmonie moderne de rouges et de noirs, sans doute pas tout à fait « protocolaire », mais bien à lui. Un autel faisait l'angle du mur. Voyant que je regardais ce reliquaire, il m'expliqua :

— Gondor n'aime pas beaucoup cette disposition angulaire. Il pense qu'il faut placer le support de bénédiction de manière centrale, non dans un coin. Mais, j'ai appris à faire les choses à ma manière, en particulier depuis que cet ami anglais, Perceval, dont l'histoire semble vous intéresser, est décédé.

Il me fit asseoir sur un coussin de velours noir, et s'installa de même en face de moi. Un magazine de motos était ouvert sur la moquette. Derrière mon hôte, on apercevait une terrasse couverte, sorte d'appentis de bois et de verre, pris sur le jardin afin d'agrandir un peu le logement...

Le Vénérable semblait soulagé de pouvoir confier un deuil douloureux, départ d'un camarade de jeunesse. Il s'ouvrit sans protocole, visiblement troublé à l'évocation de ce souvenir :

— La mort impromptue de Perceval a jeté un froid dans la communauté. On s'est dit : « Cela pourrait arriver à d'autres, peut-être à moi... » On a pensé aussi : « Notre vie n'est pas préservée efficacement... » La mort de Perceval n'était pas imputable à des manquements spirituels de sa part qui auraient « exposé » sa vie aux accidents...

C'est l'une des idées familières ici : nous croyons que les « bons disciples » sont hors d'atteinte des difficultés, qu'ils sont protégés de manière surnaturelle. Or Perceval était bien le meilleur des moines, selon Gondor lui-même...

Assis en tailleur, Bobby se redressa, respira profondément, comme pour retrouver la sérénité en lui. Il reprit, comme absorbé par l'évocation de ses souvenirs les plus chers :

— Nous venions de terminer la session d'été des enseignements publics de Gondor. J'assurais la traduction du tibétain en français. Perceval traduisait au fur et à mesure en anglais pour nos auditoires internationaux. Cela se passait très bien. Nous avions l'impression que l'apogée de Gondor était arrivé. Près de mille disciples, pas moins, y compris des badauds et des curieux, ont pris l'initiation donnée par Gondor à la fin de ses enseignements, le dimanche après-midi. Toute la semaine, après les cours, Perceval se rendait disponible. Il assurait l'intermédiaire avec le public, distribuant gentiment conseils et cordons de protection bénis à passer autour du cou. Mais il répondait aussi aux questions des disciples qui lui demandaient un entretien... Sa physionomie éveillait une confiance, une telle impression d'honnêteté... Je me suis senti particulièrement proche de lui au cours de ces journées.

Pendant la traduction, il me fallait parfois lui répéter un mot, une idée, lorsque les interventions de Gondor étaient longues, et qu'il oubliait quelque chose. J'ai la chance d'avoir une mémoire d'éléphant, me permettant d'enregistrer jusqu'à quinze minutes de conversation, allez savoir pourquoi...

Je suis rentré ici après ces jours de canicule et de sacerdoce auprès de Gondor, laissant cette foule euphorique qui était venue l'écouter.

Perceval s'est laissé inviter par des disciples qui l'ont conduit en voiture au bord de la mer Méditerranée. Il avait envie de se reposer, de se détendre, de se régénérer et de vivre... Il a laissé quelques instants la personne qui l'avait amené sur la plage, et il est allé nager. Un drapeau orange avait été hissé, il y avait une mer houleuse. Perceval s'est éloigné à la nage. Il est allé loin, trop loin. Il a coulé. Après quelques recherches, son corps a été trouvé. Son visage

ne portait pas d'expression surprise ou douloureuse, mais bien calme et paisible. C'est donc qu'il a accueilli la mort, qu'il l'a vue venir...

— Comment expliquez-vous qu'il soit parti à la nage avec le vent et le drapeau orange ? Il semblait raisonnable. De plus, il gardait parfaitement purs ses liens initiatiques avec Gondor, me dites-vous...

— C'est sans doute le secret qu'il a emporté avec lui. D'habitude les moines nagent peu : la discipline monastique n'est pas favorable à la baignade. De plus l'eau froide, le vent fort et le chaud soleil tendent à dissoudre trop vite les mérites délicats, accumulés dans le corps humain par les méditations. Perceval était très inspiré par Gondor. Il venait de passer ces jours auprès de lui, comme interprète. Il avait donc des liens très intérieurs avec son influence. S'il est parti nager, c'est parce qu'il a eu la conviction d'être protégé par la bénédiction de Gondor. Qu'il en eût même reçu l'injonction intérieure, cela aurait été normal pour cet eurolama.

Une intuition me vint :

— Pensez-vous qu'il avait subi l'influence envahissante de la foule côtoyée pendant ces jours. À travers cette grande baignade, a-t-il voulu « se retrouver », se « purifier » des nombreux regards humains qui avaient convergé vers lui ?

Bobby acquiesça d'un sourire. Puis, sans hésiter, il affirma :

— De toute façon, il est parti nager en accord avec sa perception subjective : il ne serait jamais allé à l'eau sans cette permission implicite qu'il avait apprise à reconnaître aux cours de ses deux retraites successives, pendant ces sept années de méditation intensive que nous avons vécues ensemble dans la même unité de vie. Il a sans doute eu un malaise, peut-être une crampe, en essayant de

revenir contre le fort courant. Les types de décès rapide — crise cardiaque par exemple — sont assez usuels aussi, semble-t-il, dans les milieux tantriques. Ils exposent à des félicités, des extases, des flux et des reflux intenses de vitalité, en particulier vers l'intérieur du corps, qui mettent peut-être le cœur humain à rudes épreuves. Cela a-t-il produit ce décès précoce, à la quarantaine, sans prévenir ?

— Pour Perceval, voyez-vous un « sens » à cette noyade ?

— Cette mort « accidentelle » est *discrète* grâce à l'apparence de l'imprudence en mer. Cela ne met en cause ni notre école initiatique, ni ses maîtres spirituels. Supposez que Perceval se soit tordu sur son coussin devant le public de nos enseignements, et soit tombé, raide mort, face contre terre. Imaginez ! Le public en aurait été pour ses frais, il fuirait notre école ! Il ne pourrait croire à une quelconque « bénédiction ! » Avec la noyade, notre eurolama a pris discrètement sur lui une sorte d'évidence de « responsabilité » aux yeux des autres, quelque soit la cause réelle du décès dans l'eau...

— Bobby, avez-vous vraiment accepté cette mort, avez-vous pu faire le deuil de votre ami ?

— À votre avis ?...

Le moine laissa un long silence... Choisissant ses mots, il reprit, se faisant plus conciliant :

— C'est moi qui ai dû régler les détails de la crémation... Un hommage que je lui ai volontiers rendu... Et une fin d'été que je ne pouvais pas imaginer, quelques jours auparavant...

À quarante ans et un peu plus, Perceval était en parfaite santé... Il avait envie d'explorer sa vie de l'intérieur, mais aussi d'en faire bénéficier les autres...

Celle-ci lui a été prise, disons... « par la mer »... Gondor a parlé « d'obstacle à la lignée ». Il sous-entendait qu'il y aurait eu une « prise en charge » par Perceval. On savait qu'il pratiquait de généreux souhaits. Il les faisait, pensant sincèrement soulager les autres et son vieux maître Gondor. Si l'on en croit ce dernier, mon ami aurait servi comme une sorte de « fusible... » Cette hypothèse m'est insupportable.

— Vénérable, le bouddhisme et ses écoles tantriques sont aujourd'hui, comme vous le savez, l'objet de remises en perspective. Leurs visions du monde sont exposées à des mœurs plus libres, au matérialisme, à l'individualisme et à l'avancée de la science expérimentale. Ces contradictions avec notre époque ont-elles pu mettre Perceval en porte-à-faux vis-à-vis de son temps ou de ses contemporains ?

Bobby émit un petit rire :

— Bingo ! Ce simple exemple vous en donnera la mesure : dans notre « lignée » nous vénérons encore une terre plate, avec l'Inde au centre et quatre continents insulaires disposés autour ! Une haute montagne sacrée, évoquant sans doute les Himalaya, est plantée au milieu ! Nos pratiques d'offrande sont basées sur ce schéma féodal. Son centre plus élevé dispense l'autorité. Il détient les pouvoirs de la culture, vis-à-vis des autres continents et de leurs sous-continentes supposés être peuplés de pitoyables « sauvages ». Le daïla lama essaye bien de nous faire admettre aujourd'hui que ce modèle est un peu « médiéval ». Il souhaite que nous admettions que la Terre est ronde, et qu'elle tourne autour du soleil ! Mais il se heurte au poids des usages, des rituels et des « images ». Il a même du mal avec ces disciples fidèles, nos « intégristes », en somme, qui sont « encore plus royalistes que le roi ». Ils s'agrippent, becs et ongles, à leur vieux modèle périmé. Ici, aussi abasourdissant que cela puisse

vous paraître, nous ne sommes pas encore parvenus à l'époque de Galilée ou de Képler !

Nous vivons dans la confortable illusion antique, et nous crions au sacrilège, telles des vierges effarouchées, dès qu'on nous propose d'imaginer, pour nos méditations, que la Terre est sphérique, et qu'elle tourne autour du soleil !

Gondor nous avait dit que, dans notre groupe de retraites, « nous avons la tête aussi dure que les Mongols ». Il devait trouver qu'on manquait un peu d'éducation... Il nous a d'ailleurs donné là une idée géniale, puisqu'on s'est surnommé depuis « *les Gogols* ». Perceval était si différent — éduqué et sophistiqué — un peu comme une fleur de lotus précieuse et délicate, si cela vous parle. Alors, face aux mentalités étroites et aux esprits obtus, Perceval, plus fin et plus évolué, a-t-il donné trop de sa propre vie ? Ce serait un « sacrifice », mais pas consenti de plein gré...

— Votre ami Perceval n'était-il pas volontaire pour l'offrande totale de soi : corps, parole et esprit ?

— Il aimait la vie ! Je préfère encore croire à sa noyade, au scénario d'une personne pas assez entraînée physiquement, qui sombre au large. Mais, vous ne m'enlèverez pas de l'idée que Perceval a été trahi par cet « engagement intérieur », qui le rendait si apprécié de tous ici. Il est parti au large, sans doute persuadé que les guides spirituels de la lignée l'inspireraient. Il est improbable qu'il soit allé à la mort en toute lucidité... Ce style *kamikaze* n'était tout simplement pas son genre. C'est au large qu'il a dû voir venir sa fin, malgré lui, puis l'accepter sereinement, une fois qu'il était trop tard pour revenir sain et sauf. Il a donc été victime, quelle que soit l'hypothèse qu'on accepte, de sa trop grande confiance envers ce système intérieur, qu'on découvre dans la retraite traditionnelle des trois années...

— Bobby, qu’avez-vous pu apprendre sur vous-même avec cette perte dramatique ?

— Personnellement, je n’ai pas la vocation de *perfection* : mon ami Perceval m’en a ôté désormais la velléité ! Et j’ai bien l’intention de faire rouler ma Harley en son fraternel hommage... À quoi a servi à Perceval d’être le disciple le plus sage, calme et sérieux ? À quoi bon avoir été aussi assidu dans ses pratiques et si sincère dans son engagement personnel ? Il est mort bien avant tout le monde... J’ai donc bien l’intention d’être un « candidat à la mort subite » moins « attrayant » que lui, afin que cette mort, qui a été si avide de sa vertu, polie comme un coquillage, n’ait pas envie de me cueillir trop tôt ! Peut-être les odeurs d’essence de ma moto, le noir de mes cuirs et mon gros casque la feront-ils fuir ? Ce serait une bonne idée, n’est-ce pas ?

— La mort vous courrait aux trousses, qu’elle ne risquerait pas de vous rattraper : au guidon de votre *véhicule de diamant*, vous allez trop vite pour elle, Vénérable !

Riant de conserve, nous laissâmes l’instant apaiser les souvenirs. Enfin, je me risquai à reprendre ce dialogue douloureux par une question ouverte :

— Et Gondor ?

— Il m’a dit alors avoir eu une perception simultanée à la noyade de son meilleur disciple. Il savait que quelque chose de grave se produisait. Cela semble attester l’existence de liens subtils entre ses élèves et lui. Puis il a fait un rêve, qu’il m’a raconté. Il voyait Perceval dans une sorte de grand avion qui circulait au-dessus de la terre, et qui la survolait... Selon Gondor les qualités, la subtilité de son disciple, faisaient que ce dernier avait du mal à prendre naissance dans ce monde humain, si fruste et primitif.

Pour en savoir davantage sur ce point, j'utilisai la « reformulation », c'est une technique classique d'enquête sociologique. Je repris ainsi simplement l'idée que Bobby venait de présenter :

— Il y avait donc un lien entre eux que la mort a révélé ?

— Voyez-vous, Perceval m'a appris que nous sommes des parties d'un tout, et que nous échangeons des flux de conscience et de vitalité, sans le savoir. C'est vrai pour tous les êtres. Mais c'est encore plus évident si un lama, introduit à ce mystère universel, est au centre de notre collectivité humaine et subtile. Cet échange nous est alors, parfois, *perceptible*. Il devient une découverte surprenante, secrète, des diverses facettes de notre interdépendance avec les autres. Et les moments agréables de recueillement méditatif résultent sans doute de la possibilité étonnante que notre sérénité soit ainsi *intensifiée*. C'est familier des écoles comme la nôtre. Ici, nous appelons cela le chemin du *mahamoudra*. Ce terme sanskrit signifie « le grand sceau », celui de l'unité profonde qui traverse notre existence et nos perceptions... Il signale aussi que nous sommes en relation intérieure avec un partenariat subtil, vide, vaste et évanescent, car *moudra* signifie aussi le consort dans un couple. Et « sans lama pas de *mahamoudra* ! » C'est bien le rayonnement exceptionnel de Gondor qui permet que cet échange subtil, qui modèle l'interdépendance entre les personnes — ici et ailleurs, hier, aujourd'hui et demain — devienne agréablement perceptible...

— Alors, l'expérience méditative ne viendrait pas des « bouddhas » ?

L'intéressé fit un large sourire, pointant mon cœur du doigt :

— À vous de répondre, vous êtes moine, et vous avez sans doute votre idée



personnelle à ces sujets...

Je repris conscience que j'étais habillé comme un moine, et que Bobby me percevait comme tel. De ce que le Vénérable venait d'affirmer, je pouvais déduire :

— Il se peut que l'énergie de nos méditations provienne tout simplement de nous-mêmes et des *autres*. Tantôt nous recevons d'eux, tantôt nous leur donnons, sans en avoir vraiment conscience. ..

Bobby approuvait, hochant la tête. Il ajouta :

— Ce flux est simultané et « multidimensionnel ». Et quand nous donnons, nul doute que ce n'est pas perdu ; d'autres bénéficient alors de ces expériences, présentes en nous, mais dont nous n'avons plus la conscience ni la jouissance. Ce « partage » se fait donc au-delà de l'entendement et des possibilités humaines.

— Comment cela fonctionne-t-il ?

— Mystère ! Impossible dans l'état de notre évolution humaine de se le représenter !

— Sommes-nous libres dans cette interdépendance ?

— Je ne sais pas ! Mais cela ne fait pas de moi quelque marionnette entre les mains d'un inconnu, d'une énigme, ou de forces insondables ! C'est peut-être la leçon de Perceval. L'heure de chaque mort reste un grand mystère, n'est-ce pas ?

Ne sachant que répondre, je préfèrai une nouvelle question :

— La mort de Perceval vous renvoie à ce mystère, mais remet-elle en cause votre dévotion bouddhiste ?

— Elle m’a enseigné qu’il ne faut pas être un *dévo*t, mais plutôt gentiment *dévo*ué envers les humains, nos prochains. Certains disciples naïfs prétendent être « un outil dans la main du maître », surtout parmi les filles ! Des garçons un peu candides parlent de « faire l’offrande de leur corps, de leur parole et de leur esprit au Karmatchup ! » Mais, dès qu’une anomalie sérieuse se produit dans leur système de croyance, ils doivent, eux aussi, battre en retraite dans leurs convictions... Pour les anciens élèves de Gondor, il a suffi du départ subit de Perceval... Depuis cet été où il est parti, je ne balance plus la « promesse bouddhique » en pâture à nos disciples affamés de sens et de transcendance. Je ne leur dis plus fièrement « nous sommes sous influence spirituelle », comme je le disais avant... Cela me paraît désormais irresponsable de leur faire croire à un père Noël de plus. Je pense souvent au message qui ressort de cette disparition : à quoi bon la méditation, si on y laisse sa peau ! L’ultime connaissance est sans doute de ne pas être *trop* sérieux... Et vive la folle sagesse ! À propos, comment trouvez-vous le style de la nouvelle Harley ?

Bobby me désignait la photo, sur deux pages, de la motocyclette nickelée... Je lui répondis, aussi protocolaire que possible, souriant avec lui :

— Vénérable, elle est in-con-ce-vable !

V  
IMAGISHARK PRÉDATEURS  
LÂCHEZ-MOI CE HACHOIR !

Je rentrai chez Pomme avec une bonne moisson de faits. Et je savais désormais que nos eurolamas étaient conscients de la fragilité particulière de la vie humaine...

Pomme était à son clavecin, et jouait son menuet de Rameau favori. Je la saluai d'un petit signe, en passant sur la pointe des pieds devant le salon de musique. J'allai dans ma chambre, afin d'envoyer à Tchang la synthèse de mes observations, avec l'aide de mon fidèle ordinateur *Powerbook[19]*.

Cependant, une étrange sensation se produisit peu à peu dans ma poitrine, alors que je dactylographiais sur mon écran les impressions de cette journée. Une sorte d'oppression commençait à envahir le thorax, comme si j'étais en proie à une sorte de « stress » excessif. De plus quelques visages étranges de couleur noire apparurent, évanescents comme des hallucinations, lorsque je fermai les yeux. J'envoyai l'ensemble des informations, avec également mes questions à Ismaël concernant cette fugitive perception onirique, et cette sensation de poitrine serrée, si inhabituelle pour moi...

Déjà Pomme m'appelait pour le souper qu'elle avait apprêté, et m'annonça un de ses menus « Zen » :

— Mona Lisa souriant au bouquet de fleurs de sel.

Il s'agissait de frites, Mona Lisa étant la variété des pommes de terre, que nous accommodâmes fort joyeusement en prenant un peu de *fleur de sel* de

Noirmoutier, d'Aigues-Mortes et de Guérande dans les trois petites boîtes que Pomme avait disposées devant nous sur la table.

Je résumai pour elle les trouvailles de la journée, et lui demandai conseil pour ces sensations douloureuses à la poitrine, et pour ces apparitions incertaines qui semblèrent passer rapidement au moment où j'avais fermé les yeux. Sa réponse fut sans hésitation :

— Cela ressemble fort aux *imagiShark* utilisés dans ce monastère. Ils se présentent dans la statuaire himalayenne comme ces énergumènes sombres, avec de grandes dents et une expression courroucée. On les voit à droite des autels dans les temples... Leurs sculptures y sont dans une grande vitrine au fond couleur bleu nuit... Les uns ou les autres, parmi les disciples, les visualisent comme des recours propitiatoires pour toutes sortes de choses de la vie... Il se trouve que j'ai eu aussi des désagréments semblables aux vôtres quand j'étais au monastère. Il a suffi que je joue Vivaldi en chantant son *Stabat Mater* pour que cela s'estompe et disparaisse, après que je me sois installée dans cette maison. Ces *imagiShark* n'aimeraient-ils pas la basse *continuo* du clavecin, ni mes airs d'oratorio pour castrats ? Cela les ferait-il fuir ?

Vous verrez bien s'ils apprécient votre sociologie ! Leur liriez-vous la *théorie de la bureaucratie* par Max Weber[20], d'une voix monocorde, qu'ils vous laisseraient bien tranquille...

Je lui avouai que lire Max Weber *dans le texte* me faisait encore plus souffrir que ces étranges *imagiShark* nocturnes !

Lorsque, à la veillée, je consultai mon courrier électronique, Ismaël me confirmait l'intuition de Pomme :

Cher Antonin,

Merci de tes pages. Je réponds ce soir à ta question concernant ces effets indirects de ta curiosité. Il s'agit probablement de l'activation du système de protection subtil de l'institution dont tu as, sans t'en apercevoir, pénétré le champ, et outrepassé les lignes de force implicites, aujourd'hui. Ce « système » est indéfinissable. Il est nulle part et peut agir partout... Mais on le représente simplement ici sous la forme d'un « imagi*Shark* » noir et grimaçant, agitant de la main droite un couperet et, de la gauche, un bol plein de sang. Il est montré trépignant un corps humain ou deux, de son pied aux longs ongles acérés.

Il servirait, outre à soulager les disciples de leurs peurs et de leurs conflits intérieurs, à asseoir l'autorité et les priorités qui président aux destinées du culte. Quelque chose attaque les opposants potentiels à ce dernier, en infligeant toutes sortes de sensations désagréables. Cela décourage ainsi des initiatives humaines, même valables, au moment où elles vont dans un sens qui est défavorable au système tantrique. La manière dont cela se passe est bien sûr impossible à comprendre.

Le bouddhisme et le Tibet constituent des couvertures idéales, puisqu'ils sont des symboles de non-violence. Il se peut très bien qu'en filigrane du monastère il n'y ait plus aujourd'hui de ce véritable bouddhisme ancien, sinon les peintures, les conversations et le vocabulaire de la méditation... Il m'a semblé, en effet, que les émotions hostiles et la volonté obtuse de certains disciples y sont transformées. Alors sont-elles simultanément utilisées comme « matériau » d'intimidation et de domination, en étant projetées sur d'autres à l'extérieur par un réseau invisible, complexe et incompréhensible ? Ces phénomènes peuvent même circuler, apparaître, disparaître, se jouant de l'espace. Rien de très engageant, n'est-ce pas !

Heureusement l'être humain est protégé, et le mystère de la vie nous entoure. Il y a des défenses qui peuvent nous préserver des imagi*Shark* prédateurs, lorsque

c'est nous qu'ils « attaquent ». Les psychologues appelleraient cela de la psycho-neuro-immunité[21]. On devrait même parler de « socio-neuro-immunité » dans le cas où des groupes de personnes sont concernés. L'expérience en retraite me suggère que le système des « imagiShark » est assez coriace ! Il faut donc doter notre propre protection d'une *résistance* supplémentaire... Pour cela la méthode est aussi simple que le problème est... complexe ! Te souviens-tu de la manière effroyable, mais terriblement efficace, qu'utilisèrent les Communistes chinois sur le Toit du Monde ?

Dans les années 50, ils dominèrent sans difficulté les régions du Tibet où le lamaïsme était pourtant très puissant. Cette occupation utilisa les armes à feu et les camions de troupes, la torture et les massacres d'innocents, mais surtout et progressivement *la stratégie du grand nombre*. Les lamaseries étaient censées protéger le Toit du Monde des envahisseurs potentiels, avec les rituels des imagiShark. Les Chinois ont limité cette religion qui leur était hostile, en détruisant ses temples. Ils ont dilué cette culture puissante, par la foule des colons de Chine. Ayant dépassé la masse critique, l'effet de nombre a été efficace. C'était la manière aussi de neutraliser les magies de certains des cultes rendus aux imagiShark. Des disciples, acculés au désastre de leur tradition, se sont évidemment déchaînés contre le terrible envahisseur, en mettant leur courroux et leur religion au service de leur liberté humaine...

Les « imagiShark » sont des reflets, semble-t-il, d'une communauté et des personnes qui y vivent. Les effets désagréables que tu ressens puisent probablement à la passion religieuse des disciples, et surtout à l'esprit de corps qui les réunit.

En somme, le nombre des fidèles est un facteur de l'efficacité de ces « effets spéciaux ». Il suffit de mobiliser, si l'on est victime, un nombre d'individus supérieur à celui qui est impliqué pour les produire. Il y a en tout cent

eurolamas. Tu ajouteras les cent huit retraitants actuels. Tu additionneras à ce chiffre celui des cinq cents disciples fervents à l'extérieur. Ils vénèrent ces mêmes effigies terribles, et participent donc à ce système... Il faudra t'assurer d'un nombre *plus grand* d'amis et de relations !

Je te suggère quelques pistes : le groupe spirituel sympathique, le mouvement militant courageux, le réseau de l'association caritative... Je te laisse choisir ceux qui te paraîtront les plus bienfaisants, puisque tu es, par ton métier de sociologue, familier des réseaux ! Enfin, tu dois simplement demander de l'aide à un *autre* maître tantrique qui connaît parfaitement les techniques des *imagiShark*. Le daïla lama serait de bon conseil. Appartenant à une autre école, il aurait plus de facilité à intervenir, grâce à sa « différence ». C'est qu'il a été exposé dans sa propre tradition à une large faction qui utilisait un des « *imagiShark* » contre son propre personnel politique... Des meurtres au couteau ont même été perpétrés contre les sympathisants du daïla lama, au nom de ce symbole sinistre. Ce bon daïla lama a dû sévir, et faire publier un *livre jaune* des méfaits commis sous le couvert de la religion. Il a fait interdire ce culte dans ses écoles, puis exclure ses récalcitrants. Il sera à l'écoute...

Hélas, je suis incapable de t'offrir de l'aide. Je vis parmi cela même qui te nuit en ce moment ! En retraite j'y participe, bien involontairement d'ailleurs, puisque j'adhère à sa vie de groupe ! Nous chantons ensemble ce rituel, rythmé par un puissant tambour, pendant une heure et quart, tous les soirs ! Des instruments à vent aux sonorités antiques et rauques font revenir cette stridence du fond des âges.

Ce recours magique est d'une antiquité *antérieure* au bouddhisme. Il te faut donc demander sans timidité l'aide à *la vie*.

Bien à toi,

Ismaël

Je fis partir un courrier électronique à Dharamsala, en Inde, siège du Tibet en exil, à l'attention du daïla lama, lui présentant la situation, et lui demandant conseil. Il me fit répondre de suite, par cette « magie » instantanée que permet parfois le courrier électronique d'un bout du monde à l'autre :

Cher Monsieur,

Je suis désolé que vous ayez ces quelques désagréments, suite à votre recherche auprès d'une institution issue de la culture himalayenne.

Je vous suggère de prendre une nourriture plus substantielle et plus riche pendant ces moments, de mettre à profit ces heures pour des tâches pratiques, de faire travailler davantage votre corps et de solliciter plus intensément tous vos sens.

Ainsi des impressions psychosomatiques nocives, telles que vous les décrivez, ne pourront avoir le dessus sur vos propres perceptions, sur vos choix et sur l'intégrité de vos sentiments.

Vôtre sincèrement,

S.S. le daïla lama

Ma poitrine était déjà moins douloureuse !

Je téléphonai à mon cousin Jean. Avec son épouse, ils étaient les membres d'une bienveillante paroisse charismatique chrétienne, et avaient l'habitude de faire de profondes prières en groupe. Je lui exposai mon cas, et balbutiai en lui confessant une fois de plus mon irrémédiable agnosticisme. Il m'assura que cela ne faisait rien, je serais « évidemment dans leurs prières » :

— Alors, Dieu qui est Amour te viendra en aide. Ses anges te regardent...

Cela allait de mieux en mieux, je n'avais presque plus mal dans la région du cœur.



J'appelai Antoinette, que je connaissais depuis de longues années, et qui pratiquait un chemin d'évolution impeccable. D'une moralité et d'une intégrité parfaites, elle était toujours là quand il le fallait, avec le geste et l'attention justes. Elle avait autour d'elle un auditoire averti et éduqué, qui pratiquait la technique de relaxation dynamique et appréciait tant l'autonomie que le bon sens. Elle me rassura de sa voix agréable. Toutes ses relations amicales me « visualiseraient au milieu d'elles » dès le prochain colloque intitulé « Couleurs » :

— « Nous donnerons le meilleur pour vous imaginer entouré d'un champ de lumière dorée, comme si rien ne pouvait vous atteindre désormais. »

Fort agréablement, mes sensations déplaisantes avaient disparu, comme si des effets bénéfiques étaient déjà disponibles, avant même que ces solidarités ne se produisent réellement. Cette anticipation semblait attester de quelque *dimension qui m'était inconnue*, où ces phénomènes subtils apparaissaient, et où d'autres y disparaissaient... De temps à autre la vision d'un imagiShark aux longs poils noirs hérissés, aux grandes dents blanches, vint encore à la conscience lorsque je fermai les yeux. Je lui dédicaçai aimablement un air dansant des Rubettes, en écoutant le disque compact, tranquillement allongé sur un tatami en paille de riz pressée :

— Grosse peluche ébouriffée, cela va te changer des tambours et des trompes médiévales : voici « Juke Box Jive », le tube des tubes... Pose-moi ce hachoir à main ! Et puis, arrête de piétiner ! Vas-y, entre dans la danse, secoue tes pattes en cadence, et reprends bien en chœur :

All you've got to do is to move your feet  
You can shake your body to the driving beat

It's so easy...

So come on, baby, do it !

Pour l'apparition, je traduisis ces vers en français, craignant que sa connaissance de la variété anglaise ne soit succincte ! :

Tout ce que tu as à faire est de bouger tes pieds,

Tu peux te remuer sur ce rythme entraînant

C'est si facile...

Vas-y, baby, vas-y !

Ce fut décisif. Les images de cet « imagi*Shark* courroucé » disparurent, et je m'endormis comme un loir pour une excellente nuit de sommeil réparateur...

Je m'éveillai seulement avec l'aube et les petits tintements de vaisselle, qui m'étaient déjà familiers dans cette paisible maison. Pomme, dans sa cuisine, nous préparait déjà ses fameuses crêpes géantes au Masdamer fondu, sa spécialité favorite pour le petit déjeuner. Elle arborait l'air amusé et mystérieux qu'elle avait toujours, lorsqu'elle me destinait l'une de ses surprises gastronomiques.

— Y aurait-il une nouveauté « Zen » imminente ?

Pour toute réponse, elle désigna, de la longue spatule en bois qui lui servait à tourner les crêpes, la large assiette en grès signée *Muriel Grateau — Paris*, où une galette de froment m'attendait. M'asseyant sur le banc de pin verni, je constatai que la crêpe était étrangement volumineuse en son milieu. La facétieuse cuisinière avait caché dessous un mince paquet rectangulaire, bien enveloppé dans du *Scellofrais*. Je dégageais ce dernier, sous le regard mutin de notre crêpière. J'enlevais le film protecteur qui le recouvrait : c'était un cahier Clairefontaine à la couverture bleue, comportant quelques dizaines de pages. Il

était intitulé : « *ma retraite contemplative*, une fulgurante sérénité ». L’auteur était Pomme elle-même...

VI  
MA RETRAITE CONTEMPLATIVE  
PAR POMME  
UNE FULGURANTE SÉRÉNITÉ

*« J'ai un jour entendu ce qu'on raconte des temps anciens, et comment les rochers dans ce temps-là, les arbres et les bêtes s'étaient entretenus avec les hommes ; et justement pour moi, c'est comme s'ils étaient sur le point de le faire, comme s'ils allaient s'y mettre à l'instant même, et que je n'aie plus qu'à les regarder pour comprendre ce qu'ils veulent me dire[22]. »*

Voici le moment de faire une pause. J'ai laissé le travail. Me voici dans la maison de granit où je prends de nouveau le temps de vivre. C'est une période contemplative pendant laquelle je m'en remets à mon expérience individuelle. Chaque journée, je découvre la solitude créatrice. Forte de mes bonnes résolutions de vivre sainement — sans télé, ni radio — à la campagne, je m'apprête à approfondir les moments privilégiés de la rencontre avec *soi-même*.

Voici juillet et ses fleurs, ses ors, son chaud soleil. Je reste au frais de mon ermitage, goûte à ce bonheur, et vois les ombres qui s'y profilent... Il n'y a rien à conquérir, rien à obtenir. Quelque chose prend l'initiative, et ce « quelque chose » révèle des esquisses d'un monde *subtil*.

La nature est devenue complice. L'écureuil court sur le portique en bois du jardin. Il vient près de la maison, alors que je prends mon repas. La cuisine est éclairée, de part en part, par la lueur qui décline vers l'horizon. La radiance

claire illumine aussi ma petite fenêtre du côté Nord, depuis l'intérieur. Mû par l'attrait du soleil qui vient du *cottage*, l'écureuil ne perçoit pas qu'il y a un carreau. Il tente d'entrer en appuyant ses pattes sur la vitre. Je le regarde poussant de toutes ses forces comme s'il voulait entrer dans cette lumière. Il est *très* joli. Il est roux comme les feuilles d'automne. Il reste quelques instants, levé sur ses petites pattes, avant de comprendre qu'il ne peut traverser la transparence du verre. Nous nous croiserons pendant les jours, les semaines et les mois qui suivront bientôt. Il aime mon silence ; et ses cabrioles, de branche en branche, agrémentent ma promenade quotidienne au jardin. Grand amateur de noisettes, il les chipe volontiers sur les coudriers qui forment la haute haie champêtre. Il y compose ses menus gastronomiques. Il a fait son nid dans une vieille bâtisse paysanne qui jouxte la villa, au secret de son grenier. Il bondit, et semble trouver un vif attrait à ses cascades pour rejoindre son ermitage, à l'abri du toit d'ardoises.

Je rénove mon grenier, en vue de l'isoler avec de la « laine de roche ». Pendant ces quelques travaux, un trou bée au plafond. Un campagnol en profite. Il trouve le chemin jusqu'à mon lit. En pleine nuit, il se blottit sous ma couverture, tout contre ma jambe. Sans me mordre, ni manifester d'impatience ou de peur, il monte sur mon corps, sous la couette. Il se ralentit quelques instants, comme s'il appréciait la chaleur ! Je sens ses petites moustaches et son museau frais qui chatouillent mon flanc, puis mon visage. Il repart sans hâte vers son vaste grenier, et me dit ainsi adieu à sa façon.

En effet, dès le lendemain, un chat aux yeux verts qui aime venir faire ses sommes dans le fenil au-dessus de ma chambre, y trouve le campagnol. Un affreux hurlement déchire la nuit, un combat sous les combles me réveille : le rongeur est mangé cru. Je termine alors l'isolation et obture les derniers espaces laissés vacants...

Mais voici que deux autres campagnols ont déjà trouvé le chemin de ma réserve, en bas. Là, parmi les bocaux et les paniers d'osier, ils mènent bombance. Ils s'attaquent aux couvercles en matière plastique des bacs en Pyrex qui préservent le fromage Masdamer.

Je me décide à sévir. Je ne dois pas recourir à l'empoisonnement ni à la violence. Je relogerai donc les deux amis dans un habitat convenable, où ils n'auront pas faim. Avec une grande souricière que j'appâte avec de la farine de froment biologique, j'attire les comparses. Les voici bien attrapés.

Je place la souricière et ses hôtes sur le porte-bagages de mon vélo électrique. Nous allons jusqu'à un dépôt d'ordures ménagères, situé à plusieurs kilomètres. Les deux compagnons y trouveront pitance. Je les relâche et rentre, ravie de mon ambassade.

Depuis, je n'ai plus la visite de campagnols...

Quant aux araignées qui tombent dans l'évier de la cuisine, je prends soin de ne pas les asperger, et de me cantonner à l'autre bac pour ne pas leur nuire. Je mets à leur disposition un torchon, que je fais reposer sur le fond, et remonter sur le bord. Dans la nuit, elles peuvent, si elles le désirent, s'en aller tranquillement, après l'exploration du paradis blanc de céramique. La plupart mettent à profit cette échelle, et s'en vont vers de nouvelles découvertes...

Cet après-midi le soleil embrase le chemin qui longe la maison. Un jeune milan, de quelques frémissements d'ailes, vient planer à ma hauteur. Assise sur le banc de granit, me réchauffant au soleil, je me trouve à deux pas du rapace. Il est gris clair. Peut-être, la chaleur du chemin lui donne-t-elle l'audace de venir ? Le petit milan vient nicher la nuit dans mon buis centenaire. Au matin, allant humer la rosée, je le contemple s'ébrouant dans le feuillage parfumé.

Puis, saluant la nature, il déploie ses ailes...

Curieusement, un an plus tard, un autre bébé milan suivra de même le petit chemin de devant la maison. De la même façon, à ma hauteur, il file droit, porté par l'air. Il n'a besoin, lui aussi, que d'infimes frémissements d'ailes. Il plane à un mètre cinquante du sol, comme suspendu. Il provoque ce chuintement, ce souffle caractéristique du vol des rapaces, qu'il est rare de pouvoir entendre.

Je remplis des mangeoires suspendues avec des graines de tournesol. Les rouges-gorges, les mésanges, et même le geai du voisinage sont émoustillés par les grosses graines. Ils savent les décortiquer une à une, et ne *rien* en perdre. Ils constituent rapidement une tribu fidèle à ces « buffets ». Et, la nuit, j'ose à peine les déranger lorsque je ferme les volets de bois, dans leur sommeil qui est plus tôt que le mien. Car une troupe de ces oiseaux libres niche sous les larges solives de la terrasse... Je réside au milieu de ces vies intenses, et découvre ainsi que la solitude n'existe pas...

Les heures coulent, parfois trop vite, les journées s'estompent, d'un lever de soleil à un lever de lune, sans que puisse s'arrêter le flot du temps. Mes assiettes de légumes étuvés et de riz, le lait de soja et les confitures maison me satisfont, à quoi bon demander davantage à la vie ? Végétarienne de nouveau, sans haine excessive pour les insectes qui piquent lors des assises au jardin, je me réconcilie avec une vie curieuse, et souvent enjouée, qui m'a portée jusqu'ici. Les nuits, une vie intérieure illumine parfois l'obscurité de la chambre que rien ne dérange sur ce coin de terre suspendu au ciel... Les songes glissent vers des images colorées et sonores, des impressions de connaître... Je suis portée par le silence. En effet, j'ai renoncé à parler, sauf en cas de besoin. Chacun autour respecte, quand il le découvre, ce désir de mesure. Alors tout devient plus riche, préservé par la modération. Le jardin délicat, clos par ses grandes

palissades de mélèze, conspire dans son murmure de grillons.

Une musique s'élève des choses de la vie quotidienne. Même les objets usuels deviennent amicaux, comme s'ils avaient, eux aussi, envie de vibrer. Peut-être, le recueillement que je traverse est-il projeté inconsciemment vers les expériences de cette vie simple. Un soir, le monde des songes s'ouvre d'un coup, et des chants exquis issus d'une source de béatitude pure, emplissent la nuit de leurs harmonies et de leur évidence : le monde est prolongé. Il existe aussi autrement. Doit-on se boucher les oreilles comme Ulysse avec ses sirènes ? Eh bien, je laisse ces perceptions agréables venir et passer, telles les vagues d'un océan invisible, comme le paisible ressac de la mer.

Que je souffre ou que je souris, le corps est ralenti. Chaque geste de la vie quotidienne est devenu un peu plus attentif. Et même le moment de préparer le petit déjeuner est un voyage de la main sur le plan des détails et des textures.

On me voit quand même prendre le vélo électrique toutes les semaines pour faire des emplettes. Je roule au plus prudent, les réflexes ont ralenti. Et la vitesse paraît une folie, un monde de précipitation que je ne peux plus accueillir. Les voisins qui croisent mon Alcyon vénérable à dix kilomètres à l'heure, se demandent quel changement a bien pu se produire dans ma vie, moi qui filais sur les routes, à la vitesse du vent et des printemps qui reviennent !

Je décide de me laisser pousser les cheveux pendant deux ans, à vivre jusqu'au bout ces heures, ces mois de répit, qui sont conquis sur une vie trépidante. Il faut rencontrer la paix, découverte si tard dans la quête du voyage. Les matins, un instant de méditation consume un bâton d'encens dans un bol d'argile. Paisible éternité où la nature dehors entre par mes fenêtres largement ouvertes dans la chambre chaulée de blanc.

Les travaux d'entretien de ces arpents verts me divertissent. La journée se



poursuit dans ces instants qui s'étirent des heures, voire des journées entières. Je ne suis cependant pas isolée : la nature, le monde, les autres parlent, sans parole, de par le temps libre que je *prends*.

J'écris à mes correspondants les plus chers, ou note sur des cahiers Clairefontaine à grands carreaux, les pensées qui *nous* inspirent.

Réconciliée avec le passé qui revient par bouffées de nostalgie, sans crainte pour le futur qui arrive déjà, je commence à faire le point. Les moments où je désherbe la pelouse, avec mon ciseau à gazon, sont le prétexte à explorer le mystère devenu plus accessible de la nature : un scarabée d'or, une fourmi, une araignée verte... Je les regarde, ou plutôt, il paraît naturel de recevoir de chacune de ces créatures un enseignement sur la vie. Même le grondement de l'orage, la course des nuages, les flots de lumière rouge du soir, sont comme les paroles d'un mystère multiple et bienveillant, d'un silence empreint de douceur. Un monde de lumière cristallisé dans la forme s'éveille, et tout doré de l'intérieur, se réjouit.

Les proches qui passent savent que je ne reçois plus en ce moment. Ils laissent une trace de leur visite dans la vaste boîte aux lettres, un mot, un poème, une attention...

Je suis sans grand souci, mais sans vraie ardeur. Et je goûte au délice banal des éléments qui dansent leur sarabande ; la terre, l'eau, le temps et l'espace conspirent avec le soleil et l'azur une histoire où l'homme est un fils parmi tant d'autres, une œuvre d'art éphémère, un projet unique en révélation progressive, et un désir de conscience à partager avec ses semblables.

Existe-t-il des Dieux ? Contemplant les après-midi de splendeur et les arcs-en-ciel qui s'estompent, je me demande si de grands démiurges transparents ne courent pas dans mon ciel, et ne jouent pas à saute-mouton avec ces chers cumulonimbus blancs ! L'eau qui gambade dans les précieux ruisseaux est le bruit qui divertit et ramène au monde.

La cuisine et son carrelage de faïence blanc constituent le repaire où les repas façonnent un être selon les besoins de son corps : manger, courir les prés, voir le monde de la lumière...

## VII

### *EXPÉRIENCE DE MORT IMMINENTE (N.D.E.)[23]*

#### AU SEUIL DE LA VIE

*« Il constata, en y entrant, qu'il s'agissait d'un puissant jaillissement qui s'élançait, comme d'une source vive [...], pour retomber dans le poudrolement de milliers d'étincelles [...] ; cette jaillissante colonne avait l'éclat splendide de l'or en fusion ; rien, pas le moindre murmure ne se faisait entendre : cette grandiose féerie baignait dans un silence saint. [24] »*

Les heures du milieu du jour sont encore au zénith. Je m'étends sur le tatami. La relaxation s'élève, qui ouvre les portes de l'attention et du regard intérieur. Le souffle se ralentit. Le monde semble diaphane et les aiguilles de la pendulette sont comme arrêtées. Une brise flâne par les volets entrouverts. Quelque chose se passe. Un oiseau s'agrippe sur le chambranle de la fenêtre, et lance son chant : surprise. Il volette dans la chambre et se pose sur ma mince couverture. Je sens ses petites pattes à travers le coton blanc, et je ne bouge plus. Il chante ! Il chante dans ma chambre, perché sur moi ! J'aimerais garder ces moments, les voir s'étirer, et y faire, moi aussi, mon nid. Mais le temps attire ce visiteur ailé, qui s'envole et, mû par le phototropisme du soleil, jaillit vers le ciel pâle des chaleurs estivales. Le fil de ce rendez-vous avec les anges du bien-être continue cependant. Le principe conscient se meut alors.

Comme soulevé par une activité qui lui serait propre, il s'immobilise au-dessus de mon corps. Ce dernier est à la fois sous le charme protecteur de cette nuée d'or tactile qui stationne à un mètre au-dessus de ma forme physique, allongée

paisiblement sur ce lit blanc. La conscience est donc à la fois dans ce halo pailleté, et dans ce corps qui a un lien avec lui. On dirait que la sagesse de mon corps s'en est extraite pour quelques instants. Je les contemple, intérieurement, depuis mes membres assoupis, comme un spectateur rivé à son balcon.

Dois-je partir ? Ma vie est-elle terminée ? Les heures et les jours ont-ils trouvé ici leur achèvement ? Il me semble communiquer avec ce champ de conscience lumineuse, là, juste à portée de moi.

Il se peut que ce soit une sorte de leçon. La vie est ici dissociée en sujet de lumière et en corps organique, afin de me montrer que nous ne sommes pas vraiment cette évidence de machine biologique pensante. Autre chose s'est mêlée, à nous humains, et nous donne la capacité de vivre. Ce corps de lumière sans forme qui luit au-dessus est doté des caractères de la sensibilité, et peut-être d'une certaine « connaissance ». Mais que sais-je, après tout, de la connaissance ? Rien de plus que cela : il est à la fois une essence de soi, et un aspect personnalisé d'une Humanité interdépendante et unie, de l'intérieur. Il appartient aux autres, mais il m'est personnellement accessible. Il est mon identité la meilleure sans doute, mais il est aussi le messenger des autres, car eux aussi partagent cette sagesse et ce regard sans visage.

Bien sûr je reconnais la métaphore que les Chrétiens, par exemple, adoptent pour rendre compte de leur foi, et peut-être, pour certains, de leur expérience. Il me faut aussi découvrir que le bouddha n'est pas loin, non plus ! Il est peut-être une image qui doit garder son sourire, puisque ce que je découvre, animé de ce souffle délicat de l'or conscient, est l'aimable visage de la paix. Mais, il m'apparaît aussi que *le culte bouddhiste* est une aimable *restriction* de la connaissance. Pour la disciple fervente que j'ai été jusqu'à cet instant, c'est la fin de l'aveugle dévotion naïve à la tradition asiatique : mon corps est mis au

monde et accompagné par *d'autres* subtiles réalités, mais il n'est pas *d'exclusive* orientale. Car ce que je vois au-dessus de mon corps, ce qui sourit sans forme, cette lumière mordorée et fluide, n'a pas de nom, de religion, de mot, ni de préférence. Il est donc sans valeur pour moi désormais d'affirmer un bouddha élitiste. Tout cela n'est qu'une question de dénominations, de vocabulaire, sans doute de foi et, en ce qui me concerne, sans aucune nécessité, dès cet instant que je vis, là. Je découvre de l'intérieur un peu de *l'universalité* de la condition humaine, une beauté, quelque chose de plus qui nous prolonge dans d'autres réalités, et la limpidité de son or volatil. Je reconnais, en ces instants, la part de vérité que contiennent tant le bouddhisme, le christianisme, le judaïsme, que l'islam : il y a une relation subtile à tout le corps de l'humanité qui dépasse l'incarnation charnelle et sa limite des sens. Ce lien, cette intimité ne sont pas connus de notre science expérimentale.

Il est donc naturel que je découvre aussi la valeur de l'agnosticisme : je ne trouve nul dieu à barbe blanche, nul credo de papier, nul dogme en lettres de feu, en ces instants. Il est bon aussi de regarder la vie sans religion, si cela nous ouvre à la réalité, à la bonté.

Enfin, les athées qui croient à la puissance de l'intelligence, à la force de notre volonté et de nos apprentissages, ont aussi leur bonne raison de croire en ce temps, ce corps et ces opportunités qui vont de la naissance à la mort. Il me faut reconnaître que ma conscience est liée à la vie, à ce corps physique. Si je quitte cette enveloppe, si patiemment éduquée, nourrie, lavée et reposée chaque jour, ma personnalité disparaît, je ne suis qu'un souvenir pour quelques amis. Comment pourrais-je mobiliser l'intelligence et le sentiment, sans cerveau et sans cœur ? Comment pourrais-je éprouver le désir et la prudence, sans membres et sans mains ? Comment pourrais-je m'émouvoir d'une fleur de pâquerette, sans yeux, sans nez et sans lèvres pour y poser un baiser ? Les athées ont donc, eux aussi, raison : il faut vivre. Il faut réussir. Il faut tailler une

*petite encoche dans l'univers*, juste quelques décennies pour laisser une trace de lumière, pour avoir conquis le droit de se reposer... Tels des papillons diaphanes, nous n'avons qu'un seul printemps pour être. Tels des éphémères, nous ne possédons que le jour et la nuit pour vibrer et voler, pour toucher la chaleur et la fraîcheur, pour humer les senteurs de la nature et pour traverser l'univers. Ainsi se réconcilient le bouddhisme, le christianisme, le judaïsme, l'islam, l'agnosticisme et l'athéisme en ce moment au seuil de la vie et de la mort.

Face à ce « soi » qui s'élève, et me montre que je suis imprégnée de lui, sans que je le détecte d'habitude au quotidien, je vois bien que le corps a besoin d'autre chose que de nourriture et de thé. Il porte une autre réalité, peut-être un autre monde, d'autres *évolutions*. Me voici peut-être dans la relation à quelque mystérieux, bienveillant et anonyme « seuil. » Ne faut-il pas une présence attentive et sophistiquée pour me permettre ce long rendez-vous avec ce flot d'or impalpable ? Cette beauté se révèle, nue, en un halo de luminosité majestueuse.

La science a cependant raison, je le sens, de ne pas exposer ces mystères du « soi » : ils seraient dévoyés. On en ferait des expériences à médiatiser, une banale technique de marchandisage... Alors je remercie discrètement les scientifiques de ne pas encore savoir que le corps est la partie dense d'un monde subtil, sage, complexe, multiple et uni tout à la fois, infiniment plus évolué que notre esprit humain... Ils protègent chacun, dans sa fragile évidence, de cette manière, dans ce silence qui est gardé sur l'essentiel... Mais, en ces minutes initiatiques, la question se pose : dois-je rendre mes armes et partir ? Dois-je laisser la vie ? Est-ce le moment ?

Deux possibilités sont, en effet, disponibles. La première est issue de ma qualité de moniale. Elle prône le détachement, le don de soi altruiste et le

renoncement au monde. Il faut s'élever vers les « champs purs des bouddhas ». Il faut aspirer à s'unifier aux *divinités* de ces mondes, et se sacrifier pour les maîtres de leur culte tantrique. Imprégnée de ce « lâcher prise de l'ego », je me confie à ces instants.

Je suis cependant exposée à une autre possibilité, plus utile. Il ne me faut pas partir ! La vie est *précieuse*. Il me faut continuer, incarner des mots, des rêves, des idées, et jouer sur un clavecin baroque quelques-unes de ces sublimes musiques entendues en songes... Je dois assumer ma condition humaine. Je me dois de vivre.

Les deux perspectives apparaissent étonnantes, simultanées. D'un côté, je peux me fondre en ce halo limpide, qui stationne au-dessus de mon corps, clair et brillant. Je pressens que je continuerais, dissous en lui, l'aventure de la conscience dans la vastitude de l'univers. La mort du corps ne serait pas tout à fait un point final. La vie continuerait dans l'*esprit*, comme une énergie parcellaire d'une essence plus évoluée qui existe, agit et se fond, fluide, dans le cosmos. Mais le *moi*, ce sentiment d'exister, ce qui dit « je suis », serait probablement transformé dans cette expérience désincarnée. La jubilation de cette continuité spirituelle serait-elle étendue à l'univers ? Et existerais-je, quand même ? Serais-je en mesure d'*éprouver* la suite de ma vie ? Sans limites physiques, dépourvue de la pesanteur et des petites préoccupations humaines, aurais-je l'identité de Pomme, permettant de garder la continuité au-delà de la mort ? Je vois que cette vie humaine, ici et maintenant, est encore plus précieuse...

Cette perception comporte deux plans différents. C'est le *corps* qui donne le support indispensable à ma conscience. Il me semble que « Pomme » disparaîtrait de manière irréversible, au moment où son corps arrêterait de produire ses images du monde. Le principe subtil s'extrairait-il entièrement, le corps sombrerait aussitôt dans l'inconscience, et c'en serait fini d'un être

humain. Je découvre ainsi la réalité de la finitude, cette mort que connaissent trop bien les Terriens. Et cela donne raison à Sartre qui affirmait à travers un de ses personnages littéraires : « Le ciel est vide, Dieu n'existe pas. » Je partage donc cette évidence, sans trouver cela très agréable. La mort est réelle. Le corps nous donne notre identité. La fin de nos cinq sens nous oblige à disparaître. La possibilité de revenir se fondre dans un plan invisible est un réconfort, certes. Il faut reconnaître aux religions ce mérite. Mais, s'identifier à la parcelle, ou à l'essence primitive, s'unir à ce flot de lumière vive, serait une manière de se dissoudre et peut-être aussi de... mourir à *soi-même*. La vie est de loin préférable à la mort.

Alors, sans que je le décide, il m'apparaît que cette *eau de vie dorée* qui vogue au-dessus de mon corps, à un mètre environ, me « dit » de ne pas faire maintenant *son* voyage dans les plans subtils. Il serait possible, bien entendu, de me fondre en sa luminosité. Je pourrais laisser ma conscience s'envoler et se mêler à ce « champ » immatériel. Je pourrai revenir à son expérience, et renoncer à celle d'humain, qui m'a été généreusement « prêtée » pour cette existence... La vie, qui rayonne ici, me montre *autre chose* : le sacrifice que j'ai accepté dans mon style de pratique contemplative est conforme à une *religion*. Mais ce *don de soi* total m'est restitué maintenant. Il m'est rendu, afin que je continue ma course sur la Terre. Il me faut donc revenir, raconter ce que j'ai vu, connu, compris, en ces instants privilégiés, et être une citoyenne de la Terre, comme tout le monde. Il se peut même qu'en ces instants, il me soit aimablement *souligné* le besoin de *bien* vivre, pour chacun de mes congénères, *y compris* pour moi-même. Il me faut donc renoncer à l'image sacrificielle, religieuse, où le meilleur allait vers un idéal dévot, une imagerie, avec ses bouddhas de stuc peints.

Il me faut accepter ce que le nuage d'or vivant *me fait*. Il me *ramène sans*



*ambiguïté à mon corps*, et se dissout. Il m'enracine à nouveau, et disparaît comme par enchantement. Où est-il ? Je n'en ai pas la moindre idée. À l'intérieur de moi ? Un peu, mais pas nécessairement. À l'extérieur de ce corps ? Sans doute, chez tous les autres, mais peut-être aussi dans les étoiles, le soleil et la voie lactée !

Je retourne donc sans déplaisir vers une vie, une humble vocation à assumer, et vers le destin de tout être humain. Et je mets bientôt les objets de la foi, mes bibelots rituels du bouddha, dans un endroit paisible de la maison. Je les y range avec gratitude, sans plus m'en soucier que d'une guigne, y compris mon fameux moulin à prières électrique ! En revanche, je sors ma clarinette d'ébène de son étui, ma flûte alto baroque en palissandre de sa boîte de satin. J'installe dans mon salon de musique blanc, au vaste parquet de chêne massif, mes clavecins, à la tessiture baroque. Je déploie mes belles partitions des *Quatre Saisons* commentées par Vivaldi, et celles de Jean-Philippe Rameau. Musique ! Contrepoint et harmonie ! Diapason à 415 !

J'en finis ce jour avec la notion dualiste de « sujet » et « d'objet » de la sagesse. L'idée même de « maître » et de « disciple » n'a plus de sens *à ce point*. Puisque l'initiation est autonome, elle n'a pas forcément besoin de médiateurs humains. Je laisse donc la stylistique religieuse, sa charmante pacotille désuète, et sa jolie bimbeloterie ! Cette adhésion au bouddhisme était une expérience, utile sans doute. Mais elle n'a aucune nécessité, désormais, dans le corps humain où je vis.

Le surlendemain de cette *N.D.E. (Near Death Experience)*, je me décide à aller me promener, et à retrouver les paysages du bocage. Passant à proximité du monastère où j'ai vécu comme moniale novice, j'y salue Sophiane. C'est une bénévole qui a longuement travaillé pour des associations humanitaires, comme *Médecins aux Pieds Nus*. Je l'apprécie, et ne résiste pas au plaisir d'une pause.

Arrêtant le vélo électrique Alcyon à sa hauteur, je lui dis bonjour. Ma salutation est le premier moment de reprendre contact avec le monde, après ces expériences que je garde *secrètes*. Nous devisons gaiement, jusqu'au moment où Sophiane me demande avec sa gravité coutumière :

— Sais-tu que David est mort avant-hier ?

David est un eurolama sociable et très capable, qui a fait construire, à deux kilomètres environ, un bel ermitage privé, pour y méditer les divinités de cette institution. Il a une quarantaine, tout juste, à découvrir, et un projet très paisible à vivre. Bénéficiant d'une pension d'invalidité pour un accident de moto, dont il a été la victime alors qu'il était âgé de dix-huit ans, il peut profiter de sa vie sagement, et méditer chaque jour. Il habite, comme moi, à quelques encablures de ce lieu monastique. Interloquée, je reste sans voix. Je peux admettre un décès prématuré. Mais il paraît fort peu harmonisé avec son propre destin personnel, puisque David a juste fini de faire construire son bel ermitage. Il a même fait souder récemment de superbes chêneaux en cuivre, le long du toit de tuiles, pour en parachever l'élégance. Sophiane me narre ce drame en quelques mots. David est parti suivre un enseignement dans une autre région. Il a conduit son fourgon aménagé, qui peut lui servir de « camping car ». Il a assisté normalement à ces conférences bouddhistes d'été. Il s'est retiré alors du groupe, et a démarré son utilitaire de nouveau. Il l'a garé à quelques distances, le long de la route, sur une de ses « aires de repos ». On l'a retrouvé... décédé, spontanément et sans violence, le lendemain à l'intérieur... Sophiane ajoute ceci :

— Ironie de l'histoire, Crocki, qui avait bien connu David, faisait le même jour des enseignements d'été à proximité du monastère sur le thème de... la mort.

Je garde le silence. En mon for intérieur, une évidence se dessine : David aspirait à *vivre*. Il en avait besoin. Ce n'était pas « le moment » de mourir pour lui, son ermitage était juste prêt à l'accueillir... Il part trop tôt. Aucun « bouddha d'or » n'a pu sauver sa vie.

Ce que je ne dis pas à Sophiane, c'est qu'avant-hier, j'ai bien failli partir, en même temps, ou presque, dans « l'au-delà ! » L'expérience de *mort imminente* que je viens de vivre n'a tenu qu'à un fil. Or, quelque chose de bon m'a gentiment repoussée hors de la dynamique de la mort. Ce que j'appelle faute de mieux, « quelque chose », m'a remise attentivement dans mon monde, et m'a inscrite avant-hier, de nouveau, dans la vie humaine. Cela a renouvelé ma citoyenneté charnelle, et l'a véritablement *protégée*. Sans visage et sans nom, cette aide inattendue est donc entrée de plain-pied dans ma réalité, et pour chaque jour qui naît le matin...

Au contraire, David avait-il tout donné à son « idéal bouddhique ? » Sa vie lui a-t-elle été « prise » prématurément ? Appartenait-il secrètement à l'un de ces « *mandala* » tantriques ? Goûtait-il en permanence, ou par intermittence, aux intenses béatitudes des « yogis » ?

Mon attitude était orientée différemment de la sienne, sans que je puisse en être *certaine*. Car j'appartiens *intimement* à l'humanité contemporaine, j'en suis une fervente supportrice ! Je suis ainsi rebelle à une image figée ou antique du monde. Je ne peux *croire* en un idéal animé de forces anciennes, hiératiques et stables. Car je suis, naturellement, *éprise* de la condition humaine !

La doctrine de la « dévotion » me faisait sourire, car je suis sans goût de *l'exclusive* ! Après avoir étudié dans les universités plus de onze années, j'ai entrevu un peu de la *variété de la connaissance*. Et surtout, je pressens mieux la valeur des *diverses* contributions humaines qui s'y enseignent ! Je ne peux donc adhérer à une *seule* doctrine du salut ! Il me faut la diversité, et surtout

pas *l'une* de ces théories rédemptrices, qui affirment un chemin exclusif et qui prétendent toutes seules « sauver les autres ! » Ce discours simple, j'ai appris à le débusquer, à le regarder et à le pointer du doigt. Les réflexes sont venus avec l'expérience. J'ai appris à ne pas croire aux idées séduisantes sans les examiner. De plus, le contact avec les autres, que j'ai apprécié au cours de ma vie, m'a donné d'utiles points de repères. Enfin la découverte du monde — ces voyages qui forment la jeunesse — m'a permis de mieux me situer sur cette planète.

Je n'étais pas zélote, ni ivre de prédilections yogiques. Je me méfie instinctivement de ce qui blesse, coupe, ou fait mal. En particulier, je n'ai pas adhéré au symbolisme des hachoirs à main, des lances, des crânes ouverts et du sang vermeil, symbolisme terrible qui déborde des images bouddhiques anciennes de l'Himalaya. Quand j'avais une quinzaine d'années, je m'étais exprimée avec mon père au sujet de ses deux fusils, pour lui en déconseiller l'usage, car c'est une personne aimable et généreuse qui comprend tout. La seule vue, à la maison familiale, de ces quelques armes à feu me faisait *frémir*. Et je songeais d'autant plus aux aimables chevreuils et aux lièvres roux pendant mon jeune âge. Ce n'est donc pas possible pour moi *d'adorer* des images courroucées, portant la puissance et la nuit, comme celles du tantrisme himalayen.

Enfin, j'ai été dédiée aux autres par des intérêts intellectuels et par le travail. Et je voue à l'humanité *réelle* plus d'intérêt et d'appréciation qu'aux bouddhas de plâtre et aux images, un peu criardes à mon goût, des « divinités » en flammes ! Sans en tirer de conclusions hâtives, je songe que j'ai *peut-être* bénéficié d'une sorte de clémence des circonstances ? C'est comme si « la vie » m'avait sauvée, m'avait *préservée*, avec ce corps, sa parole, et cet esprit afin que je joue la musique du *settecento*. Cette apparition de luminosité m'a gardée, vivante.

Peut-être souhaite-t-elle, cette vie qui chante en moi, que je raconte cette

modeste aventure aux contemporains de mes joies et de mes peines ?

Les réponses à cette question essentielle : « Qu'y a-t-il après la vie ? » appartiennent donc... à *la vie*, sans aucun doute, qui les garde bien... Chacun se fait son idée, à sa manière, selon ses prédispositions et ses expériences...

Ce qui est certain c'est que David, le lama issu depuis longtemps de la retraite collective de trois années, sous la direction de Gondor, a donné le meilleur : *sa* vie, le devenir, un destin d'homme. Il a *tout* donné. Il est *mort*, il avait à peine les quarante ans... Me voici, désolée de perdre un voisin, mais aussi un ami...

# VIII

## VACUITÉ

### JE PEUX REGARDER LA MER

Quelque temps plus tard, une période s'ouvre où je me recentre. L'attention devient stable. Et la conscience, attentive ! Je peux de mieux en mieux suivre le flux de vitalité qui change, et qui s'affine à l'intérieur du corps. Je m'assoie et les heures passent, sans effort particulier de ma part. Les jours s'écoulent ainsi, pendant lesquels il me semble que je me prépare. À quoi ? Peut-être à sortir des sentiers battus de l'habitude.

Je commence à percevoir les mouvements intérieurs des énergies psychosomatiques. Un lieu est essentiel : il est situé au périnée. C'est vers un point précis, là, que semblent converger deux courants de vitalité subtile. L'un descend du côté gauche. Un autre flux interne converge depuis le droit... Ces fluides sont contenus dans deux larges « veines subtiles » dont je découvre l'existence. Elles zigzaguent de part et d'autre de la colonne vertébrale, un peu en avant de cette dernière. Ces deux circulations ont des qualités différentes. Mais elles peuvent se réunir au milieu, dans un troisième canal axial, plus volumineux que ces deux conduits latéraux. Elles y pénètrent par une petite entrée, qui s'ouvre brièvement dans la région du périnée. Ces flux complémentaires s'y mêlent. Même en quantités infimes, ils produisent ainsi une alchimie albescente à l'intérieur de ce mystérieux conduit médian. Sa cavité est vaste, elle s'étire de bas en haut du tronc. L'alchimie blanche s'y diffuse et s'y élève alors sans obstacle, sans la moindre pesanteur, sans l'emplir tout à fait. La méditation apparaît : dans l'espace vide de cette « artère

subtile », des expériences immaculées et fraîches illuminent mon espace intérieur. Une béatitude nacrée irradie tout le corps. Une lumière vide, intense et inhabituelle pacifie ce dernier. Elle en révèle la complexité, voire le mystère qui s'y cache. Ces vagues pures qui montent dans l'axe du buste ont une qualité « thérapeutique ». La masse physique corporelle va les absorber. Elle s'en trouve vivifiée, comme par un facteur de bonne santé... La puissance et la précision de l'expérience sont telles qu'il ne peut pas s'agir d'une sorte d'hallucination. Ces phénomènes sont, en effet, si inattendus que je ne peux les confondre avec rien d'autre, ni me méprendre sur leur singularité. Quelque chose se produit. Je réalise que c'est la *vacuité* dont parle la tradition orientale...

Autour du périnée, la base de l'organisme est stimulée et réchauffée par d'intenses circulations d'énergie. Mais, plus haut, le corps est submergé par le flot de luminosité froide et opaline, et il se rafraîchit. Les souffles se dissolvent en rayonnement vide et en béatitude éburnéenne. C'est comme si une fenêtre s'éclairait dans mon esprit ! Cependant, la tête doit rester sereine. Je dois préserver mes yeux de cet afflux lumineux venu du dedans ! Cela m'évitera de fatiguer ma vue. Je me redresse doucement, respire calmement, et les sensations oculaires redeviennent normales.

L'intensité de l'irrésistible fraîcheur opalescente fait se figer ma posture, comme si j'étais apparemment en catatonie, vu de l'extérieur. De l'intérieur il n'en est rien, l'expérience est *vive*. Cependant je m'absorbe dans cette dernière. Lorsque la vacuité culmine, sans même m'en rendre compte, je perds conscience...

Je me réveille allongée sur le flanc, au bord du matelas qui m'accueillait en tailleur. Combien de temps a passé, je ne peux pas le savoir. Je suis tombée dans le coma quelques minutes au moins. Ma position en chien de fusil est

confortable, et d'agréables sensations se produisent. J'émerge dans une expérience relaxée et paisible. Cependant ma joue est légèrement douloureuse. Bien que je ne puisse bouger mes bras ankylosés, ni toucher mon visage, je devine progressivement que ma tête a tamponné le galon du matelas lors de la perte de connaissance. Un léger hématome s'est déposé, ce sera à peine un « bleu ». Bien que la vacuité soit moins franche que tout à l'heure, il en reste une clarté ivoirine qui irradie dans mon corps. Ce dernier semble avoir bénéficié de cet évanouissement, car je me sens comme vivifiée par cette méditation profonde.

Des bruissements dans mes oreilles se font entendre. Il s'échange beaucoup de souffle vital, et les conduits auditifs résonnent doucement d'un flux qui siffle, pétille, et semble pénétrer tout le corps. C'est comme si mes « batteries » se rechargeaient rapidement, dans un plan où les entrées et les sorties du corps subtil me sont inconnaissables ! J'appartiens à l'humanité, mais je dépends aussi de l'inconnu. Il s'y produit des mécanismes précis : méditation, évanouissement, réveil, régénération. Je découvre qu'une faculté de « pilotage » inconsciente conduit les processus. Je ne la contrôle pas, je ne la vois pas, et je ne sais pas comment elle peut apparaître. Elle me fait traverser ces étapes, sans encombre...

Je suis donc sortie de l'apparence solide du monde pendant ces heures. Mais je dois continuer de vivre ! Pour me lever, je procède doucement. La vacuité et la félicité ont prélevé leur tribut sur ma force. Une petite nausée menace. Je dois aller vomir. Mieux vaudrait méditer avec le ventre vide ! Il me faut aussi me reposer. J'évite de dormir, afin que la cohérence de mes habitudes me revienne, et que je puisse ainsi retrouver complètement le sentiment familier d'être moi-même.

Ce n'est pas fini. Suite à un long moment de pause, toute l'expérience revient



pendant la nuit, une deuxième, puis une troisième fois ! Mais, à la troisième occurrence, au petit matin, je parviens à contrôler la perte de conscience, et à ne pas tomber évanouie. Cela me montre bien qu'il ne s'agit pas d'un épuisement, ni d'une hystérie, puisque ma maîtrise augmente avec ces trois méditations successives. Cependant, si je conserve enfin la continuité de la perception, cet effort me fait perdre un peu de son intensité.

Au matin, je me sens faible, mais fraîche, comme régénérée par une vague de nouveauté. Comme renée, étonnée moi-même de ces possibilités insoupçonnées ! Toute inquiétude a disparu, balayée, dissoute dans ce bonheur.

Je dois prendre le vélo électrique pour aller faire quelques courses. Et je sens que la vacuité revient une fois de plus... au guidon, cette fois. L'air froid m'évite un arrêt urgent pour une quatrième méditation ! C'est un signe assez sûr que je ne suis pas entrée dans un processus incontrôlable : l'expérience s'estompe, et je conduis sans difficulté jusqu'au petit village voisin. Je ne serai donc pas la victime de cette découverte.

Les semaines suivantes, la « vacuité-félicité » se fait comme l'Arlésienne : j'y pense souvent, mais elle ne se montre plus. Cela me signale qu'il ne s'agissait pas d'autosuggestion, puisque leur désir, seul, ne permet pas de provoquer ces expériences. Et je songe parfois, à leur fraîcheur virginale, à leur espace lactescent, où je me régénère et me baigne, rajeunie...

Quant à « l'invisible » qui m'a invitée à cette rencontre, je suppose qu'il n'est pas loin. Mais il devient évanescent et discret, si bien que je me dois de faire comme s'il n'existait pas... Je reste sur ma faim. Je ne saurai pas à quoi il ressemble ! Je ne peux pas le percevoir avec mes sens limités de mammifère terrestre, alors que, pour cet invisible, je suis de toute évidence accessible et comme « transparente »... Le monde de la nature et ses lois physiques : voilà ce que je dois revivre. J'oublie bientôt ce qui se cache à l'évidence dans cette

trame intérieure de la réalité...

C'est décidé : je conclurai bientôt ma retraite contemplative. L'expérimentation la plus intense est désormais passée. Et surtout j'ai découvert avec effarement, avec ma propre approche de la mort et le décès coïncident de David, que ces périodes érémitiques sont beaucoup trop sérieuses... J'aurais pu, moi aussi, y laisser la vie. Mourir ! Douchée par ce réalisme, par la brutalité de cette évidence, je me décide finalement à vivre, comme un être humain, à défaut de devenir *sage*. C'est la vie ! Je bénéficie de conditions privilégiées de silence et de solitude pour recevoir les instants privilégiés qui continuent, mais plus diaphanes désormais. Par goût de ce style d'existence, équilibré et fécond en images intérieures, je continue quelque temps.

Je prolonge cette découverte, et aménage progressivement cette aventure paisible en direction d'un retour au monde. Je ménage des transitions. Je reviens peu à peu vers le siècle, après deux années et trois mois de retraite spirituelle autonome. Par la musique que je redécouvre, au clavier et à la flûte alto, ma sensibilité vibre à nouveau intensément. Par l'écriture, la lecture, les travaux de bricolage et des promenades plus fréquentes, je recouvre la mobilité et le tonus physique. Je sortirai vraiment pour la première fois de ce monde préservé à l'équinoxe d'automne. Il me faut choisir un instant privilégié pour ce baptême de septembre : ce sera à la pleine lune.

La nuit est le *monde* des songes. C'est aussi le temps de la clarté qui s'élève de l'esprit humain. Vif et vaste, il se fait à l'instar des étoiles qui pétillent dans la vaste coupole des cieux bleu noir. Des étoiles filantes, des météores qui s'élancent et disparaissent : autant de pensées qui éclairent un instant le travail de l'écriture et le révèlent. Au cœur de minuit, au secret des comètes qui passent, les heures courent et se font constellation à redécouvrir. Je crois que le soir est le berceau des livres, l'ombre : le lieu de leur enfantement, l'espace : la

condition de leur genèse. Il me faut écrire ou partir. Car, si céleste est l'éternité fugace de la nuit, elle est aussi la *confidente* qui protège chaque voyageur. La nuitée sait préserver les secrets. Son beau manteau étoilé sur les épaules, le pèlerin sait que ses pas resteront sans empreinte.

Et si la spiritualité était dans notre modeste voyage ? Et si l'aventure humaine était simple ? Il ne faudrait rien changer, rien ôter, rien dénigrer et rien renier de nos vies. Elles expriment leur parcelle infime, fragile et unique tout à la fois. Y a-t-il une autre vie à inventer aujourd'hui ? Sans doute. Mais ces cadeaux que nous reçûmes avec l'époque de l'abondance sont à apprécier. Quel autre projet ? Vivre sereinement ? Les « sages » sont aussi des audacieux et des tendres. Quant à l'idée d'être une sainte, il m'a fallu la revoir ! Les saints conduisent les yeux ouverts, les mains crispées sur le volant, et leur désir d'arriver n'est pas moins grand que celui de tout voyageur. Je suis juste une goutte de conscience... Je vis, à peine, car la nuit obscurcit mon sentiment de voyager, si je m'endors. Et chaque matin qui sonne, qui grandit et qui éclate, est le signe que je reviens. *Vivre* est déjà le mystère. Le sentir, le voir tout simplement : on n'a pas trouvé d'éveil ailleurs que dans un destin à parcourir. La vie devient le secret, mais il est partout désormais, tant à l'extérieur que dedans. Et c'est la respiration qui nous échange, le paysage et moi, en un rythme à comprendre. Il n'y a plus d'intérieur, plus d'extérieur. Je suis un souffle. Il n'est plus de temps, je suis un rythme. Il sera bientôt l'instant où le lointain se fait proche. Et cette impression fusionne les bruits, les odeurs, les images, les pensées et les impressions tactiles en un espace. La vie est parfaite : ce qui est lointain vibre, au-dedans, d'un or céleste et conscient. La nature est illuminée de l'intérieur. L'existence est apparente, car elle est la forme d'une sagesse qui lui est particulière. Les destins des choses sont des trésors qui luisent, qui rayonnent, qui illuminent. Car tout est pur, lumière sans égale, et

semble éternel. Je peux laisser mes yeux regarder la mer [

Ici s'arrêtait le récit de Pomme. Je refermai son cahier, et le posai sur l'étagère de pin. Je m'adossai confortablement pour y réfléchir. Je comprenais qu'elle ne souhaitait pas évoquer à voix haute ses souvenirs. Elle savait que la parole, la conversation, l'autre qui nous interroge, trahissent parfois nos pensées, et la fidélité d'un témoignage. Oui, l'écrit gardait cette subtilité, avec ses virgules et ses points de suspension, et Pomme avait pu y déposer les ombres comme les lumières de son voyage intérieur...

Ce serait bien que Tchang découvre le nirvana de notre amie à travers ces mots...

À ma demande elle accepta donc que j'envoie à Ismaël une version numérisée de son témoignage, par Internet. Celui-ci répondit, en m'envoyant, quelques jours plus tard, ce nouveau courrier électronique :

Mon cher Antonin,

Pomme a donc découvert sa nature... Elle est indissociable du cosmos et de la vie... Elle est en relation avec la faune, la flore, et même le monde minéral... Elle sait désormais qu'elle fait partie de l'univers... Comment pourrions-nous survivre sans la terre, les animaux, les céréales qui nous nourrissent et les amis qui nous font rire ? Et comment vaincre la mort ?

Ici, de mon côté, je ne vais pas aussi profondément que Pomme dans l'absolu. Je n'explore pas encore le nirvana ultime... En revanche, je pratique le *rêve lucide*. Je me rends dans le monde intérieur de Gondor, et j'en découvre peu à peu l'imaginaire. C'est l'art *toltèque* des rêveurs qui donne les clefs les plus pratiques. Il m'a été enseigné par un ami d'origine amérindienne. Il s'appelle Pablito. De lui, tu apprendrais sans doute beaucoup...

Pour l'heure, j'aimerais rêver avec toi. Tu en as le potentiel, une capacité encore inutilisée, que tu peux découvrir. De cette manière, nous pourrions aller au-delà des portes dimensionnelles qui gardent secret ce monde intérieur. Nous pourrions accéder au cœur de ce qui nous préoccupe, en réunissant nos consciences, et en les faisant converger... Mais, pour y parvenir une première fois, il faudra que nous soyons ensemble, à ma chambre du centre de retraites. La proximité et l'écoute mutuelle nous permettront de ne pas diverger, et de garder le cap dans le monde insondable de la nuit....

Demain, à deux heures, j'attendrai ta venue. Il te suffira d'escalader la palissade, si le cœur t'en dit, et de passer sans être vu. Tu ne seras pas le premier à l'avoir fait, ni le dernier... Ma fenêtre ne sera pas verrouillée, la troisième des quatre, au rez-de-chaussée. Nous nous assoupirons ensemble, puis nous garderons la conscience dans le rêve... Et si Gondor nous laisse tourner la clef de diamant, les portes de son temple secret s'ouvriront.

Ton ami, Tchang.

## IX

### RÊVE LUCIDE

#### « LE MOULBIF ENVOIE GRAVE LA PURÉE ! »

Je garai la Sm sur une aire discrète, à distance des centres de retraites. Deux heures sonnèrent au clocher du village distant de quelques kilomètres. Vêtu d'une tenue de sport Roots bleu marine, je me fondais dans la nuit et ses brumes fraîches qui erraient çà et là. Rasant la haie qui le longeait, je traversai à la course, le pré qui s'élevait vers le clos érémitique. Je glissai alors le long des hautes palissades, cherchant le point le plus accessible pour les escalader.

Je trouvai bientôt le cube de béton surmonté d'un emblème peint représentant les imagi*Shark* courroucés du monastère. La pancarte faisait partie de l'arsenal magique traditionnel, et devait intimider les badauds. L'imagi*Shark* noir, portant un sceptre et un bol de sang, s'étalait de manière dramatisée avec des couleurs primaires. Il décourageait les curieux, et désarmait toute velléité d'entrer pour des étrangers crédules. Sans me laisser intimider — ce n'était qu'un artefact sans réalité — je me servis de ce haut support de ciment brut comme d'un marchepied. Sautant vivement vers la palissade, je pus m'agripper de justesse au rebord de bois supérieur. Je passai par-dessus, et me lâchai le plus souplement possible de l'autre côté, atterrissant sans bruit dans le jardin de l'ermitage monastique.

C'était le moment où les moines dormaient profondément. Je comptai quatre fenêtres le long de la façade, et passai sous les premières, accroupi, afin de demeurer invisible depuis le bâtiment. À la troisième, je me redressai et appuyai doucement sur le battant. C'était bien là : Tchang n'avait pas fermé, et

je pus pousser silencieusement les deux vitrages. J'enjambai l'appui et murmurai :

— Tchang, c'est moi : Antonin.

— Je suis là, tout va bien.

Le murmure de sa voix me parvenait du fond de la pièce. J'y pénétrai à tâtons, et sentis bientôt la main de mon ami qui me guidait vers la « caisse de méditation ». C'était une sorte de vaste couffin traditionnel, placé en face d'un autel vitré, contenu dans un habitacle bas en bois verni. Les jambes du moine avaient tout l'espace pour s'allonger sous l'autel, car celui-ci ne descendait pas jusqu'au sol, mais portait sur les montants latéraux du lit. L'ensemble constituait une sorte de vaste canapé comportant un bon dossier et des accoudoirs, permettant, pendant la journée, de se tenir en tailleur, confortablement adossé, face aux bouddhas dans l'autel. Les épais coussins remplis de mousse avaient été réalisés par Tchang lui-même, me dit-il. Ils lui permettaient de se tenir le buste bien droit, assis dans ce lit érémitique. Le moine pouvait ainsi contempler les divinités paisibles et les *imagiShark* courroucés du panthéon bouddhique, disposés sur les étagères.

Sa lampe à beurre se reflétait sur les petites vitrines remplies de statues de cuivre et les faisait scintiller. Elle éclairait de sa lueur le visage souriant et à peine amaigri de Tchang. Nous nous installâmes confortablement, côte à côte, à l'intérieur du vaste caisson. La chaleur d'Ismaël avait rendu celui-ci agréablement tiède par rapport à la fraîcheur de la nuit d'automne dont je surgissais.

Nous parlions à voix basse pour ne pas être entendus de l'autre côté des cloisons :

— C’est le daïla lama la prochaine victime, n’est-ce pas ? demandai-je, dans un souffle, à Tchang...

Il resta silencieux. Enfin, après un long soupir, il me murmura à l’oreille.

— Il te suffit de t’adosser à ton aise et de t’endormir, je resterai assis, en m’appuyant sur ma canne de méditation.

Il me montra l’objet, c’était un bâton comportant un pas de vis qui le rendait réglable en hauteur. On le glissait sous le menton, quand on était assis en tailleur. Un petit reposoir de mousse ergonomique rendait plus confortable l’appui du maxillaire inférieur sur le support. Il permettait de rester assis le dos vertical, sans plonger en avant au moment de l’endormissement. La faculté de méditer était améliorée par la position rectiligne de la colonne et des canaux subtils qui parcourent le corps. Tchang reprit :

— La possibilité de garder ta conscience, pendant le moment des rêves, est *normale*. Il suffit de retrouver un peu de vigilance au début de ton sommeil, mais sans te réveiller tout à fait. Les heures du matin, à la fin de la nuit, sont les plus favorables. Nous avons donc deux bonnes heures devant nous. Après, les moines commenceront à se lever pour leur journée, qui démarre vers quatre heures trente. Il te faudra partir avant...

Je m’installai, le dos bien calé. Tchang se tenait en lotus. Sa « canne » s’appuyait sur le sol, tout près de ses chevilles croisées. Elle lui soutenait le menton... Après un moment qui me parut s’étirer, je commençai à perdre l’attention. Puis, je sentis la présence de Tchang à mes côtés, sensation claire et lumineuse.

Sa voix s’éleva à *l’intérieur* : « Regarde si tu peux voir ta main. Tu es en train de rêver... » Je regardai dans ma pénombre intérieure, et je distinguai



effectivement une forme familière avec ses cinq doigts. « Perçois ton corps maintenant » ajouta la voix de Tchang. Je pouvais prendre conscience sommairement de ma forme étrangement volumineuse et engoncée. « C'est ton corps subtil onirique. La position affaissée de ton dos comprime trop tes canaux subtils, alors ton corps de rêves te paraît imparfait. Mais il peut se déplacer... Il te suffit de le vouloir, mais attention, pas trop ! Tu pourrais aller trop vite ou trop loin... Essaie de circuler dans la pièce... »

Celle-ci apparut, un peu étrange, puisque des détails de ma propre chambre chez Pomme s'y mêlaient. Je pouvais, en effet, très facilement me promener sans pesanteur, ni friction, comme glissant... « Tu as une personnalité ouverte, et un penser, mobile. C'est grâce à cela que tu te meus sans problèmes. Nous allons maintenant rêver à deux. Pense à quelque chose qui t'est très cher... »

Je me trouvai instantanément dans une bulle agréable. C'était la Sm, ma chère Citroën à moteur Maserati. Mais exceptionnellement, j'étais assis sur le siège baquet à l'arrière. Tandis que Tchang était à la place avant du passager. Il se tourna vers moi en souriant.

— La luminosité de notre rêve est beaucoup plus claire à trois.

Il me désigna le pilote qui se tenait au volant : c'était Gondor ! Celui-ci était comme à l'accoutumé, vêtu de la vieille robe un peu passée de moine, qu'il portait chaque jour. Il paraissait heureux de ce rendez-vous intérieur. Il s'exclama avec une jovialité communicative :

— Woaw ! Quel tosmas de ouf ! Ce moulbif envoie grave la purée !

Je m'étonnais que Gondor parlât comme les adolescents européens que j'avais interviewés dans mes études sociologiques. Mais Gondor devina mes pensées :

— Nous sommes dans votre imaginaire, Antonin, c'est pour cela que je vous

parais parler étrangement. Notre rêve a, en ces instants, les traits de votre expérience. Et puis, vous n'êtes pas stable encore, alors il se produit au début quelques interférences... Je recommence, et je traduis si vous n'y voyez pas d'inconvénients :

— Épatant ! C'est un matériel de fou ! Le moteur Maserati de ce bolide développe une cavalerie impressionnante !

Tchang et moi riions, mais il fallait garder le calme, puisque Gondor semblait vouloir nous faire voyager cette nuit. Il reprit :

— Je vous propose d'aller progressivement dans mon univers intérieur, en passant d'abord par le vôtre, puis par celui de Tchang. Accrochez vos ceintures, les amis !

Nous dûmes boucler les ceintures de sécurité dans l'habitacle de l'auto. Elles avaient changé de couleur et avaient pris l'aspect des cotonnades tissées, multicolores, qu'on utilisait auparavant au Tibet... Gondor hésitait sur ses mots :

— Il y a des détails personnalisés... Comment dites-vous ?

— « Customisés... », répondis-je.

Notre lama hocha la tête avec appréciation :

— C'est très bon de customiser les petites choses de la vie. Je trouvais les coloris de votre véhicule intérieur à peine austères...

En effet, dans notre rêve, la voiture paraissait comme en vrai, mais je dus reconnaître que sa peinture n'était plus grise métallisée. La Citroën était laquée

rouge brillant. Un énorme dragon polychrome, tenant une perle bleue luisant dans sa gueule, était peint sur le capot. Il s'allongeait, déroulant ses anneaux sur les flancs lisses du bolide jusqu'aux feux arrières. Le vieux lama s'en expliqua, visiblement ravi de nous surprendre ainsi :

— Nous sommes déjà un peu dans mon propre monde imaginaire. Progressivement nous allons y pénétrer plus avant. Les perceptions que vous aurez en adopteront les couleurs, les préoccupations et les styles... Mais pour l'heure, nous allons mettre à profit votre goût des villégiatures automobiles...

Gondor accéléra et, dans un silence à couper le souffle, notre Sm *de rêve* décolla, sans le moindre froissement, dans la nuit. Parmi les oiseaux nocturnes, le bolide s'élevait vers le ciel noir. Au loin les étoiles brillaient. Deux comètes passèrent à quelque distance. Gondor abaissa la manette de la suspension hydropneumatique qui assurait un effet aérodynamique à haute vitesse. Les roues se rétractèrent sous le fuselage de notre vaisseau improvisé. Il ajouta sans sourire :

— Nous entrons dans l'hyperespace du rêve... Cap sur le monde de notre ami Tchang !

Au loin la terre se profilait, deux hautes aiguilles blanches se dressaient à l'horizon. Déjà, le pilote dirigeait notre véhicule vers son objectif... Il s'agissait des énormes tours jumelles de Kuala Lumpur. Elles restaient illuminées la nuit, et brillaient comme des diamants... À toute vitesse, le bolide fonçait droit vers l'un des deux gratte-ciels, sans en dévier. Je m'en émus, commençant à m'accrocher au siège de cuir... :

— Gondor, vous n'allez tout de même pas nous faire le coup de l'attentat terroriste ?

C'est Tchang qui répondit. Gondor, concentré, se contentant de mettre le pied au plancher dans un grand éclat de rire... :

— Notre Gondor a plus d'un tour dans son sac.

Déjà la Sm paraissait devoir percuter la façade d'une des deux tours. En un éclair, je distinguai les détails de la surface vitrée aux parements d'acier inoxydable. Je fermai les yeux, incapable de supporter l'imminence d'un terrible choc.

Rien de tel n'arriva. J'ouvris vite les paupières, pour ne rien perdre du spectacle. Nous traversons la tour, comme au ralenti. Nous n'avons aucune matérialité, aucune substance. Je distinguais la moquette bouclée sur le sol des bureaux paysagers. Tiens, un ordinateur avait été laissé allumé, son écran brillait dans la pénombre. Un gardien de nuit malais muni d'une lampe torche faisait sa ronde habituelle, non loin. Il sembla percevoir comme un souffle, un léger courant d'air, comme nous traversons l'étage. Sa chemise blanche frémit légèrement. L'immeuble était fortement climatisé, et déjà l'habitable de la Sm retenait un peu de cette fraîcheur... Nous avons traversé le *building*[25] de part en part. Comme si de rien n'était, Gondor négociait déjà un habile atterrissage en courbe, dans les vastes jardins paysagers des *Twin Towers*... Tandis que nous débouclions nos ceintures de sécurité, il chantonna ces premiers vers de *la perfection de sagesse* que répètent les moines bouddhistes :

— La forme est vacuité. Vacuité est la forme. Il n'est de phénomène que vide, et vide est la « réalité... »

Déjà nous découvrions, depuis les vitres fumées de la Sm, les jardins d'arbres exotiques et les sentiers habilement tracés dans les pelouses. Je sortis le dernier

de la deux-portes... Glissant sans effort avec mon corps de rêves, je suivis mes compagnons qui se dirigeaient vers le vaste complexe commercial situé au pied des deux massives tours jumelles. C'était donc dans ces lieux que Tchang avait un jour créé sa « Maxiboutique... »

Ce dernier nous amena directement à la bibliothèque qu'il avait offerte à la population de Malaisie. Il n'y avait personne à cette heure de la nuit, et les portes en étaient hermétiquement closes. Nous traversâmes, sans même les effleurer, les baies de verre qui, depuis la galerie commerciale, ouvraient sur la vaste médiathèque. Nous sentîmes à peine le froid du matériau transparent en le pénétrant. Ayant passé à rebours les portails magnétiques du service de prêt d'ouvrages, nous empruntâmes l'escalier protégé par sa rampe de verre, qui descendait le long d'une paroi carrelée de céramiques à arabesques. En-bas des marches, s'ouvrait un patio carré, le cœur de la médiathèque. Il comportait, au milieu de chacun de ses quatre côtés, un vaste portique à pilastres de marbre. On apercevait au-delà, par de profonds corridors, les rayonnages qui couraient sur les murs, dans des enfilades de salles de lecture...

Au milieu de l'atrium à ciel ouvert, richement arboré de jasmins en fleurs, une fontaine aux mosaïques bleues vernissées murmurait et soulignait les capiteux parfums de nuit équatoriale. Tout autour, sous des arcades mauresques blanches, nous devinions un bar à jus de fruit servant chaque jour des boissons sans alcool, un restaurant qui avait offert tout à l'heure un menu « *fusion* » à des étudiants, et les petites tables de teck supportant les écrans ultraplats du *cyberclub*. Les ordinateurs étaient éteints ; mais dès demain matin ils s'allumeraient de nouveau pour la foule active et joyeuse, si familière à la cité vibrante de Kuala Lumpur.

Choisissant sans hésiter l'une des quatre portes, Gondor semblait savoir où il allait. Il nous précéda vers la pièce consacrée aux ouvrages sur le bouddhisme.

Il semblait humer l'air, comme si l'olfaction le guidait. Nous étions devant l'une des innombrables étagères, et les sens subtils de Gondor étaient en éveil. Il effleura de la main le rayonnage qui lui faisait face, sentant chacune des reliures sous sa paume. L'un des livres émit une vive lumière dorée à l'instant où les doigts de Gondor l'effleurèrent. Gondor sortit, avec grand soin, un petit volume broché. Il nous le montra. Le titre en était : « Nirvana ». Il murmura :

— Ce livre n'est pas encore... imprimé.

Il sourit, taquin :

— Il nous apparaît seulement par la force réunie de notre intention. L'ouvrage existe donc *en rêve*, et chacune de ses pages est déjà prête, comme vous le voyez.

Gondor ouvrait pour nous le petit livre, nous présentant ses principaux chapitres... Il reprit :

— Il vous faut donc entrer dans ce texte original, qui préexiste ici à la narration. Il faudra l'écrire très bientôt, et si possible en restant fidèle à cette matrice. Car le passé, le présent et l'avenir existent déjà par delà la vie humaine. Il vous faut simplement y plonger...

Tandis que le livre à la couverture blanche s'agrandissait, occupant davantage de notre vue, jusqu'à ressembler à une fenêtre, sa jaquette rayonnait d'un étrange miroitement, ondoyant bientôt, comme la surface réfléchissante d'une eau. Tous les trois ensemble, nous nous élançâmes vers cette porte dimensionnelle improvisée, et passâmes de l'autre côté...

Nous étions au Tibet. C'était le Kham, la région natale de Gondor. Nous avions

fusionné avec ses souvenirs. Nous étions enfin dans son rêve lucide, comme si nous rêvions sa propre histoire...

De hauts plateaux s'étendaient devant nous. Au loin, les premières neiges étincelaient au soleil du matin. Gondor était un garçonnet de cinq ans, qu'un couple de modestes parents menait au temple de Drakpa, afin qu'il devienne novice dans le célèbre monastère... Tous trois avançaient en file indienne sur le sentier escarpé qui grimpait jusqu'au seuil de la lamaserie. Le petit ouvrait la marche. Il voulait déjà vivre en moine. Après une longue ascension, le bâtiment austère était enfin en vue. Ses huis de bois ferrés étaient clos. Dehors, il n'y avait âme qui vive. L'enfant frappa de son poing délicat au battant de porte. Quelqu'un devait se cacher juste derrière, car le vantail s'ouvrit lentement en grinçant, laissant s'échapper le remugle des lampes à beurre. Le père et la mère confièrent leur fils au cerbère, et repartirent seuls. Quelques larmes sur la neige...

Le temps passait comme une ondée illusoire, au rythme des saisons et des solstices. À Drakpa, Gondor grandissait. Il allait bientôt sur ses douze ans, et il faisait la connaissance de ces vieux lamas qui l'accueillaient auprès d'eux. Il dormait dans leur chambre, sur un petit matelas qu'il lui était permis de jeter au pied de leur lit... Il apprenait leurs secrets, côtoyait leur félicité et leur aura de luminosité vide. Il méditait au côté des plus discrets yogis himalayens...

Parmi eux un vieux moine édenté pouvait léviter dans la chambre. Gondor le regardait s'élever, flotter, et toucher enfin le plafond de ses mains. À chaque occasion le vieil ascète enfonçait un clou de bronze de plus dans la haute solive, attestant ainsi de la réalité de ses dons...

Mais le même aimait plus encore un autre yogi extraordinaire, qui non seulement pouvait s'élever dans les airs, mais aussi voyager, comme un oiseau, survolant, dans l'air glacé, les hauts plateaux enneigés. Parfois, ce dernier prenait l'enfant dans ses bras, le serrait bien contre son cœur, et l'emmenait

avec lui dans l'espace, lui montrant d'en haut le pays désolé du Kham. Il désignait le point minuscule que constituait le monastère là-bas au loin, et où il leur faudrait revenir tout à l'heure. Ils fondaient enfin vers leur temple, comme quelque rapace sur sa proie, voyant ses toits plats grandir, et la terre s'approcher à toute vitesse. Ils se posaient doucement sur la plus haute terrasse, comme s'ils revenaient d'une simple promenade.

L'adolescent s'était donc construit ainsi en compagnie de ces moines austères qui semblaient rechercher sa jeunesse... Arrivé à sa majorité, Gondor entra en retraite de trois ans avec un groupe de Khampa, d'autres garçons comme lui. Tous ou presque étaient issus de cette région sauvage. Elle était célèbre pour ses impitoyables bandits de grands chemins, ses mystiques vivant dans la solitude, et son ciel infini.

Le petit groupe pratiquait le yoga de la chaleur intérieure. Dans l'ermitage collectif, les camarades de Gondor crurent qu'un incendie s'était déclaré dans la chambre de ce dernier. Par sa fenêtre, ils voyaient jaillir un intense feu d'or qui éclairait la nuit. En réalité c'était son aura éblouissante qui illuminait la chambre de Gondor. Il avait donc atteint le *samadhi* — la méditation — où le feu sacré fusionnait avec ses souffles subtils.

À la sortie qui suivit ces trois années de vie partagée, Gondor fut admis dans une retraite *individuelle*, pour une période de *douze* années. Il recevait la nourriture par une trappe taillée dans le roc, dans un ermitage creusé dans une caverne. Dans ce lieu d'autres célèbres ascètes avaient touché de leur esprit les limites du potentiel humain... Il échangeait sa vigueur de jeune homme pour ses méditations. Il n'avait jamais connu de femmes, étant moine depuis son âge le plus tendre. Sa vitalité se transformait en rayonnement intérieur dans chacune de ses expériences de félicité.

Mais le temps passa, douze années s'étaient écoulées, et un matin, le *responsable* du monastère vint le voir. Le vénérable lui apprit :



— Ta réalisation est l'éveil parfait... Va dans le monde faire partager ce que tu sais.

Comme il refusait de s'en aller, un autre se fit porte-parole de son monastère. Il lui demanda de *partir*.

Gondor avait atteint l'âge d'homme, après tant d'années de retraits, son corps s'était affaibli, et sa force s'en était *enfui*. Les protestations que tenta Gondor furent *vaines*. Il fut « invité » à quitter l'ermitage paisible où il frôlait l'éternité. Il allait rencontrer la force brute des montagnes, leurs sentiers d'altitude et le risque des plateaux désolés de plein vent. Peut-être allait-il y laisser sa peau ? Bien sûr, il était accompagné par la bienveillance des maîtres. Dans son humble bagage, il avait leur lettre de recommandation et d'introduction, afin que les portes des lamaserias s'ouvrent devant lui.

Gondor avançait sur la sente poudreuse. Son paletot, petit, et son avenir, incertain, lui tenaient lieu *d'idéal*, comme au *poète* Arthur Rimbaud, dont il foulerait, un jour prochain, la terre. L'hiver arriva. Les insectes qui le piquaient dans la chaleur du jour se firent moins éprouvants ; cependant que les neiges le faisaient frissonner dans le froid des nuits. Quand son voyage l'amena si loin du Kham, et que cette région natale fut un simple souvenir, il songea à ces ecclésiastiques de Drakpa qui l'avaient si poliment mis dehors. Ils lui apparurent en rêve... « Pourquoi ? » leur demanda-t-il. Le compliment qu'ils lui avaient fait, était-il vraiment sincère ? : « Tu as atteint la réalisation des bouddhas, tu dois aller partager ta sagesse ! »

Ouste ! C'était une bien étrange manière de traiter le bouddha qui vivait en lui.

Gondor alla jusqu'à cette profonde caverne, à plus de quatre mille cinq cents mètres d'altitude, là où avait vécu un des ascètes médiévaux qui fondèrent la

*culture orale* du Tibet. Les démons, les spectres et les zombies qui s'y étaient cachés surgirent dès la première nuit, comme une armée de ténèbres. Il crut mourir quand leur meute se jeta sur lui dans l'intention de le vider de sa chaleur humaine et de lui ravir son esprit. Pouvait-il en venir à bout ? Pouvait-il triompher de la nuit ? Il s'offrit à la horde démoniaque, lui faisant cadeau de ce qu'elle désirait en lui : sa vie. Il s'éleva alors dans l'espace, comme mû par un invisible navire céleste et obtint les expositions successives aux treize terres pures des *bodhisattvas*. Il alla jusqu'au royaume de Sokkuram. Et il vit les matins se lever sur la mer de l'Est. Il entra dans la virtualité des univers parallèles, où les dieux servent les bouddhas... Il ouvrit la porte de *l'ashram* des trente-trois divinités des paradis ineffables, et gravit la petite échelle du sans retour. Il alla poser sa main sur l'empreinte de la réalité, et s'aperçut que ses doigts se refermaient sur un diamant : il ouvrit et c'était un simple caillou qu'il tenait dans sa paume. Il était parvenu à l'aube, sa caverne était là. Il avait survécu à l'épreuve des fantômes affamés...

Il devint dès lors l'exorciste le plus réputé de tout le Tibet oriental. Il était « Tcheupa », et parachevait des rites pour chasser les mauvais augures, éloigner les esprits en souffrance de la maisonnée des riches bienfaiteurs. Il recevait leur aumône et dormait toujours dehors, ayant fait vœu de ne pas rester plus de quelques heures chez ses hôtes d'un soir. Il revenait à chaque fois dans la nature immense. Trouvant une fente de rocher, il relevait ses jambes contre lui, dans la neige, adossé à la paroi minérale. Et il s'endormait doucement, rêvant à des déesses qui le regardaient en jouant de harpes immatérielles... Bientôt l'été revint. Il lécha l'eau qui suintait du schiste, lorsque celle-ci vint à manquer. Et le soleil cuivrait sa peau, comme une lumière trop bienveillante...

Gondor était un moine sans monastère. Il était accueilli diversement, selon les temples à proximité desquels il passait, tel un témoin...

Les lamas du Karmatchup, au siège de son église bouddhiste, lui refusaient ce soir de partager leur repas. Ils ne voulaient pas de lui dans leur réfectoire. Pour eux, il était trop sale et trop seul ; il n'avait pas de suite, et même pas de *sherpas* — de porteurs... Heureusement Karmatchup apprit que l'humble moine venait d'être jeté dehors. Se drapant de son châle, il partit à sa recherche, et le trouva bientôt, grelottant, affamé, à proximité de la grande porte. Il le salua, le prit par la main, et le conduisit cette fois vers ses appartements, en passant de nouveau dans le corridor.

Les lamas se prosternaient maintenant devant Gondor, ceux-là mêmes qui l'avaient chassé un peu plus tôt... Karmatchup, serrant toujours la main glacée de son invité, le conduisit à son sanctuaire. Il le fit s'asseoir sur son coussin de brocard, et lui tendit son propre bol. Il demanda au cuisinier d'apprêter sa meilleure nourriture. Il la servit lui-même, avec une longue cuillère de bois, dans le bol que tenait Gondor, tremblant de froid et de bouleversement. Karmatchup lui réserva les meilleurs morceaux de viande. Il fit dîner son visiteur, et le fit coucher sur sa propre natte. Gondor était si humble qu'il ne protesta même pas.

Il n'était pas admiratif des monastères... Il en était *issu*, mais il n'était pas *enclin* à s'y arrêter sans un ami à saluer à l'intérieur... Il en découvrait les vantaux ferrés, quand il voyageait. Et il en connaissait les limites : « Un lieu de prérogative et de suffisance, dommage... », avait-il pensé lorsqu'on lui avait d'abord refusé, ce soir, une ration de *tsampa*, cette farine d'orge grillée consommée en bouillie dans du thé salé et beurré.

Gondor reprit le voyage le lendemain. Il se souvint longtemps de sa nuit près de Karmatchup, de son souffle léger. Il avait juste à marcher, à regarder le monde. Karmatchup était, lui, un important dignitaire, un roi et un homme adulé par les femmes.

Pour Gondor l'amour était autre. Dénué de prestige, de beaux atours, et de

suites à son service, il devait se contenter de l'affection des humbles. Les *sherpas* le prenaient sous leur tente, pour l'y protéger du froid, et c'étaient les meilleurs compagnons de sa route. Les femmes se faisaient distantes, et leurs bijoux dans leurs cheveux tressés attestaient de leur goût de la richesse et du luxe. Lui se tournait vers les espaces illimités pour toute table. Il adorait le feu du soir, auprès des bergers himalayens, pour tout autel. Et si l'on se serrait tous ensemble sous la tente en peau de yak, c'était l'innocence qui lui tenait lieu de trésor. L'homme n'était aimé vraiment que des plus simples, des plus humbles... Seul, avec eux parfois, près de quelque source vive, face à la nature immense du Tibet, il connaissait les miracles de l'instant présent, et la félicité de cette eau pure qu'on boit tour à tour... Vision, circonstances, rencontres, Gondor vivait *tout*, acceptait *tout*, comme chaque bol bienvenu de sa chère *tsampa* au beurre...

Puis vint l'occupation chinoise. Sur les nouveaux chantiers des routes, suaient ses pareils, les Tibétains, qui en concassaient la pierraille. Il désira l'exil : « Plutôt la liberté que la fumée des camions et les marches au pas. » Il emmena avec lui de modestes villageois. Il osa faire traverser au groupe la route gardée par une sentinelle chinoise. Il récita simplement le vers attribué à Tchenrézi, le bouddha de la compassion, et l'homme se détourna, laissant nos voyageurs courir enfin vers la frontière indienne. Ils trouvèrent ainsi la liberté avec l'exil... Karmatchup, déjà installé au Sikkhim, reçut dès lors la visite annuelle de Gondor. Il accepta de le soutenir. Il lui confia la direction d'un monastère dans le petit royaume himalayen où Gondor vécut trois années. Ce dernier s'occupa de l'éducation des plus jeunes, et choisit les meilleurs enseignants pour les initier à l'art de l'extase tantrique. Mais, même paré du titre d'abbé, Gondor restait l'aventurier des cimes, des grands espaces, des névés de l'Himalaya... Il n'avait pas le prestige hérité de nobles ancêtres, ni une célèbre « réincarnation » dans sa famille paternelle. Son père était un humble tailleur de

pierres. Il sculptait les *mantra*, ces prières en langue sanskrite. De nouveau, l'entremise de Karmatchup devait sortir Gondor de la pauvreté, lui qui aspirait déjà à se reposer de sa trépidante vie d'abbé. Il fut invité à résider dans un appartement mis à sa disposition par un bienfaiteur dans une vaste villa à Kalimpong. Il y resta dix années.

Puis, Karmatchup lui demanda d'émigrer... en Europe. Gondor était arrivé à la cinquantaine... Il n'avait pas la possibilité de dire « non ». En effet, Gondor devait tout à son hiérarque : le gîte, le couvert, et même de généreuses offrandes, s'il chassait les démons des maisons des riches bouddhistes... Il accepta ainsi l'oukase du maître de son lignage. Mais où était l'Europe ? Il le demanda à un ermite de Kalimpong. Ce dernier réfléchit un instant et répondit : « très loin. » Il serait donc loin, très loin de ses Himalaya, de ses aigles, de ses rivières, et des minces galets blancs qu'il aimait y faire ricocher...

Il partit, sans ressource, et sans le moindre projet pour lui-même. Il prit l'avion et dégusta le repas servi sur le petit plateau, au-dessus de ses genoux. Il découvrait la vaste cabine blanche. C'était donc vrai, se dit-il : l'homme occidental peut léviter et voler dans les airs, lui aussi...

Arrivé en Europe, il se rendit sur la vaste terre de trois cent cinquante hectares, donnée par l'inventeur britannique des missiles Exodus. Ce riche ingénieur était devenu avec l'âge un aimable philanthrope... Il ne trouva d'abord, sur place, qu'une humble bergerie avec juste assez de paille pour s'y sentir comme au Tibet, le soir, quand il recevait l'hospitalité des paysans de l'Amdo. Les gens de la bourgade voisine se relayaient ici pour lui apporter chaque jour des soupières de potage bien chaud. C'étaient les premiers mois en Europe.

Il était l'envoyé de Karmatchup, il se devait d'être exemplaire. Mais il était aussi un pèlerin qui *devinait* les êtres, qui percevait les qualités de cœur, comme il entrevoyait aussi l'égoïsme... Et ce cœur, mûr et éprouvé, ne partageait pas ses intuitions avec les autres. Il les gardait *silencieuses*, comme

avant. Les Européens le respectaient. Ils se faisaient plus nombreux autour de lui : Gondor était vrai. Il était autonome. Et il savait faire pleuvoir, faire tomber la foudre, expulser du corps des disciples européens les *esprits* qui les tourmentaient. Gondor ouvrait les vantaux de son autel, par ses actes. Sa politesse était essentielle. Ses manières simples dépassaient les conventions ordinaires, et exposaient la grossièreté des apparences. Gondor ne disait rien, il ne se plaignait de rien.

Mais il n'y avait bientôt plus d'argent. Les maigres ressources du petit groupe fraternel s'épuisaient. Celui-ci se regroupait, frileux, autour de Gondor. L'automne arrivait et une semaine seulement de provisions pouvait être achetée, avec ce qu'il restait des économies. Les élèves demandèrent conseil à Gondor. Il leur dit :

— La fortune et la prospérité futures proviennent uniquement de la générosité passée et présente. Il vous faut donner maintenant tout l'argent qui reste. Mais il faut le faire sous la forme d'une offrande démultipliée par la grâce des divinités bouddhiques. Offrons un grand festin tantrique, et partageons-en les mets avec tous vos amis, sans oublier personne...

Ils célébrèrent le festin rituel. Chacun devait manger un petit morceau de viande et boire une goutte d'alcool fort, avant de partager les autres provisions de bouche, consacrées ensemble. Tous sentirent que la minuscule bouchée de bifteck se transformait dans la bouche en une expérience de félicité ineffable. La gorgée de whisky les faisait méditer, comme un enseignement spontané et direct de la vacuité. Mais les caisses étaient vides. Les quelques jours qui passèrent virent nos Occidentaux se résigner au départ. Plus rien à manger, tout avait été donné. Ce matin était donc le dernier qu'ils passeraient ici. Chacun commençait à préparer sa besace, et l'on s'échangeait déjà des adresses...

Un vieil homme frappa à la porte. Il demandait à rencontrer Gondor. Il fut conduit devant lui, et se pencha avec respect. Le Tibétain lui passa autour du cou un petit cordon en coton rouge. Le quittant comme à regret, le visiteur griffonna quelques signes sur un coin de table, et déposa le papier sur le petit guéridon à l'entrée de la salle, avant de reprendre sa route. Il s'agissait d'un chèque de deux cents mille euro. Le charmant monsieur qui s'en allait d'un pas tranquille était un riche avionneur dont les appareils avaient marqué l'histoire de l'Europe... Chèque après chèque, il allait bientôt financer intégralement les deux monastères, l'un masculin et l'autre féminin, que Gondor enracina donc en Occident, près de vingt ans après son arrivée sur ces terres.

Il choisit des disciples européens pour les postes de responsabilité. Il forma comme il put les futurs eurolamas... Il accompagna ces hommes et ces femmes. Il les connaissait bien. Le lama était entouré d'un rayonnement de respect et d'estime. Les problèmes ne se produisaient pas, car ils semblaient toujours devoir se dissoudre, comme par enchantement, dans sa proximité. Mais Gondor voulait prévenir les Européens des défauts, qu'il connaissait bien, des monastères himalayens... Il fit le nécessaire pour que leurs caractères distinctifs y apparaissent. Il pensait souvent :

— J'ai choisi Untel à ce poste, il est peu séduisant, les nouveaux ne se laisseront pas subjugués, et ils feront des choix plus lucides.

Il songeait aussi :

— Mes disciples ne doivent pas rester dans une imagerie passionnée, je vais mettre des signes qu'ils pourront déceler. Ils découvriront ainsi plus vite que le protocole est à fuir...

Il donnait carte blanche à ses disciples pour pratiquer le tantrisme très

librement, avec cette idée en tête :

— Ils sauront plus tôt le mal qu'ils se font, ceux qui jouent en cachette aux imagi*Shark* prédateurs, afin d'augmenter leur « pouvoir » mondain. De même, ils verront, en quelques années à peine, que c'est leur propre corps qui se dévitalise, s'ils magnétisent l'extase sexuelle avec la procuration tantrique.

Qu'ils boivent de l'alcool par verre entier, et qu'ils se goinfrent pendant les cérémonies d'offrande de nourriture, qu'ils se laissent aller avec mon entière permission. Le temps et les autres les connaîtront d'autant mieux. Cela ôtera son prestige sacerdotal à leur robe de moine, et ils ne pourront plus ainsi fasciner les autres. Il sauront alors ce que ce monde est devenu, en le vivant par eux-mêmes. Et ils pourront faire des choix plus informés... Chacun d'entre mes disciples sera ainsi exposé à un monastère, parfaitement reconstitué. Ces Européens sont si nouveaux : ils doivent tout apprendre. La meilleure solution c'est qu'ils fassent d'abord toutes les « bêtises », avec mon entière permission. Ils seront plus prudents, après, mais très tôt, ainsi. Ils seront de meilleurs enseignants, s'ils ont éprouvé les erreurs, et leurs conséquences, d'abord en eux-mêmes.

Gondor inscrivit alors une image contrastée, tant positive que négative, afin que les prochaines générations vissent exactement, comme elle était, cette réalité construite en Europe à l'image du monde himalayen. Il le fit en réussissant, d'une part, ce qui lui était demandé par Karmatchup, et en témoignant, d'autre part, du regard lucide qu'il portait dans son expérience de simple voyageur. Il incarna le projet futuriste du Karmatchup qui souhaitait qu'un grand complexe monastique fût bâti en Europe. Il devait comporter des centres de retraites collectives de trois ans et des ermitages individuels pour douze années de méditation, deux monastères, une université ouverte au public,



une grande bibliothèque et un temple colossal. Il y déposa sa propre expérience, et son propre art de montrer la réalité, en en soulignant les *excès* inévitables. Il utilisa, à cet effet, une personne habile à contre-emploi : il lui confia des responsabilités économiques où la tentation devenait irrésistible... Il fit circuler ces consignes absurdes, frileuses, corporatistes qui figeaient déjà au Tibet les communautés lamaïstes, les rendant parfois moins sympathiques parmi les populations. Il « peignit » comme un artiste avec les couleurs dont il disposait, un tableau pétillant et contrasté où l'artiste laissa parler son cœur :

— Voilà, chers amis européens, ce qu'est une institution religieuse ancienne, sans concession.

Et il songea avec compréhension aux Occidentaux avides de sa sagesse :

— Vous vouliez une spiritualité construite, puissante, efficace, eh bien vous pourrez essayer cette reconstitution *religieuse*, comportant beaucoup de *rituels* en tibétain répétés par des Européens *claquemurés* ! Ainsi sans liberté de vous mouvoir normalement, cuisant peut-être sous des combles exigus au soleil de l'été, sans chauffage suffisant l'hiver, dans ce climat de semi-montagne, et sans illusion sur ce qui est donné ici, chacun d'entre vous devra redécouvrir autrement la spiritualité. Vous devrez la retrouver ainsi en vous-mêmes, plus simplement, et dans des relations humaines équitables avec vos semblables, naturellement, comme je le fis. Et vous abandonnerez cette galéjade costumée de rouge, ce théâtre coloré et polychrome, cette illusion à trompes tonitruantes, beaucoup plus vite, comme moi. Vous en finirez ainsi très tôt avec les faux semblants du rituel, du costume, de la dorure, et surtout de ces *gourous* arborant la fourrure animale d'une étole[26], perchés sur ces hauts trônes. Vous en sourirez un jour, comme d'Ottokar, le roitelet de Syldavie cher à votre lecture de Tintin...

Et il voyait la candeur des Européens, il les invitait à leur propre vie, et non à un monde sans bonté qu'il avait souvent fui. Il n'avait pas eu envie d'être maître de rituel chez des particuliers pour gagner sa vie, quand il était au Tibet. Il encourageait chacun secrètement ici aussi :

— Fuyez, mes amis, fuyez ce monde égoïste qu'on a habilement reconstruit ici, pour vous rendre à l'évidence. Abandonnez les brocards de soie, je n'en veux pas pour mes gilets. Laissez ses grandes dorures, comme je le fis en dormant à la cloche de bois. Personne ne pourra croire un instant à la *bonté* de ce cérémoniel. Il transpire la pacotille. Pour vous, chers amis, j'ai réuni les signes évidents du bazar de bimbéloterie, de la foire à la spiritualité ! Cette école, que je dédie à l'avenir, sera donc mûre plus tôt, consciente plus tôt, et sans illusion plus tôt. Elle ne fera aucun mal aux autres, en ayant souffert elle-même d'abord de ses mirages, et en les ayant compris.

Tel fut notre voyage avec Gondor, au cœur de sa réalité. Je m'éveillai, près de Tchang qui ouvrit les paupières à son tour. À sa Breitling incrustée de onze diamants, il était quatre heures moins le quart. Un deuxième cadran plus petit en or massif était enchâssé dans le bracelet de montre en kirium usiné sur mesure. Il lui donnait l'heure locale de K.L., sa cité natale : bientôt midi...

Ici le matin n'était pas encore arrivé. Nous étions toujours assis côte à côte dans sa caisse de méditation. Nous nous étirâmes, encore ankylosés de notre longue méditation de rêve lucide. Tchang trouva encore le temps de nous préparer une tasse de thé brûlant et très sucré que nous bûmes silencieusement, appréciant chaque gorgée...

Enfin, relevant le col de ma parka, je glissai par l'huissierie, tandis que Tchang refermait discrètement sa fenêtre derrière moi. Je me faufilai le long du mur de l'ermitage collectif, me baissant pour ne pas être vu de l'intérieur des

chambres. Puis, grâce au thé, qui me rendait un peu de mes forces, je sus escalader la palissade, haute de deux mètres, sauter et atterrir sans heurt. Je repris un instant mon souffle au pied des hauts panneaux de bois jointifs, tant mon cœur battait la chamade. La brise nocturne effarouchait délicatement la nature endormie. Je filai le long de la haie, frémissante sous le vent, puis coupai à travers la pelouse. Je trottai jusqu'à ma voiture qui attendait dans les ombres, cachée derrière un épais feuillage....

## X

### *KARMA [27]*

#### LE CROCODILE *IMPERATOR* DU TÉNÉRÉ

Au cours de la journée suivante, je mis à profit le calme de la maison pour rédiger, puis mettre au propre le rêve lucide partagé avec Tchang. Pomme vint alors me trouver dans ma chambre. Elle m'invitait à regarder avec elle, dans son *boudoir*, un programme télévisé qu'une chaîne internationale de diffusion par satellite commençait à présenter en ces instants. C'était un grand reportage pris sur le vif à Kalimpong au Sikkhim. Des rixes terribles s'y produisaient entre les grappes humaines de moines dont les aubes bordeaux semblaient danser dans la lumière. Je reconnus des lamas de Karmatchup à leurs scintillants gilets de soie brodés d'or. Selon le journaliste, tout avait commencé la veille. En réalité le conflit remontait déjà à quelques années...

Le précédent Karmatchup était mort voici douze ans, sans laisser d'instructions claires pour retrouver sa réincarnation. Ses régents attendirent patiemment. Mais, au bout d'une dizaine d'années, il fallut bien songer à trouver un « enfant bouddha », l'affirmer comme la réincarnation du maître défunt, afin que le lignage ne s'éteigne pas.

Les régents étaient quatre. Trois se mirent d'accord sur le choix d'un petit garçon exceptionnel, vif et courageux, fils d'une éblouissante famille nomade. Il allait devenir le nouveau Karmatchup officiel. Cette branche légitimiste, dirigée par le régent Sébu, était discrètement approuvée par le daïla lama, et elle était soutenue par les autorités légales du Sikkhim.

Mais le quatrième des régents, le fulgurant Balibar, se sentit sans doute

dépossédé par un choix qui lui avait échappé. Ne contrôlant pas cet enfant, il allait perdre un peu de son pouvoir sur le clergé lamaïste. Mais c'est le tarissement à venir de l'argent frais des *offrandes* qui le motiva surtout pour agir. Le rutilant Balibar faisait usage de ces dernières pour ses propres besoins, menant le train d'un homme de la *jet set*. Il arrivait d'ailleurs à ce moine de s'habiller en costume cravate...

Avec le nouveau « bouddha vivant », les offrandes iraient chez Sébu, non aux œuvres charitables du sémillant Balibar. Et comme charité bien ordonnée commence par soi-même, ce dernier préféra jouer cavalier seul... Il choisit donc un autre bel enfant du Tibet. C'était le fils cadet d'un lama marié, éduqué selon les exquises bonnes manières de son milieu. Il le fit émigrer avec ses parents pour qu'il reprenne le trône encore vide du défunt Karmatchup. L'installant à Kalimpong, le pétulant Balibar pourrait garder les rênes. Et il pourrait renflouer ses caisses avec les offrandes que la foule faisait traditionnellement à un prestigieux « maître spirituel ». Le resplendissant Balibar serait responsable du petit « bouddha » jusqu'à sa majorité. D'ici là, il aurait le temps de s'attirer sa gratitude. Sinon, il trouverait bien moyen de soumettre ce protégé.

Hier, Sébu venait de célébrer avec ses disciples les longs rituels des *imagiShark* prédateurs, offrant des nourritures et des boissons consacrées. Douze mille moines s'étaient joints, afin de prier ensemble pour la réussite d'une mystérieuse opération baptisée « liberté diamantine ». Celle-ci devait balayer « les renégats » de la secte adverse, celle de Balibar, dès le lendemain. Mais la nouveauté était dans la préparation minutieuse de l'assaut. Sébu avait fait recruter des forces spéciales dans sa congrégation monastique, choisies pour leur aptitude au combat. Ces moines s'étaient mis au Komdo, l'art coréen du sabre. Cette discipline avait été pratiquée au Pays du Matin Calme par les bonzes, avant d'être imitée par les moines Zen japonais...

Entraînés aux attaques furtives, au débarquement nocturne par héliportage, comme à l'extraction par hélitreuillage, ils étaient devenus le Vent des Divinités pour les opérations coup de poing.

Ils avaient fait serment de donner leur corps, leur parole et leur esprit à Sébu. Les moines avaient renouvelé ce soir leurs vœux religieux. Ils avaient reçu de leur maître le cordon rouge de protection, avant d'aller ensemble manier leur bâton « pour le bien de tous les êtres ».

Sébu les avait rassurés par une ultime injonction très appréciée. Il leur avait dit, de sa voix si plaisante à écouter :

— Demain votre combat ne produira aucun *karma* négatif. Je vous le garantis. Croyez-moi, faites-moi confiance, je sais ce dont je parle. Priez, et vous n'aurez aucun problème. C'est la vacuité qui vous protégera, grâce à la bénédiction que vous venez de recevoir. Chaque coup de stick que vous donnerez sera vide de réalité. Les êtres qui les recevront sont également vacuité, des outres emplies d'immondice et de vent. Aucun mal n'est à craindre, allez-y spontanément avec vos triques. Le mérite de votre activité de libération diamantine est d'une compassion parfaite.

Déposés le lendemain matin par des fourgons utilitaires banalisés, les moines de choc se dissimulèrent dans la foule des nombreux badauds qui était venue prier le jeune Karmatchup promu par Balibar et sa faction. C'était le jour de l'intronisation de ce jeune garçon dans les jardins de Kalimpong embaumés par les frangipaniers en fleurs. Les moines de l'opération « liberté diamantine » avaient revêtu de rubans multicolores leurs longs bâtons souples, comme si c'étaient les attributs naturels de divins imagiShark. Ils passaient ainsi, incognito, pour d'aimables fidèles. Les robes bordeaux et les châles safran de l'assistance constituaient un adorable patchwork chamarré, au pied du haut

trône doré à la feuille, où se présentait Karmatchup. L'enfant, costumé en divinité vivante, était âgé de douze ans à peine. Il se tenait très droit et bien sage. Il commença son discours, d'un bouddhisme scolaire et émouvant, dans le silence attendri de la foule des Sikkhimais assise à ses pieds sur les pelouses verdoyantes :

— Tous les êtres recherchent le bonheur, et souhaitent éviter la souffrance, mais dans leur quête insatiable, ils n'obtiennent que désillusion.

Une voix jaillit depuis la foule, c'était un moine de Sébu :

— Parle pour toi, Pinocchio ! Tu es une jolie marionnette ! On dit que Balibar, qui tire tes ficelles, a grand besoin de ces offrandes que tu viens nous demander !

L'enfant, à peine troublé, continua d'une voix claire et délicate :

— ...Les êtres sont comme nos mères de toutes ces vies antérieures. Ils ont été nos parents, un nombre incommensurable de fois, mais notre ignorance nous empêche de le reconnaître...

Un autre moine, dans la foule, apostropha à son tour le jeune Karmatchup, en brandissant, d'un geste de défi, son long bâton de buis enrubanné :

— Pinocchio, ton travail, c'est de *paraître*. Balibar, ton Gepeto, se sert de tes douze ans. Il *instrumentalise* ton enfance, et lui fait pomper ses dollars ! Il aime le pouvoir. Mais cette ambition corrompt les moines, et elle nuit à une recherche spirituelle authentique. Retourne aux jeux de ton âge !

Le jeune garçon, rougissant et embarrassé, reprit courageusement :

— Seule la paix peut résoudre les grands problèmes. Et seule la méditation permet de se comprendre, en découvrant la nature ultime de notre propre esprit.

La foule avait pris fait et cause selon ses affinités avec la faction qu'elle soutenait : Sébu ou Balibar. Un pugilat se déroulait désormais au pied du trône, dans les parfums délicats d'encens qui flottaient. Le soleil jouait sur ces volutes qui s'élevaient, paisibles, comme au premier matin du monde.

Les moines de l'opération « liberté diamantine » faisaient usage de leurs longues cannes de buis, virevoltant comme des tigres. Semblant s'élever dans les airs, ils bondissaient d'une impulsion sur les estrades, s'en servant comme de marchepieds, d'où ils pouvaient rosser les autres d'importance.

Une ZIL 117 assemblée dans l'ex. Union Soviétique attendait heureusement Karmatchup, moteur ralenti. On y mit le chérubin, tout tremblant. Un déluge de piments, de tomates trop mûres et d'œufs crus commença de pleuvoir sur la longue décapotable noire qui ressembla bientôt à une pizza trop grillée. À l'intérieur, le jeune garçon pleurait. L'antédiluvienne *Zavod Imeni Lenina*[28] s'échappa dans le crissement strident de ses pneus à flancs blancs.

Mais le groupe de Balibar, en tenues cérémonielles, devait battre en retraite au Karmatchup Intercultural Religious Institute, son dernier bastion. Les moulinets de badine des jeunes moines de Sébu les poursuivaient. Dans cette danse, les robes rouges et les châles safran volaient gracieusement, comme des drapeaux à prière que le vent du mont Kailash déploie au printemps...

Pourchassés, les fidèles de Balibar parvinrent in extremis au bâtiment du KIRI. Là, ils entreprirent d'en clore les issues, et d'y poster des sentinelles. Ils célébrèrent un rituel de « protection maximale », avec la visualisation la plus redoutée : celle de la licence totale. En ces instants, les adeptes retranchés prirent la permission de faire usage de toutes les images à leur convenance pour tenter d'atteindre leurs ennemis, les moines de Sébu. Certains imaginèrent donc



qu'ils utilisaient des armes à feu, et qu'ils déchiquetaient leurs agresseurs. D'autres visualisaient un déluge de flammes, des explosions de bombes dévastatrices, ou encore des armées de terribles monstres à leur service. La créativité de la colère était mise au service de l'idéal d'une sérénité universelle : le nirvana.

Les tambours battaient au KIRI. Leur martèlement se mêlait au gémissement des trompes d'os — fémurs humains évidés. Les moines de Sébu ne semblaient pas affectés par ces agressions imperceptibles qui étaient en ces instants projetées vers eux. Leur groupe s'était réparti en deux unités d'assaut. Une puissante horde avait entrepris de défoncer la grande porte d'entrée du KIRI. L'autre bataillon escaladait à mains nues le bâtiment, afin de tenter l'incursion par les vasistas.

Le vantail s'effondra dans un fracas de tonnerre. Les moines soldats, comme un seul homme, s'engouffrèrent dans le sanctuaire si convoité, éclairé de manière miraculeuse par les lampes à beurre des autels, leurs châles flottant dans l'ombre sacrée, comme une traînée de pourpre. Ils durent faire face à des dévots combattifs, car débordants d'une indignation qui multipliait leur force.

Simultanément, la troupe surgissait à l'improviste par les fenêtres, ses moines atterrissant soudainement sur les tables d'autels où attendaient les offrandes de victuailles. Se saisissant des *cheese-cakes*[29] frais, les attaquants lançaient ces projectiles improvisés sur les adeptes survoltés de Balibar. Ces malheureux, *tartés* au fromage blanc, étaient ensuite copieusement aspergés de brandy rituel, avant de recevoir la brosse. La mine enfarinée, leurs robes trempées d'alcool, ils se battaient comme des chiffonniers, avec l'énergie que donne le désespoir. Ils ne cédaient que centimètre après centimètre les travées où souriaient imperceptiblement, et d'un air entendu, les bouddhas dorés des vitrines. Ils défendaient donc leur terrain pied à pied, et prenaient courageusement ces grands coups de verges sans se plaindre. On entendit un

vrombissement surnaturel...

Un hélicoptère de transport de troupes Chinook débarquait la *delta force* de Sébu sur le vaste toit plat en terrasse du KIRI. La cohorte était munie d'un arsenal impressionnant, comportant des lunettes de vision nocturne à télémétrie, des masques respiratoires pour les gaz de combat et des lance-roquettes M4 à visée laser...

Dans l'agitation, les adeptes de Balibar avaient négligé de surveiller l'issue du toit. Le flot des combattants héliportés fit irruption dans le temple par son monumental escalier intérieur. Le temple en fut quadrillé. De leurs fusils-mitrailleurs M60 et de leurs bazookas M3, les commandos mirent en joue silencieusement les renégats de Balibar. Ces derniers prirent leurs cliques et leurs claques, sans demander leur reste. Sous la menace des armes de guerre, ils cédèrent ainsi la place sans protester...

Ainsi la branche légitimiste de Sébu put-elle reprendre sans effusion de sang le contrôle du KIRI, un symbole exemplaire de l'amour universel et de la non-violence...

Le reportage télévisé se terminait ainsi.

Mais déjà cette actualité était arrivée dans les centres de retraites de Karmatchup'Land. Je reçus ce message de Tchang.

Mon cher Antonin,

Tu craignais pour la vie du daïla lama. Mais ce n'est pas elle qui vient d'être atteinte. La mort vient d'emporter ici un dignitaire qu'avait promu le précédent Karmatchup...

À midi, les nouvelles du Sikkhim ont suscité les conversations des eurolamas au réfectoire. Bobby, Fabrice, Crocki et Kim y ont évoqué avec leur hôte de marque, Ananda, la suite à donner à la débâcle du KIRI.

Ananda était ici pour quelques semaines. C'était le précepteur principal de

notre jeune Karmatchup. Il venait, comme chaque année, mettre en place la nouvelle université religieuse européenne.

Après ce déjeuner en commun, il est rentré dans la chambre des V.I.P. qu'il occupait au monastère de Karmatchup'Land. Un moine qui lui apportait une Thermos de thé bien chaud, l'a trouvé décédé quelques minutes plus tard.

Cet homme d'une cinquantaine d'années s'en va officiellement des « suites de maladie ». En réalité, il a certainement eu un malaise foudroyant.

Il était très apprécié pour sa connaissance des textes bouddhiques. Il les rendait clairs et accessibles.

On murmure des choses... Car c'était l'homme de confiance de Balibar. Il avait pris fait et cause pour ce dernier, contribuant à exacerber la lutte entre les deux clans rivaux. Il monta en première ligne pour soutenir les intérêts de sa faction ! Il fut radié par les proches disciples de Sébu des statuts de l'école qui instruit les personnels religieux de cette lignée himalayenne. Il en était le directeur...

L'hostilité fut attisée par la tentative de transformation des actes notariés qui devait faire de « l'enfant bouddha » de Balibar le propriétaire du KIRI à Kalimpong. Ce bâtiment appartenait au précédent Karmatchup. Il fallut à Ananda, par cette étonnante logique propre au monde himalayen, tenter de faire accepter l'idée que le garçon, dont il était l'instituteur, était la « réincarnation » de Karmatchup. Le nouveau titre de propriété aurait ainsi placé ce bien sous la tutelle de Balibar, jusqu'à la majorité de son protégé. Mais le précepteur ne put faire inscrire leurs noms sur les actes officiels. Il fit face à trop d'opposition.

Ananda avait aussi des liens avec le royaume du Bhoutan et des relations au sein de son gouvernement. Là-bas, il vendit un bâtiment à ce dernier. Le bien appartenait historiquement à la lignée, et c'était un vaste monastère abandonné. Il lui a donc été reproché de brader le capital communautaire pour tenter de renflouer la galère de Balibar.

Ananda enseignait à notre jeune « Karmatchup ». Il lui procurait

l'indispensable bagage des textes bouddhistes. Leur connaissance doit permettre au « grand lama » de présenter des sermons, et de répondre aux questions des dévots. Ce professeur était essentiel pour que son élève puisse se développer et, dès que possible, convaincre de « capacités exceptionnelles ».

Hélas, le préadolescent aux traits délicats n'est pas surdoué. À Kalimpong, il lui arrivait encore récemment de jeter des sacs plastiques pleins d'eau depuis la terrasse qui lui était réservée, en haut du bâtiment du KIRI. Il adorait surprendre les passants en les éclaboussant ainsi... Rien de très édifiant pour un « bouddha vivant » ! D'autres garçons de son âge, recevant la même instruction, assimileraient mieux les rudiments du bouddhisme ! Il y a partout de nombreux enfants plus sages, plus conscients, et qui expriment plus d'attention aux autres.

Alors, Ananda a porté à bout de bras une recrue qu'il fallait « relooker ». Il en a fait ce qu'on lui demandait : un produit marketing spirituel. Il a accoutré cette poupée Barbie de l'illumination avec sa panoplie. Il lui a montré comment se trémousser dans sa robe rouge de *gourou*. Il l'a fait maquiller avec fond de teint et *lipstick*, afin de rendre sa photographie plus fascinante en quadrichromie. Il a mis en scène cette parodie de « bouddha », fabriquée à partir de la personnalité tendre d'un *gentil rejeton* de bonne famille, soucieux de faire plaisir à ses proches... L'avenant éducateur a sans doute souffert d'organiser le rapt de cette enfance, d'en *travestir* la personnalité malléable, et de dévoyer ainsi son propre idéal sacrifié à Balibar et à sa soif du pouvoir...

Concernant la cause immédiate de sa mort aujourd'hui, quelle est la part du choc émotionnel de l'attaque au KIRI ? Quel est le rôle indirect des souhaits puissants et des visualisations courroucées au cours des cérémonies des *imagiShark* ? Enfin, l'un des convives, au cours du dernier repas pris avec Ananda, lui aura-t-il porté secrètement le coup de grâce invisible ?

Après la Bérézina du KIRI et ce décès inopiné — une perte ressentie par

chacun ici — des rituels propitiatoires sont en ce moment célébrés dans nos centres de retraites. Ces sessions intensives de prière s'étirent sur la journée, et dureront plusieurs semaines, pour tenter d'inverser le cours des événements...

Les disciples sont dans un état d'exaltation, mais aussi de trouble, que tu peux deviner. Je vois autour de moi tant de visages fermés. Ces moines européens s'identifient au destin de Balibar, auquel ils ont donné un peu de leur idéal... Ils peuvent difficilement faire machine arrière, car leur constitution psychosomatique a été transformée par la dévotion envers lui. Ils vont vraisemblablement tirer parti des visualisations des imagiShark prédateurs pour y soulager leur malaise, leur tristesse, leur déception et peut-être aussi leur colère... Jusqu'où ?

Cette période est favorable pour découvrir ce qui est peut-être en jeu, derrière... Nous pourrions la mettre à profit pour aller rêver de ce côté-là des choses, et associer Pomme, si elle le souhaite, à notre voyage avec Gondor vers le monde intérieur des imagiShark. Il nous faudra, pour cela, nous réunir chez vous...

Comment puis-je prendre discrètement un véhicule, à proximité de mon centre de retraites, afin de vous rejoindre ?

Votre ami,

Tchang

Pomme me confirma volontiers sa participation. Je répondis aussitôt :

Cher Ismaël,

Pour ta venue Pomme nous préparera ses fameux raviolis vapeur *Dim Sum* à la chinoise. Nous célébrerons ainsi ta première escapade nocturne de retraite ! Je viens de placer le vélo électrique Alcyon, avec ses accus chargés, près de la haie vive devant les palissades. Ce sera un moyen discret et silencieux de t'éclipser, et surtout de revenir au petit matin sans attirer l'attention. La petite

clef de l'antivol est cachée sous la sonnette. Nous t'attendons...

Antonin

Ismaël arriva comme prévu au cœur de la nuit. Nous décidâmes qu'il valait mieux étuver le dîner chinois *après* notre session de méditation. Il nous fallait garder l'esprit clair et le corps léger afin de faire converger nos rêves. Nous étions tous trois encore trop bien réveillés. Il nous fallait un moment de relaxation dans le salon de musique de Pomme.

Nous nous étendîmes sur son épais tapis Afghan. Il lui avait été offert dans un village de l'ethnie Tadjik, pendant son séjour diplomatique en Asie Centrale. Chacun s'était blotti sous une légère couverture afin de ne pas se refroidir. Des pieds à la tête, nous prenions conscience des sensations internes au corps.

Puis nous respirâmes attentivement. Cela nous mit dans des dispositions favorables. Ismaël se redressa et s'adossa au mur, tandis que Pomme et moi, gardions la position allongée qui nous permettait de nous endormir sans délai.

Tchang s'assoupit en gardant un brin de vigilance. Dans cet état toujours attentif, il se visualisait comme un bouddha bleu transparent. C'était la forme qu'il avait « adoptée » chaque soir dans ses rencontres rêvées avec Gondor. Puis, il s'endormit de nouveau, fusionné à cette translucide silhouette à la couleur d'azur. Déjà il rêvait une deuxième fois. La continuité de sa forme onirique lui fit retrouver l'imaginaire de Gondor, comme s'il reprenait le même songe que la veille, *tel* qu'il l'avait laissé.

Comment firent Gondor et Tchang ? Je ne le sais. Toujours est-il que nos deux guides trouvèrent le moyen intérieur de nous communiquer un supplément de vigilance, alors que Pomme et moi dormions déjà profondément... Grâce à leur attention entraînée, nous entrâmes à notre tour dans l'état de *rêve lucide*.

Nous émergeâmes alors progressivement, tous les quatre, dans une expérience partagée : une impression de mouvement nous tirait à droite, à gauche, en haut, puis en bas... Un sentiment de jubilation sauvage et énorme semblait devoir

nous faire éclater d'énergie. Il nous paraissait que nous étions entourés d'un élément frais, avec parfois des sensations de contact mou...

La voix de Tchang s'éleva en nous : « Nous sommes un crocodile... » J'entendis le rire intérieur de Pomme qui, même endormie, ne pouvait s'empêcher de céder à l'hilarité... Les paysages prenaient forme.

Nous évoluions dans une longue rivière au sein d'un domaine de marécages et de lacs... Une petite tête aux yeux curieux s'abaissa vers nous, comme suspendue à un mince cou qui nous parut étrangement long. Ismaël, avec sa vision claire, précisa : « Nous rencontrons un dinosaure... Nous sommes à l'époque paléolithique, il y a cent dix millions d'années de cela... Nous rêvons dans l'expérience d'un crocodile *imperator* du Ténéré. Ce qui est aujourd'hui un désert était, à cette époque, une terre humide où ces grands reptiles trouvaient leur abondante nourriture. »

« Nous » nagions effectivement habilement, et attrapions de temps en temps de gros poissons dans « notre » énorme gueule. Ismaël ajouta : « La mâchoire ouverte pourrait contenir un homme de taille moyenne debout. » De *l'imperator*, avec lequel nous faisions un, se dégageait une vigueur peu commune, qui agitait nos corps de rêves de pulsations et de puissants mouvements ondoyants. Nager, tel était le *modus vivendi* de notre étrange ami le *croco imperator*. Tchang puisait à la connaissance directe qui nous était encore inconnue : « Ce saurien géant n'est pas encore adulte. Il mesure huit mètres. Il atteindra sans doute dix à douze mètres de long à sa maturité, et un diamètre d'un mètre cinquante de large. Ses vertèbres sont aussi grosses que celles du dinosaure que nous venons de croiser sur cette berge herbagée... »

Le crocodile allait par les eaux et, d'un coup de gueule, se saisissait de quelques énormes poissons vivant en bancs... À chaque impulsion de sa mâchoire, nous sentions en nous passer une cruauté étrange, car elle nous paraissait issue de l'expérience *humaine*... À chaque mastication vorace du

maraudeur, nous percevions une étonnante familiarité avec le besoin de dominer... À l'instant où il bondissait sur une proie aquatique, la trompant d'abord par son immobilité qui le faisait ressembler à un tronc d'arbre, un instinct meurtrier semblait agiter le saurien... Ce dernier avait-il un lien primitif avec l'humanité ?... C'est alors que nous entendîmes le petit rire de Gondor, et que ce dernier nous apparut.

Il semblait flotter dans l'air. Sa manifestation était comme un hologramme d'une parfaite précision, mais transparent, et où aucun atome de chair ne pouvait exister. Cependant il semblait sortir du bain, et sa peau était encore humide. Il portait son humble maillot de corps blanc sans manche, le Marcel, et sa robe rouge de moine. Il était assis en tailleur, suspendu dans l'espace devant nous, comme si un invisible siège le portait, semblant se jouer de la pesanteur. Ses rides, son sourire, ses cheveux blancs coupés très courts, tout était visible, sans qu'il y ait le moindre doute : il s'agissait d'une illusion, mais elle était capable de communiquer avec nous, aussi bien qu'un être de chair et de sang... Gondor nous regardait, avec sa tendresse coutumière, semblant avoir besoin de quelques instants avant de nous parler... Il toussota légèrement, puis prit la parole, comme hésitant sur le choix des mots justes :

— Ce n'est pas qu'une simple impression, les passions de ce crocodile sont humaines, en ces instants. Elles retournent d'un futur lointain pour lui, vers son monde paléolithique. Précisément elles lui viennent de l'époque actuelle, et sont produites en ce moment par nos monastères.

Sans nous laisser réaliser l'énormité de ses mots, il finit de nous abasourdir :

— Ce que nous appelons le *karma*, est en fait une complexité qui a peu à voir avec notre idée simple de « cause et d'effet », voire de « rétribution des actes ». Si la vie était soumise au *karma*, et à lui seul, dans le sens bouddhiste de ce



mot, nous serions des sauvages, sans maison, ni vêtements. Car la vie est, en fait, une extraordinaire invention, une création artistique en somme, qui nous a libérés des forces de la nature et des éléments hostiles. Que serions-nous dans le froid et la rareté de la nourriture ? Des animaux sans projet...

Il a fallu que, dans le filigrane invisible de ce monde, des « présences évoluées » jardinent la terre, et nous donnent la possibilité de dépasser nos limites de mammifères. Sinon, nous serions encore des singes, ou des omnivores sans langage, sans écriture, sans technologie, et sans arts...

La vie humaine est une imagination qui provient d'autres dimensions que les nôtres, et existe simultanément avec elles. Pour ces « civilisations » qui nous éduquent, nous font évoluer, nous divertissent, il n'y a pas de flux du temps du passé vers l'avenir. Nos « cultivateurs » se promènent dans le temps, comme nous dans un jardin, aussi simplement. Ils peuvent anticiper le futur en le faisant surgir dans le présent. Ce sont les innovations et les rénovations sociales qui se produisent au cours de l'histoire. Nos « bienfaiteurs invisibles » accélèrent parfois la transformation du présent, en y déposant les éléments dynamiques du passé.... C'est l'histoire des guerres et des conflits qui métamorphose alors une époque.

Bref, notre apparence de liberté, recèle une profondeur qui nous est inaccessible. Qu'on les appelle comme on veut, toutes les dénominations du mystère sont *correctes* ! Elles renvoient à une richesse et à une variété d'expériences. De toutes, je n'ai de prédilection pour aucune, elles sont adaptées à un monde humain pluriel et encore jeune. À l'avenir des relations plus familières existeront, de nouveau, entre *ces champs morphogénétiques de l'évolution* et la vie des hommes...

Les anciens parlaient des anges, ils avaient raison. Les jeunes parlent de l'intelligence artificielle du futur, des *Terminator* qui en proviennent dans leurs films à effets spéciaux, et surgissent rétroactivement dans notre propre temps.

Ils ont eux aussi le droit de penser à leur manière, avec les concepts de leur temps. C'est que notre intelligence est limitée et contenue par les sens, par la matière, et par le temps dont nous subissons la transhumance... Il n'est pas possible de percevoir ces réalités *superconscientes* qui sont à la racine de la biologie, de la science, de la technologie, de la religion et des arts...

Même notre corps humain comporte une dimension subtile évoluée, soumise à une perpétuelle adaptation, qui ne doit pas tout aux seules forces de la nature. C'est une sorte de deuxième « corps », pas exactement un vaisseau transparent, mais un champ sophistiqué et actif, invisible et imperceptible, assurant stabilité et changement à notre vie humaine... C'est le « lieu » de notre propre évolution personnelle, et il est le cadeau de ces « civilisations subtiles » qui révolutionnent en permanence notre humanité... Le plus difficile à admettre, c'est que nous sommes le fruit d'une multitude d'interdépendances de diverses qualités.

Certaines influences, même évolutives, sont pour nous à éviter, car elles proviennent de mondes qui n'assument pas une responsabilité positive pour le développement de notre humanité. Nous sommes alors des ressources à exploiter aussi vite que possible ! Ce monde intérieur n'est pas peuplé que d'anges ! Et l'homme ne peut le percevoir. Il reste caché en filigrane, jouissant de cette invisibilité à nos yeux rudimentaires. Il joue de notre ignorance, comme d'une clôture efficace, qui garde notre innocent troupeau humanoïde...

Il y a bien « l'initiation ». Mais elle demeure un humble conte symbolique, qui nous accompagne, juste ce regard fugitif sur l'illimité... Il est naturel que les humains s'intéressent davantage à la science, ou à la musique, qu'à la *métaphysique évolutive*. Car ils sont conçus et engendrés, pour la terre, pour la pluie, pour le vent et pour le temps qui passe...

Déjà Gondor s'était tu, et nous le voyions tourner sur lui-même dans l'espace,

immatériel, image vivante et apparition trop claire, colorée et sage pour qu'elle fût une simple hallucination... Il sourit, et reprit, à voix plus basse, et ses intonations avaient désormais une exceptionnelle douceur :

— Ce crocodile du passé « prend » les colères, la cruauté, lorsque les moines d'aujourd'hui se visualisent comme imagiShark prédateurs. Si mes élèves subissaient les effets naturels, c'est-à-dire le *karma*, de ces imaginations obscures, ils développeraient des tendances au monde animal, et se distingueraient de plus par une certaine noirceur morale... Il est donc permis, dans une certaine mesure, à mes disciples de se voir comme un imagiShark hérissé, portant un couperet et un bol crânien ouvert rempli de sang. La vie subtile qui existe en filigrane de ce monastère ôte elle-même la puissance, la cruauté et l'ombre. Elle les introduit *a posteriori* dans d'autres expériences, en particulier animales, parfois un peu plus anciennes, comme celle de ce crocodile du paléolithique...

Gondor fit une pause. Nous avions la même question sur les lèvres : où s'arrête la permission ? Il pesa ses mots :

— Sur la Terre, les hommes ne sont pas à *l'école de la sagesse*... Le monde qu'ils découvrent est un *train fantôme*, d'où ils regardent, éberlués, ces bêtises et ces sourires d'une humanité à laquelle ils appartiennent si fugitivement... Nos monastères n'échappent pas à cette créativité et à cette rugosité de la vie. On n'y trouve pas vraiment plus de sagesse, ni plus de réelle bonté qu'ailleurs... Mais chacun y explore mieux une possibilité plus profonde de voir ces mystères subtils, et de comprendre ainsi quelques bribes de certains d'entre eux...

Les imagiShark y constituent un recours intérieur, une manière discrète de ne pas être dominé, lorsqu'on est un simple moine non-violent, un paisible

contemplatif. Mais vous n'empêcherez pas quelque *personne de pouvoir*, à l'intérieur, d'en faire son intime prédilection, son sucre d'orge !

La permission de faire des bêtises est une réalité, l'humanité vit dans cette évidence. Un adepte des jeux de la domination subtile connaît cette liberté. Cette licence, qui n'est pas sans risque pour d'autres, rend possible la transmission de cette vieille sagesse himalayenne, et également la perpétuation de bien terrifiantes aberrations ! On la redécouvre en Europe avec ses ors et ses noirs aujourd'hui. Sans doute, la passion des disciples décroît à la mesure de la compréhension des ombres que recèle ici cette nouvelle lumière...

Déjà la silhouette de Gondor s'estompait. Avant de disparaître, elle se multiplia en une myriade d'yeux dont le regard, étonnamment vivant, s'absorba profondément en nous...

Nous étions en réalité déjà sortis de l'état de rêve. D'ailleurs, il nous suffit de rouvrir les paupières pour retrouver sans peine la pièce chaulée et ses apparences familières...

Pomme s'éclipsa avec son sourire des grands jours, pour faire étuver ses fameux raviolis *Dim Sum*. Tchang et moi prîmes le temps de plier les couvertures, et de remettre nos idées en ordre...

Le festin, cuit à la vapeur dans ses petits récipients superposés en bambou tressé, fut arrosé de nombreuses tasses, en céladon bleu pâle, de thé vert du Fujian. Enfin, Pomme, très inspirée, accepta de composer un poème minimaliste de circonstance, dans le style extrême oriental, appelé *Sijo* en Corée, et *Haïku* au Japon :

*Les rives,*

*Les rires,*

*Les ivres.*

Trois heures et demie du matin : au poignet, sa Breitling indiquait que c'était le moment de rentrer. À regret, nous laissâmes partir Tchang, emmitouflé sous son châle de moine. Dans la nuit étoilée d'or, le ronronnement du vélo électrique s'estompa, puis disparut en quelques instants.

Il nous fallut plusieurs jours pour récupérer ; l'intense dépense d'énergie mentale de cette nuit nous avait épuisés. Dès que je fus en forme, je me décidai à rencontrer un autre témoin...

XI  
DÉVOTION  
LE NIRVANA EN KIT

Je souhaitais faire la connaissance de ce Pablito dont Tchang m'avait parlé... Pomme le considérait comme un disciple dévoué à Gondor. Elle pensait également que nous en apprendrions beaucoup avec son aide. Pablito était un Indien Tacos Pueblo d'Amérique qui était venu vivre en Europe pour y étudier lui aussi auprès de Gondor. Il vivait non loin d'ici, au bord du lac de Mystériade. Il y avait sa maison, une villa blanche aux larges portes de chêne massif, dont la terrasse donnait sur la plage de sable.

Sans bruit j'arrivai avec le fidèle Alcyon en vue de cette demeure. Discrètement j'arrêtai la monture. Des hêtres tricentenaires bordaient le rivage bruissant... J'inclinai le cycle derrière un gros tronc en guise de support, le dérochant à la vue...

Je n'eus pas à chercher longtemps Pablito. J'aperçus une silhouette déliée qui déambulait au bord de l'eau, comme émerveillée par le spectacle des vaguelettes ruisselant de soleil. Vêtu d'un blouson indien brodé aux couleurs d'arc-en-ciel, et d'un ample pantalon blanc de cotonnade court s'arrêtant à mi-mollet, il allait pieds nus, semblant communiquer avec la fine poussière blonde sous ses pas. La brise qui réchauffait les eaux, le soleil qui irisait leur surface d'un éclat de platine, jouaient sur la peau mate du jeune homme. Ses cheveux flottaient, et leur jais profond prenait une nuance bleue sous les rayons d'or. Son teint cuivré rehaussait ses joues pleines aux hautes pommettes vermeilles. Un sourire flottait sur ses traits délicats, comme s'il venait d'un monde doux, et

qu'il y préservait ses secrets les mieux gardés. Telle était l'apparence de Pablito, tandis que je le regardais flâner.

Je restai ainsi quelques instants à l'abri des gros arbres qui se désaltéraient au bord de l'étang miroitant, et pus l'observer à loisir. Enfin, le promeneur se tourna dans ma direction, et son immobilité soudaine me montra qu'il venait de me découvrir.

J'approchai alors, et me présentai à lui. Bien que timide, sa poignée de main était chaleureuse, et sa peau avait un contact lisse.

Nous restâmes quelques moments ainsi à faire plus ample connaissance, arpentant les rives blanches, comme deux enfants en vacances. C'était l'automne, et les feuillages faisaient vibrer leurs cuivres, et scintiller leurs vieux ors. Si le souffle de la brise se faisait plus fort, les grandes feuilles s'envolaient et, comme un vol de ramiers, venaient se poser parmi nous. Au délice de ces instants fragiles, de ce soleil adouci par la perspective équinoxiale, et de cette eau immense au loin, nous faisons chemin vers sa demeure. Il me proposait, en effet, d'y poursuivre notre conversation. Tandis que Pablito gravissait les marches de bois s'élançant vers sa villa, un couple de sarcelles s'envola et traversa le lac à nos pieds, planant jusqu'à l'autre rive dans un joyeux vacarme...

Le salon où nous nous assîmes était un espace clair aux murs crépis de grège, que de vastes baies vitrées coulissantes inondaient de lumière. Pablito avait meublé cette maison paisible en style contemporain. La table ronde de verre reposant sur une base ovale de bois poli était signée Fiam. Le pied, lui aussi en verre, avait été chauffé et incurvé dans le célèbre atelier de design italien. Autour, deux vastes fauteuils « poire » recouverts d'une toile de coton vert amande reposaient sur quatre pieds ronds de métal satiné. Une chaîne HiFi laser Bang & Olufsen trônait sur le marbre clair d'un long buffet blanc Habitat,

tandis qu'un vaste écran plat de télévision LG Digital était accroché au mur. La moquette chinée de blanc et de gris clair courait dans ce séjour qu'ornementait une vasque halogène perchée sur un haut tripode de métal anodisé anthracite. L'objet était signé Starck et possédait un amusant abat-jour en tissu blanc plissé, que chaque infime mouvement d'air faisait frémir...

Bien calé dans le confortable fauteuil, j'écoutais les aventures que me raconta bientôt Pablito en grignotant ses petites galettes de maïs, qu'il nous servit obligeamment. Bien que né dans une réserve indienne, il avait très tôt mêlé l'anglais des Américains à sa propre langue natale. Après son Master en psychologie à l'université d'état d'Arizona, il avait bénéficié d'une bourse de la Fullbright Foundation International pour étudier « les analogies des *hommes médecine* Tacos Pueblo et des lamas himalayens ». C'est ainsi qu'il avait vécu auprès de Gondor en Europe et qu'il s'était définitivement installé ici. Il était enseignant de psychologie et de communication...

Tandis que dehors, par les baies vitrées, le soleil baissait sur l'horizon et transfigurait le paysage, j'écoutais Pablito. Par les fenêtres, je vis passer plusieurs vols d'oies sauvages, formant des grandes flèches fluides dans l'azur insolent. Le peuple migrateur traversait le ciel clair d'automne qu'embrasaient les feux du couchant.

— Je m'étais retiré ici, dans la maison, pour une période de méditation individuelle. Ma retraite se transforma au moment du décès de Gondor. Sans savoir qu'il était mort, et ne l'apprenant que quelque deux jours plus tard, je traversai, simultanément à son décès, de longues heures d'intense souffrance. J'eus l'impression de découvrir à quoi pouvait ressembler les « enfers » : de la douleur, rien que cela. Mais je n'étais pas affecté moralement par cette peine, la percevant comme une simple expérience passagère. La mort de Gondor fut donc la fin d'une époque. Il n'était plus là pour nous préserver de ces mondes



intérieurs et de leurs risques possibles. Et il me fallut me rendre à l'évidence : cette communauté ne serait plus jamais la même ; son âme, sa chaleur humaine étaient parties avec le vieux Gondor. Mais cela, je ne le réalisais pas encore. Il me fallait plus de temps.

Or ma vitalité semblait s'étioler désormais chaque jour avec mes expériences contemplatives. Pourtant, je n'avais pas de pratique répétitive, ni intensive. J'étais dans de bonnes conditions pour la suite de ma retraite. Je me donnais même des loisirs et des sorties en ville, afin de garder un lien avec le monde. Ces expériences les plus profondes coïncidèrent alors avec une dévitalisation rapide. Je m'affaiblissais. Je ne m'en inquiétais pas outre mesure, car ma santé restait saine — pas un rhume, pas une grippe — et je recevais simultanément le meilleur qu'un ermite pourrait espérer : *la méditation*. Je fusionnais avec un champ de luminosité blanche, fraîche et vide, où je pouvais m'établir sereinement, et où il m'était loisible de mieux me comprendre...

Pablito nous servit un grand verre de lait, tandis que le soleil achevait de se coucher dehors, irradiant de pourpre et de mauve la surface du lac qui s'étendait au-delà des baies vitrées. Il reprit avec cette voix posée, et l'accent indéfinissable qui étaient les siens :

— Un couple, Andrés & Woopie, habitait dans les environs. Ils me voyaient parfois me promener, et s'alarmèrent. Par leurs conversations, ils commencèrent à populariser l'idée suivante dans leur milieu. Selon eux je « perdais la raison », je « m'auto détruisais dans cette solitude », et j'y « recherchais la mort ». En effet, me laissant pousser les cheveux et la moustache, marchant même pieds nus dans les prés enneigés, me nourrissant légèrement de céréales étuvées, appréciant la chaleur interne de mon abdomen, et négligeant le chauffage de la maison, je donnais l'impression d'être un

pauvre hère, abandonné de la vie en apparence... Mais, de mon point de vue, il me suffisait de trouver le calme, cela me donnait le bonheur. J'oubliai donc leurs deux regards tout à la fois attentifs, inquiets, mais à peine condescendants, et qui m'évaluaient ainsi depuis l'extérieur. Mes mouvements étaient très ralentis, je pratiquais l'attention au geste. On pouvait croire du dehors à une sorte de débilité progressive, ou de handicap. Je faisais vœu de silence pour ne pas dissiper quelque excellente méditation de la journée, et ne répondais plus guère à tels propos d'usage entre voisins. Ils pouvaient penser que j'avais perdu l'esprit, en même temps que l'usage de la parole ! Il me suffisait, en effet, de pénétrer le monde nivéen des absorptions méditatives, et de dissoudre tout souci dans cet illimité. Fort de cette pratique quotidienne, qui venait à moi sans que je la produise par des efforts, sinon par la discrétion et le recueillement, je négligeai de rassurer les autres sur mon sort.

Mais si je me comportais comme un *yogi fou*, Andrés & Woopie n'étaient pas ordinaires non plus, à leur manière, dans le style plus « buddhahotline.com » qui était leur, puisqu'ils *surfaient* volontiers sur les portails bouddhiques virtuels d'Internet, pour y dénicher de nouveaux stages incontournables comme « marketing et relation d'aide » ou « *Shiatsu* des hommes d'affaires »...

Ils appartenaient à cette frange active qui voulait créer des réseaux d'initiatives locales nouvelles et radicales. Par exemple, ils avaient récemment caressé le projet de battre monnaie, et de substituer à l'argent, dans leur milieu, une nouvelle devise, utilisant des chèques libellés en « échange de services ». Comme l'idée astucieuse venait d'eux, on pouvait supposer qu'ils ne seraient pas les derniers à bénéficier des termes de l'échange qu'ils se proposaient de définir eux-mêmes... Leur idée d'une nouvelle monnaie locale venait de leur conviction que le monde actuel était « au bord du gouffre ».

L'année auparavant, ils m'avaient d'ailleurs prévenu, sur le ton de la plus grande confidentialité, que la Bourse allait s'effondrer définitivement le 8 mai.

Ce serait la fin du capitalisme. Curieux de nature, je notai dans mon agenda cette date distante encore de quelques mois. Puis, le jour venu, je me procurai le Wall Street Journal disponible à mon université. Ce 8 mai s'avéra en réalité une journée *excellente* pour la Bourse !

Prévoyant toujours qu'une grande catastrophe mondiale, « dans ce monde dégénéré au terrible *karma* négatif, » ne tarderait pas à provoquer une pénurie dans les magasins, Andrés & Woopie avaient stocké près de leur maison, dans d'anciennes dépendances, des hectolitres de blé, de lentilles, de pâtes alimentaires, d'huile végétale et de diverses denrées. De cette vaste réserve peuplée de grands fûts, ils eurent à consommer longuement le monceau de denrées périssables. Puis ils jetèrent la plus grande partie de ces dernières, déjà moisies ou rancies !

Craignant de même que l'eau potable du réseau ne manque dans cette région pourtant riche en sources, ils avaient mis au point deux autres systèmes d'alimentation de leur grande maison. Une pompe tirait l'eau d'un vieux puits, et une citerne à pluie en accumulait quelques mètres cube de plus. Trois systèmes de robinetterie trônaient donc dans leur salle de bains, permettant d'accéder à chacune des tuyauteries, rendant la pièce semblable à la salle des machines du paquebot Titanic...

Ces aimables voisins affectionnaient les nouveaux gadgets de méditation. N'avaient-ils pas installé un distributeur d'air pur *holistique* dans le vestibule de leur maison. On pouvait y respirer une « bouffée oxygénante » à un diffuseur. Leurs montres-bracelets arboraient un cadran chiffré, bien entendu, en tibétain. Leur salle de méditation utilisait une « Zen clock[30] » en forme de pyramide qui donnait le signal du début et de la fin de chaque session par un bruit enregistré de gong. Ils portaient les vêtements *Dô création* de « bien-être maximal » en lin, avec des boutons de confort sur le côté des pantalons. Ils organisaient leur espace de jardin à partir des règles chinoises de la géomancie,

le Feng Shui, et avaient installé, à des lieux stratégiques, des fontaines à jet d'eau électrique. Enfin, ils avaient fait adopter à leurs visiteurs le « thé des yogi » élaboré « selon la tradition ayurvédique[31] », et ne juraient sinon que par le « thé biologique en sachet dose fraîcheur ». Il y en avait sept, un pour chaque usage : *forme, draineur, digestion, détente, élimination, sérénité, dépuratif*. Ils dormaient chaque nuit la tête posée sur des « oreillers végétaux en balle d'épeautre bio » et se soignaient avec « le rayonnement des cristaux ». Ils s'interdisaient l'usage des bâtonnets pour nettoyer leurs oreilles, préférant les « bougies creuses des indiens Hopi en cire naturelle ». Il leur fallait allumer la bougie enfoncée dans l'oreille et laisser sa chaleur fondre le cérumen, un périlleux exercice hebdomadaire qui mettait leur maisonnée en effervescence...

La nuit était tombée dans son salon clair. Pablito se leva, régla la vasque tripode halogène pour un éclairage léger, et baissa les stores à lamelles gris perle. La douce lumière éclairait son visage d'un éclat plus diaphane désormais. Il passa la main dans ses cheveux et chercha ses mots, afin de communiquer ses sentiments avec humour. Il maniait l'ironie familière des Indiens d'Amérique. Elle avait été pour les peuples indigènes une des armes historiques de leur résistance au terrible envahisseur espagnol, puis anglo-saxon :

— J'étais donc sous la surveillance éclairée de fins « experts » en matière de spiritualité « authentique », que ma manière débonnaire, et sans souci des apparences, mettait désormais en alerte rouge. Car ils s'étaient promis de « m'aider », sans me demander d'ailleurs mon avis, se sentant la vocation de « guider » les autres...

Andrés et Woopie avaient créé un *nirvana network*[32] destiné à « illuminer » les personnes isolées qui devaient à tout prix adopter leur « spiritualité ». Leur « réseau thérapeutique » était constitué de bonnes volontés ayant reçu « les vœux auprès du Karmatchup », et qui avaient formellement « pris l'engagement

de libérer tous les êtres du *samsara*, le cycle de la réincarnation, jusqu'au dernier. » Cela signifiait que les personnes seules, différentes d'eux, ou vivant une autre expérience qu'eux-mêmes, étaient susceptibles de recevoir la « médiation diamantine[33] » d'une « nouvelle thérapie éveillée de groupe ». Les « guerriers de la sagesse » qui avaient adhéré au « nirvana network » entraient alors, les uns après les autres, dans la vie de la personne à « accompagner », pensant bien faire.

Ils allaient d'abord frapper à sa porte avec des égards et des attentions délicates, amenant une part de tarte à l'abricot, ou un paquet d'encens népalais contre le stress. En réalité ce groupe se focalisait progressivement sur celui, ou celle, dont « le *karma* devait être restructuré ». Le cercle devenait de plus en plus pressant, et attrapait cette personne isolée, en resserrant doucement « le lasso de sa compassion. »

Des sympathisants du « nirvana network » dans les professions de santé donnaient leur caution officielle, indispensable à ce nouveau « groupe de thérapie systémique. »

Lorsque l'intimité du sujet avait été pénétrée, que sa maison était grande ouverte, il était mûr. On lui avait, en effet, montré qu'il était « trop seul, trop individualiste, que son ego était rigide, et que sa chère liberté n'était que l'expression de l'orgueil ».

Il lui était alors proposé, à la première faiblesse, au premier moment de désarroi, de quitter sa maison et de devenir pensionnaire dans l'une des chambres d'hôtes de la maison d'Andrés & Woopie. Au début, une certaine latitude était donnée au « patient ». Mais rapidement il lui était demandé de participer aux « tâches communautaires », pour le maître de maison et son épouse. Il s'agissait de travailler à la préparation des confitures qui seraient vendues au monastère, ou de récolter les fleurs qui étaient payées par les retraitants des ermitages de trois années.

Enfin lorsque « son ego avait un peu lâché », que le sujet était habitué à gratter le jardin et à nettoyer les latrines, il lui était proposé d'acquitter à Andrés et Woopie une substantielle participation aux frais d'hébergement. Ces derniers n'étaient certes pas des rapaces. Ils étaient corrects avec l'argent et généreux à leur manière. Mais ils appréciaient l'aide matérielle que « l'invité » leur procuraient ainsi. Dans « l'atmosphère de dévotion à Karmatchup, » ces questions allaient de soi.

Le cœur de ce projet, sa raison d'être, était d'accompagner des personnes fragiles, dont Andrés & Woopie entendaient dire qu'elles étaient disponibles, influençables, et qui tôt ou tard pouvaient peut-être *adhérer*. Leur « compassion » ne faisait qu'un tour ! Forts de leur implication dans l'école du Karmatchup, il fallait qu'ils interviennent ! N'était-ce pas « pour le bien de tous les êtres » ?

Il préféraient, parmi elles, les personnes très âgées et malades... Les personnes ainsi prises en main devaient « préparer leur prochaine vie ». Il leur serait même bénéfique, « pour se réincarner favorablement » d'effectuer une donation de leurs biens dans ce nouveau milieu si remarquable et sanctifié. Les faits et gestes de chaque individu étaient ainsi attentivement suivis, « afin qu'il obtienne une bonne renaissance ». On récitait force *mantra*. La personne « en fin de vie » s'assurait que la transmission de sa maison s'opérait dans les règles légales. Elle mettait les noms de ses principaux bénéficiaires dans son contrat d'assurance-vie. Et, avec un peu de chance, l'Opel Corsa pouvait même être récupérée, sans avoir à acquitter de droits de succession au moment du décès. Mais la voiture, c'était la cerise sur le gâteau...

Le « nirvana network » était promis à ce bel avenir avec les personnes très âgées de la région. Il suffisait aux « guerriers de la sagesse » de répandre leur

rhétorique, dont ils étaient si convaincus. Ils organisaient ensuite des réunions rituelles pour chaque nouveau, lui faisaient passer cordelette rituelle au cou, et répéter *moulte* souhaits en sanskrit. Et si le *jack pot* tombait tout seul, en toute légalité, par « l'activité spontanée de la sagesse », ce ne seraient pas Andrés & Woopie qui s'en plaindraient ! Maison, bas de laine, compte bancaire, rien n'était « désiré » chez les protégés. Mais tout était accessible, en quelques mois de « pratique de la compassion et de la dévotion ». La région serait bientôt écrémée par les « thérapeutes tantriques » du « nirvana network »...

Quant à Andrés & Woopie, ils étaient si sûrs de leur sagesse. Un besoin de solitude chez un autre qu'eux ? Ils n'en faisaient guère cas. Un silence de lui ? Ils confondaient cette pudeur avec la permission de s'immiscer. Ils ne comprenaient pas que la vie humaine est un secret bien gardé, un mystère, une énigme unique, insondable. Les personnes « en fin de vie » disposaient naturellement de la sagesse nécessaire. Mais Andrés & Woopie ne le voyaient pas. Des vieillards vénérables faisaient les frais des expériences d'apprentis sorciers du couple prosélyte. Ceux qui en essayaient les plâtres disparaissaient sans pouvoir revenir pour se plaindre !

Pablito se dirigea vers la chaîne HiFi et fit jouer une composition coréenne pour *kayagum*, une sorte de luth que le musicien pose sur ses genoux. Tandis que les notes s'égrénaient dans la pièce, il alluma un bâton d'encens japonais aux feuilles d'automne. Ce dernier se consuma bientôt dans son brûloir de *terracotta* rempli de sable blanc, en larges volutes végétales et parfumées...

L'Indien reprit son récit, là où il l'avait laissé :

— Mais je me souciais fort peu de ces éminents spécialistes du nirvana en kit. Car il me fallait me rendre à l'évidence, Gondor était mort, et ma vie semblait, elle aussi, devoir partir très bientôt... Chaque jour de sérénité ineffable prenait

un peu plus de ma force. J'étais pâle et un peu amaigri, chacun autour le voyait bien. Et je me résignais à cette mort probable, aimant pourtant passionnément ma vie. « Après tout, nul ne connaît l'heure de son départ, et une vie bien vécue ne produit pas de regret. » Je me dis ainsi que je pouvais me confier à une destinée, et la laisser advenir, sans me soucier trop de la longévité théorique de l'existence. Dans la solitude, j'étais prêt à faire face à ce qui adviendrait...

Un jour, une forte amertume de la salive apparut sans raison dans ma bouche, et s'avéra de plus en plus tenace tandis que j'économisais plus difficilement mes forces. C'était donc probablement ma fin qui approchait, trop vite, d'ici peut-être quelques jours.

Pour n'avoir aucun regret, je préparai des enveloppes, et déposai en tout quelques milliers d'euro pour des amis du monastère. La mieux garnie était pour Crocki, que je rencontrai en chemin, mais il y en avait aussi pour des laïcs des environs. Je demandai au notaire de parer à toute éventualité, et de préparer mon testament, des cadeaux d'adieu pour mes parents, et une donation, en gardant cependant pour moi, et de mon vivant, l'usufruit de la maison, au cas où je traverserais ce cap difficile. Le bénéficiaire de la villa serait l'un de mes anciens élèves à l'université qui aspirait à trouver un autre équilibre avec le monde trépidant de la capitale où il vivait.

Mais ces libéralités alertèrent Andrés & Woopie, qui me trouvaient sans doute déjà fort étrange. Ils pensèrent sincèrement que j'avais perdu le reste de raison qui me restait, puisque je dispersais ainsi mes biens sans leur demander « d'aide en fin de vie ». Je leur avais offert quelques centaines d'euro, afin de partir éventuellement sans regret, en ayant pratiqué véritablement la générosité comme l'avait souvent conseillé Gondor.

Hélas, Andrés & Woopie constatant mon silence, ma faiblesse extrême et ma



drôle de dégaine, me demandèrent de venir vivre chez eux, et de recevoir l'accompagnement du « nirvana network ». N'ayant plus guère de force, après une matinée de formalités épuisantes chez le notaire, mais ayant gardé ma lucidité, je refusai. Je leur demandai clairement de ne pas me faire hospitaliser, de me ramener chez moi, et de me laisser vivre tranquillement. Mais ils m'avaient amené à leur maison, avec leur voiture, et ne voulaient plus me laisser rentrer dans ma propre vie. Ils insistèrent : j'étais une recrue potentielle de leur projet pilote, un être qu'ils croyaient fragile. Disposant de ressources, j'étais d'autant plus intéressant.

J'adoptai alors le mutisme, refusant de manger, à la cuillère, la soupe qu'ils essayaient de me mettre dans la bouche. Dépités, voyant qu'ils n'avaient pu me dominer, et qu'ils n'obtiendraient ainsi rien de moi, que ma contribution était perdue pour leur « nirvana network », ils demandèrent à un autre adepte, avocat à la retraite, maître Médor, de m'expédier... Ils me firent immédiatement interner dans un service psychiatrique spécialisé pour les débiles profonds et les aliénés.

Une ambulance fut appelée. On m'y transporta sans me donner la possibilité de me réhydrater. J'avais soif. Ni l'infirmier, ni le chauffeur ne devinèrent que je passais progressivement dans l'inconscience à cause de cette déshydratation. Après l'arrivée à l'établissement psychiatrique, on m'en fit repartir immédiatement, pour un détour supplémentaire de plusieurs heures par l'Hôpital Public afin d'y faire les analyses habituelles. Là, à cause d'une grève, je restai, toujours sans pouvoir boire, allongé sur la civière.

Sans nourriture depuis le matin, mais surtout sans eau, mes dernières forces, déjà entamées par cette journée épuisante, s'étaient donc enfuies. Sur ma civière, entre veille et sommeil, je me sentis partir, c'était donc cela la mort me dis-je, détaché. En effet, sans la moindre peur, ni la moindre douleur, je

percevais un grand bien-être dans ce hall d'hôpital, comme si je comprenais intimement que c'était un endroit utile.

J'étais lucide, et j'entendais distinctement et précisément les conversations autour, et me souviens encore convenablement aujourd'hui de leurs sujets. Il y avait de grands posters représentant des paysages d'îles tropicales au mur. Je pressentais même le rayonnement d'une machine de radiographie située à quelques mètres de moi.

Mon pauvre corps ne réagissait plus, et je me sentis en quelques instants m'élever à plus de deux mètres au-dessus de lui. Il ne subsistait presque plus de lien avec la terre. Me voilà flottant comme un nuage d'or invisible dans ce hall à haut plafond, au-dessus de ce faible « Pablito » abandonné, sans personne pour s'en occuper, à cause de la grève du personnel ! J'étais donc en train de mourir ici, sans attirer l'attention, et je partais uni à ce rayonnement doré et noble, à cette présence « céleste », « sacrée », si bienveillante et consciente, mais diffuse et sans doute invisible aux yeux des autres.

L'expérience était réelle et pas hallucinatoire, j'en avais la certitude.

Le temps passa, ou s'arrêta, mais je ne pouvais en apprécier le cours, il me sembla que les instants se faisaient *spacieux*. Je sentis que je venais de dépasser une limite, de franchir un point de non-retour... Il me fallait suivre cette réalité rayonnante, joyeuse, paisible, tranquille, unifiée et douce dans ses « mondes », peut-être dans son propre voyage, me fondre en elle, m'y dissoudre, ou m'y adjoindre comme un peu de sa clarté, et laisser ce corps et cette vie désormais.

Cette lumière d'amour, d'une qualité pas tout à fait « terrestre », était donc une des clés de vie. Car même mourant dans ma forme humaine, j'étais toujours bien vivant dans ce plan subtil, et comme heureux de l'être. Ayant imprégné discrètement mon physique — sa matière organique — ce rayonnement ineffable, inconditionnel, non-référentiel, cette énergie de grand respect et de haute valeur avait donc donné à l'humain que j'avais été sa véritable humanité,

en lui étant prêté pour la durée de son existence... Je pouvais ainsi me reconnaître dans cette parenté, et apprécier ce que j'étais : un être mis au monde par le soin ou par l'entremise de ces présences plus conscientes et plus parfaites, ou plutôt de cette présence singulière, une, silencieuse, lumineuse et presque placide... À la fois un peu matière, mais aussi un peu énergie et un peu esprit, le nuage mordoré était-il aussi un artefact, une bouffée de vitalité profonde libérée par un art ou une science de la vie qui me dépassait ? Impossible de le savoir.

C'était un peu de moi qui retournais vers *cela* ou plutôt vers *Celui-ci*. Mais qu'elle fût naturelle ou qu'elle fût produite par une « science/art/sagesse » extra ou supraterrrestre, la majesté de cette douceur était celle d'une conscience beaucoup plus vaste et bien plus évoluée que la mienne.

Voilà ce que je découvrais à ma manière. Pour moi aussi, ce départ de la nitescence hors du corps, signifiait la fin de ma vie physique. Mon espace et mon temps humain étaient caducs ici, dans cette ouverture et cette lumineuse absence de forme fixe.

Je n'avais pas d'émotions à ce sujet, même pas un regret, juste une évidence. La compréhension était claire. La pensée, très vigilante et paisible. Il ne pouvait pas s'agir de schizophrénie, il n'y avait d'ailleurs pas de souffrance, ni de distorsion de la perception. La réalité était perçue de manière assez complète et l'image de mon vécu n'en était pas affectée. Il ne s'agissait pas non plus d'un de ces phénomènes *d'autoscopie* où des malades mentaux se voient parfois eux-mêmes à distance, je ne percevais aucune dépersonnalisation, étant au contraire vraiment présent en ces instants qui semblèrent s'étirer... Enfin il ne s'agissait pas d'autosuggestion, visiblement, puisque moi qui étais bouddhiste, je ne trouvais là aucune confirmation tangible de mes croyances. Nul bouddha blanc, rouge, vert ou bleu, ne m'attendait au-delà de ma vie humaine ! Quant à la doctrine de la réincarnation, à laquelle j'avais pourtant

adhéré depuis longtemps, je n'en eus *aucune* confirmation, aucun indice, en ces instants...

Il me fallait donc accueillir une évidence spirituelle sans étiquette, plus universelle, et très libre de mon propre conditionnement religieux.

Enfin je n'arrivai ni au paradis, ni en enfer, ni dans un purgatoire !

J'étais, tout simplement, un peu de cette énergie « lumineuse », qui avait été immergée, incarnée dans cette aimable et fragile chair. Elle rejoignait cette vaste splendeur, sans visage, et cependant consciente à trois-cent-soixante degrés, de tout l'espace autour... Une bien belle rencontre, ma foi.

Mais un frémissement s'empara de moi : partir ou revenir ? À nouveau la question se posait : et ce fut revenir qui m'attira en bas, vers la forme allongée où je repris conscience sur la civière, comme revivifié.

Le personnel était revenu aussi, et on m'amenait en fourgon à la clinique psychiatrique.

Là-bas je fus transféré dans une chambre individuelle, j'écoutai l'un des infirmiers lire à l'autre la notice contenue dans le dossier médical, et pus en garder le souvenir jusqu'à aujourd'hui. Un des infirmiers me gifla pour que je me « réveille », et que je me relève sur le lit où l'on m'avait installé. Il me fit alors prendre un cachet de neuroleptique, heureusement un minuscule gobelet d'eau accompagnait celui-ci. Je bus avidement l'eau qui manquait tant à mon organisme, et laissai le comprimé dans un coin de la bouche. Me tournant discrètement vers le mur, je recrachai silencieusement le comprimé au goût déjà amer dont je n'avais aucun besoin. Dès que les infirmiers furent partis, je me levai et bus longuement en remplissant le gobelet plusieurs fois au robinet du lavabo, cela m'était indispensable. C'est exactement ce à quoi aucun soignant ici n'avait songé un seul instant pendant cette longue journée : me donner un peu d'eau à boire.

La réhydratation s'accompagna la nuit d'intenses activités subtiles qui me semblèrent très énergisantes. Le lendemain matin, je me levai somme toute fort dispos, et consommai de bon appétit le croissant, le beurre et les confitures qui nous étaient servis avec du thé au petit déjeuner.

Constatant que mes expériences de méditation avaient subitement disparu, comme prises par mon transfert dans ce nouveau milieu, je n'avais plus de raison de garder le silence ou le mutisme. Je repris donc les conversations normalement, avec chacun dans l'institut psychiatrique. Je me gardai bien de dire que j'étais bouddhiste ou en retraite spirituelle, ce qui aurait certainement joué contre ma sortie de cet aimable goulag. Me voyant souriant et poli, détendu et sociable, le personnel de service alerta de suite les infirmiers, qui signalèrent à l'assistante sociale que j'avais été « mal orienté dans le service. »

Pendant ces jours d'internement contraint, parmi des personnes profondément atteintes dans leur potentiel mental, je faisais semblant de prendre les médicaments psychotropes qui nous étaient donnés trois fois par jour. Si je ne l'avais pas fait, on m'aurait certainement forcé à les avaler, ou d'autres neuroleptiques m'auraient été injectés. Je devais donc montrer patte blanche, faire comme tout le monde en apparence.

La quantité était telle que les malheureux qui ingurgitaient cela ne tenaient plus sur leurs jambes très solidement. Ils étaient sous cette camisole chimique qui les rendait hébétés et malléables, et je n'en voulais certes pas !

Je plaçai chaque comprimé dans ma poche, parfois dans ma bouche lorsque j'étais surveillé de près, et allai aux toilettes l'y jeter. Il me fallait casser le cachet en deux, pour que l'eau de la chasse l'emporte, sinon, il y avait le risque qu'il reste au fond de la cuvette. Là, j'en trouvai d'ailleurs parfois. Je n'étais pas le seul à jeter les comprimés...

Un autre pensionnaire de ce service me confia qu'il faisait la même chose que

moi. Il fut bientôt libéré, et put aller dans une maison de retraite « normale », enfin. Et il quitta sans regret l'établissement psychiatrique, où sa personne bonhomme et agréable apportait depuis des années, chaque *jour*, une manne financière non négligeable, le prix de journée, issu des caisses publiques, contribuant au maintien de l'équipe soignante et à celui de son chef de service. Et il ne demandait guère de travail ou de soins à ces derniers, puisqu'il était, bien qu'âgé, d'une santé mentale parfaite.

En effet, le chef de service, un psychiatre qui faisait des apparitions régulières et, somme toute, toujours brèves, tenait à ce que le taux de remplissage de son service soit suffisant. Mon séjour, comme celui de chacun ici, était financé par la Sécurité Sociale et par des mutuelles complémentaires. Elles lui assuraient ses ressources de fonctionnement. Mais ce budget annuel, m'expliqua-t-on — car nous en étions déjà aux confidences avec le personnel — était toujours menacé de coupe sombre d'en haut, en cas de sous remplissage de la capacité d'accueil du service. De plus, je découvris, à mon corps défendant, que le psychiatre n'excluait pas que je puisse être fidélisé, et que je devienne, plus tard, un client régulier de son cabinet en ville. Je ne serais pas un patient difficile, n'ayant pas de problème particulier. Je contribuerais ainsi modestement à améliorer son « prestige » professionnel, car cette affaire privée tournait évidemment au ralenti. Ce seraient alors quelques émoluments facilement obtenus, et fort bienvenus... pour lui. J'avais quitté le Charybde du « nirvana network » pour le Scylla de la « clinique psychiatrique Sainte Barbe ».

J'étais moi-même formé à la psychologie, et je l'enseignais depuis plusieurs années. Je m'amusais donc à entretenir des conversations soutenues avec le personnel sur ces sujets, faisant montre d'autant de bon sens, de facultés d'observation et de communication, que possible ! Cela contribua à ce qu'on

ait envie par ailleurs de me rendre ma liberté, et avec elle ma dignité, sans me faire longuement languir dans ce bunker aux portes verrouillées en permanence. Sous la pression des agents de service, des soignants, et de l'assistante sociale, sans doute avec quelque regret pour ma contribution bien involontaire à l'équilibre de ses livres de compte, le chef de service condescendit rapidement à me laisser partir. Ouf ! Je rentrai à la maison, heureux d'avoir été rendu à ma chère liberté, et je mis de suite à la poubelle les boîtes de neuroleptiques, sans jamais en avoir pris un seul cachet.

Les voisins Andrés & Woopie, puis à leur suite d'autres bavards, avaient fait courir la rumeur, provoquée par cet internement inopiné, que j'étais fou. Chacun fut donc gêné de mes quelques cadeaux d'argent devenus encombrants, toute l'affaire ayant mal tourné, si bien que je trouvai en rentrant à la maison les enveloppes pleines de billets de banque, qui étaient revenues. Le notaire, lui aussi, restitua tout, sans que je lui demande moi-même, en particulier les frais de cette donation qui n'eut donc pas lieu...

Pablito s'arrêta, s'étira en levant les bras lentement, et fit un large sourire :

— Cela ne pouvait pas mieux tomber. Car, même terrifiante, cette sortie brutale de ma retraite contemplative avait provoqué cette expérience profonde de mort imminente. Mais, ensuite le trépas s'était complètement éloigné de moi. J'avais ainsi retrouvé ma vie ! Étrange, n'est-ce pas ? Alors cette mort qui rôdait, si proche, pendant ma retraite solitaire, venait-elle de la même source que les méditations blanches et translucides ? Avais-je été sous une autre emprise tout à la fois contemplative et fatale ? Dans cette expérience quelle part avaient le réseau des disciples, la hiérarchie discrète du monastère et ses nombreuses pratiques secrètes ?

L'expérience de mort imminente que j'avais vécue sur une civière à l'hôpital

trouva plus tard d'autres échos plus profonds dans ma vie.

Sur le long terme il s'avéra qu'elle était l'annonciatrice de certaines transformations dans mon corps et mon psychisme, plutôt favorables en général. J'acquis progressivement, à ma grande surprise, une meilleure concentration, une attention soutenue, une vigilance détendue et durable. Ma capacité à travailler, à écrire, à penser s'affinèrent. La mémorisation devenait détaillée, et surtout rapide. Parfois il me suffisait maintenant de parcourir un texte rapidement, pour en avoir non seulement les grandes lignes mais aussi de nombreux détails... Je pus ainsi mieux préparer les cours et les conférences que je donnais ici ou là. Je pus clarifier mes idées, et apprendre à les exprimer, non sans la remise en questions de mes propres présupposés. J'apprenais désormais plus vite, en dépit de l'âge qui venait !

Ma sensibilité s'était aussi humanisée, c'est-à-dire qu'elle se faisait compréhensive... Je réalisais mieux la valeur de la vie et de toutes les expériences que permettait normalement le corps, et auxquelles je n'avais auparavant pas prêté assez d'attention. Je réalisais un peu l'importance essentielle de l'amour chez les autres, la profondeur des sentiments familiaux, et la valeur des vrais amis, rares et donc si remarquables.

Entrevoiant désormais la complexité illimitée et les mystères insondables de la nature, je renonçai à vouloir la transformer, ou même à régenter les autres. Je laissai chacun vivre sans interférer.

Mon corps était moins affecté par la rencontre, même s'il avait perdu trop de sa force et de sa vitalité. Mon ambition, les projets professionnels avaient de même été quelque peu élagués aussi. Je vivais davantage au présent, songeant parfois à la nature fragile de cette vie, qui pouvait s'arrêter d'un moment à l'autre... Mais ce que je regrettais, en revanche, ce fut la perte de cet idéalisme, de cet engagement pour incarner un monde meilleur ! À cela je renonçai... J'avais donc mûri. Mais ce puissant moteur de ma jeunesse et de mes voyages,



ce qui avait aussi motivé mes études de psychologie, puis mes propres tentatives de l'enseigner, allait me manquer, un peu, en filigrane. En perdant mes illusions, ma conviction qu'il fallait humaniser le monde, c'est aussi une image essentielle de ma propre inscription dans la réalité que je dus transformer. Et c'est bien l'expérience même, intérieure et sans ambiguïté, de cette réalité individuelle et unique, qui m'amena à renoncer à donner aux autres le goût d'une quête spirituelle qui serait étrangère à leur propre nature.

Je découvris enfin un peu mieux par moi-même ce que les mots ne peuvent pas davantage dire... Chacun était apte à une découverte potentielle. Chacun avait cette faculté d'expérimenter, d'aller plus loin. Et je ne pouvais pas anticiper ni faire pour les autres, ce que la nature humaine profonde de chacun avait en réserve et en projet.

Pablito me garda à dîner. Tandis que nous parlions gaiement, il nous préparait, à chacun, un large Taco. C'était une fine crêpe très craquante de maïs, pliée en deux. Elle était fourrée avec des ingrédients chauds et cuits — viande hachée grillée et haricots rouges au piment fort — et d'autres, frais et crus — tomates en petits dés, fromage blanc.

Nous restâmes tard à deviser, ne voyant pas le temps passer, tandis que, de temps en temps, une étoile filante zébrait le ciel, derrière les fenêtres de sa cuisine aux murs jaune paille... Le temps bleu et rafraîchi de la nuit me désenivra enfin de la rencontre paisible avec Pablito, tandis que je rentrai au guidon du vélo électrique par les routes odorantes, bordées de hautes sapinières...

## XII

### BÉNÉDICTION BOUDDHIQUE

#### LES ANGES GARDIENS

*L'ouvrage existe donc en rêve, et chacune de ses pages est déjà prête...*

C'est ce qu'avait dit Gondor... Pomme et moi avions besoin de comprendre : pourquoi un livre ? Et surtout : comment l'écrire ? Nous n'avions encore reçu aucune explication de sa part... Pomme suggéra une « session de Mireval » pour améliorer notre créativité. Je lui demandai ce qu'était cette nouvelle méthode de *remue-méninges*, n'en ayant jamais entendu parler. Elle alla à la réserve attenante à la cuisine. J'entendis quelques tintements. Elle revint brandissant, triomphale, une bouteille de « muscat de Mireval » et deux hauts verres Harcourt à facettes, en cristal doré de Baccarat.

— Nous avons besoin, avec notre belle modération, de ce nectar de sagesse qui délie les langues et embellit les idées, dit-elle, en débouchant la bouteille dans un sonore bruit de bouchon.

C'était vrai. Sirotant la boisson douce et sucrée, au bon goût de raisin, nous commençons à déployer un irrésistible optimisme de vendanges. Pomme pensait à haute voix, tout en contemplant, les yeux sur son verre étincelant, la corolle qu'évoquait le cristal taillé en biseaux :

— Gondor a une conscience aiguë des questions essentielles qui assaillent l'existence humaine. Il ne croit pas à *la force*, ni à des interventions extérieures pour arrêter les morts prématurées. Pour lui la seule solution s'avère être dans

une prise de conscience, tant personnelle que collective. Si les adeptes comprennent qu'ils ont une part, même infime, indirecte ou incertaine, dans des décès, leur attitude sera la clef qui changera les circonstances. Gondor a compris que c'est le cœur des hommes qui est à rencontrer, avec douceur et raison...

Je *lampai* un peu de muscat, avant de me livrer au jeu des questions et des réponses possibles :

— Pourquoi Gondor préfère-t-il un *livre*, au recours à la loi républicaine ? C'est que personne ne dispose de *preuves* formelles des liens de *cause à effet* direct entre ces morts et un monde tantrique invisible. *Qui* pourrait y croire ? Certainement pas une administration *rationnelle* qui ne reconnaît pas encore les forces attribuées à *l'inconscient collectif* par ton compatriote, le psychiatre zurichois Carl Gustav Jung. De plus, d'autres liens subtils avec l'environnement *existent* qui peuvent tout aussi bien provoquer ou aggraver des conséquences. On ne peut pas mettre en cause *légalement* le « phénomène bouddhiste », ni des adeptes, ni un « imagi*Shark* prédateur » qu'il serait bien impossible *d'interpeller* ! Ce serait aux retraitants dans les ermitages collectifs de prendre eux-mêmes les choses en main.

Pomme reprit. Dès sa première phrase, je pris conscience, à cet instant, que nous nous tutoyions désormais, signe sûr que le vin avait fait son effet :

— Un exemple *t'en* donnera la mesure. La construction de ces ermitages collectifs a fait appel à des matériaux légers. L'hiver est rude, et dehors le thermomètre peut parfois descendre jusqu'à moins vingt degrés Celcius. Sous les combles, sans chauffage, certains doivent trouver le temps long. À moins qu'ils ne contreviennent aux règles, et qu'en cachette ils disposent d'un

convecteur personnel, prohibé par leur vie de groupe. Puis, pire que le froid, la chaleur de l'été transforme certaines chambres en « saunas ». La touffeur dans ces habitats sous les toits, dotés seulement d'un Velux pour certains, est un défi au bon sens, et peut-être à la santé des plus exposés. Il faudra avertir nos lecteurs du risque potentiel que courent les candidats à ces retraites de par les conditions extrêmes de température qui peuvent prévaloir à certains moments de l'année. Les malheureux ne peuvent pas choisir, selon leur état de santé, telle ou telle cellule. Un tirage au sort en décide avant le début de la session. Et ils seront dans l'enceinte de ces unités de vie dotées d'un petit jardin, pour trois ans, sans pouvoir en sortir ! Le moine médecin qui officie dans ces lieux ne pourrait sans doute pas éviter l'implication de sa *responsabilité* personnelle si des décès se produisaient un jour à cause de ces atmosphères étouffantes ou glaciales. Les retraitants n'osent pas se plaindre, et se contentent de prier les *imagiShark* pour avoir un soulagement lorsqu'il fait trop chaud ou trop froid. Ce serait au docteur du centre bouddhique de tirer la sonnette d'alarme, avant qu'il ne soit trop tard...

Je saisis au bond l'argument de Pomme :

— Le réalisme commence aussi par les petites choses, entre les mains de chacun. Ismaël m'a raconté, par exemple, que ses camarades reclus attendent si longtemps, avant de se résigner à aller chez le dentiste, que beaucoup ont des caries, parfois avec abcès. Ils ne veulent pas renoncer à leur vœu de rester à l'intérieur pendant ces *trois* années. Alors, ils supportent la douleur en s'imaginant sous la forme *imagiShark* prédatrice, et en récitant des *mantra*. Conséquence inévitable : certains, qui ont négligé ces soins, doivent se faire arracher des quenottes, parce qu'ils ont trop tardé à *sortir de retraite*.

Pomme reprit une rasade de blanc frais, et sembla y trouver quelque inspiration

:

— Sais-tu que beaucoup ne se lavent plus, et cela pendant une année entière ? Ils laissent pour cette période la robe de moine, et se drapent d'une cotonnade blanche. Ils se laissent pousser les cheveux, la barbe et négligent leurs ongles. Ce sont des instructions données au milieu de la retraite collective. Il est naturel que tous redoutent qu'une *inspection sanitaire et sociale* n'entre dans leurs centres ! Mais, tout autant que ces questions d'hygiène, c'est le danger d'incendie qui me chiffonne. Les caisses de méditation — leur bois, leurs coussins, leurs couvertures — sont à proximité immédiate des lampes à beurre sur les autels individuels. Chacun compte sur la méditation, bien incertaine en réalité, des *imagiShark*, afin que le feu ne s'y mette pas ! Ce serait plus prudent de bannir toutes les bougies...

Mais un signal sonore nous indiqua qu'un courrier électronique arrivait sur l'ordinateur portable, laissé en veille à portée de nous.

Chère Pomme, cher Antonin,

Qui cherche, trouve ! Nos petits tours de prestidigitateur sont en train de faire sortir le lapin du chapeau ! Tout a commencé avant hier, au cours de la nuit. Je me suis réveillé, comme alerté d'un danger *imminent*, par je ne sais quelle intuition.

Grâce à la retraite, nous développons ici, à certains moments, notre vision intérieure. Elle est plus « lumineuse ». Dans cette clarté une silhouette *imagiShark* noire, munie du hachoir, a jailli. J'ai de suite pensé qu'il s'agissait d'un adepte qui se camouflait en adoptant ses traits, et non de quelque divinité venue de l'au-delà !

En effet, il a bondi *sur moi*, sans autre forme de protocole, et a tenté d'ouvrir ma poitrine de part en part, en coupant avec vivacité, d'un geste très entraîné,

avec le tranchant du couperet à main, affûté comme un rasoir. J'ai contemplé la vacuité du corps humain, et j'ai dissous ma forme dans la méditation. La boucherie *subtile* n'a pas eu la même efficacité, puisque ce meurtre imaginaire a rencontré le vide. Je n'ai donc pas subi de dommage... Cela s'est limité à une sacrée peur, et à une mise en alerte de mes défenses. Je crains que pour d'autres cela pourrait avoir des conséquences *inconscientes*. Ces coups de hachoir étaient si réalistes qu'ils pourraient blesser des vies subtiles. Alors peuvent-ils aussi donner la mort à distance, avec discrétion, en toute impunité ?

Pour celui qui a adopté cette pratique erronée, en faisant ce triste usage de la forme *imagiShark*, c'est probablement la manière de dominer les autres.

D'autres images sont venues confirmer l'existence de cette personne. Elle essaye visiblement d'intimider, voire de supprimer les gêneurs, et je fais partie de ceux qui fouillent dans son jardin secret ! Le danger est donc revenu la nuit suivante, hier, au cours de mon endormissement. J'ai *subi* cette fois une terrifiante méditation « musclée ». Le même yogi visualisait certainement, depuis sa chambre, au cœur de la nuit, qu'il me passait à tabac, en jouant de la puissance que confère l'identification au corps griffu et flamboyant d'*imagiShark*. Il m'a roué de coups imaginaires. Puis il m'a rôti à la broche. Il m'a assaisonné avec de la sauce Tabasco ! Enfin, il m'a dévoré comme une volaille humaine. En adoptant cette identité noire, il ne montre, semble-t-il, ni culpabilité, ni peur, ni retenue. Il semble aimer cette terreur imaginaire qu'il *impose*... Mais c'est un guerrier de l'ombre très fluide, et totalement identifié au personnage. Je n'ai pu deviner de qui il s'agissait. J'étais bien trop occupé d'ailleurs à méditer que j'avais fondu dans l'espace, afin de ne pas m'exposer aux *crocs* qu'il plantait dans mon corps !

Nous devons donc identifier qui se cache derrière le masque obscur. C'est de toute évidence un ancien des séminaires de trois ans, car il maîtrise parfaitement cette technique discrète qu'on apprend pendant les retraites

successives. Sa visualisation est complète. À chacune de ses deux agressions inopinées, il en maintenait en permanence les détails : hardes en peau de tigre, collier de têtes humaines fraîchement tranchées, dentition gigantesque et ongles recourbés à ses larges pieds, flammes brûlantes autour de son corps ténébreux... S'agit-il d'un moine, *normal* en apparence ? Peut-être, enseigne-t-il la bonté et la compassion à quelques disciples ? Alors, ne trahit-il jamais ses « impulsions » et leur sombre secret ?

Je propose que nous lui tendions un piège afin de le démasquer. Mettons à profit notre technique onirique à plusieurs ! Le plus difficile a été fait : nous avons appris à rêver tous les trois ensemble. Nous savons maintenant comment fusionner à distance notre attention consciente avec celle de Gondor. Il nous suffit de réunir nos songes ce soir. Nous imaginerons en nous endormant que nous sommes ensemble.

Il nous faudra aussi recourir à un « appât » de choix pour aimanter la venue de ce terrible yogi, c'est-à-dire pour le faire surgir de l'ombre, au moins pour quelques instants, et le démasquer... Je vous suggère de commencer notre session en imaginant que Gondor est au milieu de nous. Nous lui demanderons conseil pour mettre au point les détails de la souricière... À tout à l'heure, au cœur de la nuit !

Amicalement vôtre,

Ismaël Tchang

Nous verrions bien... Pomme et moi étions quelque peu fébriles à l'idée de devoir rêver avec Tchang, à distance, pour la première fois. Pomme nous fit une infusion de tilleul à la farine d'orge qui détend, mais garde l'esprit clair, tout en nourrissant le corps, sans le surcharger. Nous nous endormîmes sans problème grâce à sa tisane, côte à côte sur le tapis afghan de son salon de

musique, afin de ne pas nous perdre au moment du début du sommeil. Nous émergeâmes dans le rêve, comme nous nous étions assoupis. Tchang se tenait près de nous, et souriait de nous voir, Pomme et moi, main dans la main... Nous nous redressâmes pour constater que nous n'étions pas seuls. Kim se tenait en tailleur, et m'accueillit par quelques mots de bienvenue :

— Depuis votre visite à ma chambre, dans la petite pagode au-dessus du temple, j'ai attentivement fait des souhaits pour vous, Antonin. Percevant que vous risquiez de remuer la boue, et craignant pour votre vie, j'ai focalisé plusieurs de mes contemplations quotidiennes afin de vous accompagner discrètement... Ce soir, l'intensité de vos pensées réunies a littéralement attiré mon corps de rêves vers vous...

Un autre était là, nonchalamment assis en pantalon de cotonnade. Son torse nu, ainsi que son visage, étaient peints de larges traits rouges et blancs, encore frais. C'était Pablito, mon ami indien, avec ses couleurs tribales, sur le sentier de la guerre. Devant notre surprise, il sourit :

— Je vous apparais en ce moment parce que l'art du rêveur est l'une des spécialités des peuples indiens. Nous le pratiquons en famille depuis notre plus tendre enfance. Nous ne serons pas de trop pour attraper cette ombre...

Nous formions un cercle au milieu duquel Tchang nous demanda de visualiser Gondor. Celui-ci apparut, aimanté par la focalisation de nos attentions, allongé confortablement et souriant :

— Bonsoir les amis, si vous me voyez comme ce vieillard ridé, vêtu de vieux oripeaux de moine, vous n'attirerez pas notre rapace. Il lui faut de la chair fraîche. Visualisez-moi plutôt comme un garçon de dix-huit ans, plein de vigueur et de grâce, avec un teint de lait.



Nous suivîmes son conseil. Gondor rajeunit visiblement devant nous, devenant blanc et rayonnant, comme un adolescent en pleine force de l'âge.

— Quel bienfait que d'être vu ainsi, jeune et beau, soupira d'aise Gondor ! Maintenant, les amis, vous allez imaginer que vous disparaissiez dans la nuit, en restant auprès de moi. Il vous suffit de penser à votre corps de rêves comme indissociable de la nuit, obscur, invisible et insondable... Puis vous imaginerez que je flotte juste au-dessus de la fontaine qui surgit au milieu des pelouses du monastère. Là, nous ne serons plus très loin de votre « oiseau de nuit », et il devrait être attiré par une victime juvénile ainsi offerte sans défense. Dès qu'il se préparera à m'ouvrir le ventre avec son couperet, afin de dérober ma jeunesse et ma force de vie, vous surgirez de l'ombre comme l'éclair. Vous lui tomberez dessus tous ensemble, sans trop tarder si possible, car je n'ai pas envie de finir comme une boîte de thon !

Nous avions donc disparu en apparence dans la nuit bleu marine. Gondor, allongé et comme endormi, apparaissait, blanc et lumineux, flottant au-dessus des eaux bouillonnantes de la fontaine du clos monastique... Un vrombissement semblait venir de loin. Une moto immatérielle s'arrêta sur la pelouse, un homme vêtu de cuir regardait par son casque entrouvert :

— C'est vous Gondor ? Que faites-vous là dehors ? Je vous emmène faire un tour de Harley ?

Gondor fit signe à notre Bobby de passer son chemin et de ne pas s'attarder :

— Pas ce soir Bobby, j'attends quelqu'un...

À regret Bobby glissa dans le monde du rêve au guidon de sa Harley rougeoyante... Mais une autre silhouette se rapprochait entourée d'un flonflon

de musique *techno*, c'était Fabrice, le standardiste :

— Bonsoir Gondor, je passe le mur des 240 *beats per minute*[34] !

— Tu es en train de rêver mon bon Fabrice. Tu t'es encore endormi avec ton baladeur en marche et les écouteurs sur tes oreilles !

Fabrice s'éloigna, tout auréolé d'une musique *techno* qui semblait faire pulser son corps de rêves...

Des moniales s'approchaient, semblant désirer que Gondor satisfasse à quelque besoin qu'il n'était pas si difficile d'imaginer.

— Pas ce soir, les filles...

La nuit semblait devenir plus calme. Sans doute le sommeil profond s'emparait-il de la plupart des disciples, occultant leurs consciences...

Quelque chose sembla bouger dans le noir, un insecte ? C'était un imagiShark rituel. Il surgit, de très petite taille, comme miniaturisé, observant le corps blanc, offert et vulnérable, et surveillant les environs. Lorsqu'il pensa qu'il n'y avait aucun danger, il grandit et apparut, entouré d'une atmosphère de précision, de clarté, mais aussi de pouvoir et d'aversion. On ne pouvait distinguer qui se cachait derrière ces traits. Il émit un soupir, et approcha son couperet du ventre de Gondor, puis tendit son bras, comme s'il s'apprêtait à faire une profonde incision de bas en haut. Gondor ne bronchait pas, ne cillait pas. Au moment où le couteau galbé descendit, nous surgîmes de la nuit comme des anges gardiens, et nous jetâmes à cinq sur notre proie, l'agrippant et la ceinturant. Je saisis une jambe, le toucher en était désagréable, mais il se dégageait une puissance singulière à son contact. Nous avions déséquilibré notre imagiShark, mais sa force semblait se nourrir de nous.

Il se fit à nouveau minuscule, et disparut dans la nuit comme il était venu. Et

nous restâmes enchevêtrés les uns sur les autres, les mains vides, dans notre songe partagé.

Cependant nous entendîmes au même instant le bruit d'un sac en papier aluminisé qu'on froissait précipitamment. Et nous sentîmes simultanément le parfum bacon si caractéristique des chips CrispyMax. Traduisant notre découverte, Kim s'exclama :

— C'est Crocki !

### XIII

## PRATIQUES ERRONÉES

## ILS GAGNAIENT LES DOLLARS

Nous n'avions pas pu attraper le monstre, mais nous savions au moins qui se cachait derrière ses attributs. Gondor se redressa et nous sourit, attendant que nous nous installions de nouveau en cercle autour de lui. La fontaine du jardin intérieur glougloutait toujours à côté, et nous flottions nous aussi au-dessus des eaux fraîches de son large bassin.

Nous venions de comprendre comment notre psychopathe procédait. Il combinait sa passion du grignotage avec la visualisation de ses victimes, grâce à sa stabilité de l'attention et la grande clarté de cette dernière. Dès qu'il avait choisi sa proie, il surgissait, se visualisant comme *imagiShark*, et imaginait qu'il ouvrait le ventre de la victime d'un coup de couperet. Simultanément dans sa chambre il déchirait son nouveau sachet de chips CrispyMax. Il imaginait que le bol rituel que tient l'*imagiShark* de sa main gauche se remplissait de la conscience et de la vitalité du malheureux, tandis que dans sa chambre il tenait le paquet de chips ouvert devant lui, frémissant de désir pour en avaler le contenu. Il s'imaginait, toujours en *ImagiShark*, happer les qualités subtiles de l'autre, les dévorer, tout en puisant dans le sachet aluminisé ses chips, dont il se régala, allant jusqu'au bout du paquet avec un plaisir inavouable. Il avait peu à peu dérivé de son appétence pour ce grignotage une puissance, capable de dominer, voire de nuire, sans pouvoir vraiment s'arrêter...

Mais Gondor nous montra, grâce à l'instantanéité que permet le rêve lucide,

d'où venaient ces pratiques erronées. Et une esquisse en images intérieures de la vie du yogi nous apparut. J'avais entr'aperçu son nom d'état civil : Donald von Ajax. Crocki était bien la résultante d'une éducation. Son patronyme me revint, enfin, pour l'avoir vu cité dans plusieurs publications scientifiques. Donald n'était autre que le fils de l'économiste ultra libéral Friedrich W. von Ajax. Il avait vécu avec son père sur le sol des « States ».

Le père de Donald, Friedrich W. von Ajax, était l'expert d'une importante institution financière de la « Street » cotée au « Stock Exchange[35] ». Il bénéficiait des fonds de recherche abondants de la célèbre Globals Bank, qu'on appelait plus simplement la *Globals*, et dont les capitaux avaient des origines si discrètes. On ne savait pas comment son cartel débordait ainsi de devises sur ses comptes ouverts à de mystérieux clients panaméens, colombiens, birmans et afghans. D'où venaient ses abondantes ressources qui lui permettaient de louer, au prix fort, tout le soixante-quatrième étage du World Center ?

Dans l'immense tour où était situé le siège de la Globals, *traders*[36] des institutions financières, marketing *afficionados*[37] et grands *moghols* du haut débit numérique, reniflaient, entre deux appels sécurisés sur leurs portables, une étrange poudre particulièrement blanche. Était-ce de la poudre de perlimpinpin ? De la vitamine C ? Un analgésique contre les courants d'air de la climatisation ? La Globals avait d'ailleurs sa propre cache. Dans sa salle des coffres, des millions de *blisters*[38] transparents, étaient ici discrètement disponibles pour la riche clientèle du gratte-ciel, lui permettant — Snif ! Snif ! — de gérer son stress lorsque l'indice Nasdak faisait du *rollercoaster*[39] sur ses écrans de contrôle...

Un négoce prospère, qu'on ne semblait pas pressé de comprendre ici — l'argent n'a pas d'odeur — était ainsi le secret de polichinelle de la Globals. Son concours était apprécié, car elle offrait des références bancaires tout à fait convenables à ses clients évanescents. Sur ces comptes discrets affluaient, en

espèces, des milliards de dollars, qui ressortaient parfaitement blancs. Pour un bref passage à la Globals, celle-ci prélevait son dû. *Fifty-fifty*[40] : moitié pour eux, moitié pour elle.

Cette année encore le cabinet de comptabilité Arthur and Derson avait fermé les yeux. Il avait approuvé les comptes financiers de la Globals. Pour cinquante-deux millions de dollars reçus en « honoraires », les experts-comptables d'Arthur and Derson, sortis des meilleures écoles de finance et vêtus de costumes stricts, avaient certifié que les comptes étaient en ordre. Du marketing globalisé des lessives, au recyclage des poudres blanches : *les cracks* des cracks de l'ultra libéralisme lavaient encore plus blanc que blanc.

Parmi eux, et non le moindre, Friedrich W. von Ajax dirigeait Ajax Eco Clic, ce cabinet d'économie bien connu pour les dégraissages et les récurages des sièges sociaux où il faisait parler la poudre. Soutenu par les *millions* de dollars de fonds académiques issus de la banque, Friedrich produisait surtout une recherche « ultra libérale ». Cette dernière accréditait la thèse que les marchés devaient être libres et sans contrôles. Il donnait ainsi sa caution scientifique à ses généreux bienfaiteurs, et facilitait la création de leur vaste réseau... Au pinacle de la réputation scientifique, Friedrich W. von Ajax, la *star* de la privatisation, faisait la pluie et le beau temps jusqu'en Argentine.

La Globals était le maillon essentiel du World Center. Les meilleurs experts multilatéraux de la spéculation et surtout de l'exploitation globale y avaient leurs comptes numérotés et leurs secrètes habitudes. Leur *pizza* surgelée gonflée aux O.G.M., leur *pisse* à bulles saccharinée, leur *cheeseburger* grassex mayonnaise polystyrène expansé et leur *navet* télévisuel en décomposition avancée — Santa Barbe Rase — avaient envahi les paisibles domaines de la Terre, où les ombres sur le sable et le voyage du soleil rythment la vie millénaire des nomades. Ces regards éveillés au mystère de l'univers, ces familles unies, leurs destins d'argile dorée, ces atmosphères sanctifiées et

même ces saveurs subtiles du thé n'avaient *aucune* réalité dans le monde de verre, de silicone et de titane du World Center si sûr de la conquête des marchés. Le pot de terre contre le pot de fer...

Quelques riches dans le luxe prenaient le meilleur, au détriment de l'humanité, *notre* humanité. Les deux cent mille enfants qui vivent de mendicité à Nairobi [41] le savaient bien. Mis à la rue, les petits Kenyans continuaient leur bonhomme de chemin. Eux avaient la conscience tranquille. Sans « *stock options* », ils trouveraient leur voie, quand même. Eux rêvaient les poches presque vides d'un monde meilleur, et pour tous. Certains d'entre eux l'incarneraient peut-être un jour...

Mais nous revenions déjà à Donald von Ajax. Les images que Gondor nous présentait nous montraient maintenant le fils de l'économiste, dans sa propre réussite en affaires. Donald avait été lui aussi salarié de la Globals. Il circulait alors dans le World Center avec sa trottinette. Il livrait leurs doses personnelles aux *golden girls* et aux *business boys*[42], à partir des commandes qu'il recevait par courrier électronique. Officiellement il était « négociant[43] » à la Globals, et rarement le titre de dealer avait été si bien porté. Son nom de famille ouvrait toutes les portes.

Mais Donald avait remarqué que l'optimisme et l'activité d'un service dépendaient tout autant de la reniflée des cadres supérieurs que de l'investissement financier. Il était bien placé pour le savoir. Il décida que ses profits étaient trop petits, trop durement gagnés dans son labeur quotidien. Il créa alors la *nirvana machine*.

Son invention était si simple qu'il se demanda souvent pourquoi on n'y avait pas pensé plus tôt. Il achetait des actions des sociétés cotées au « Stock Exchange » et dont le siège social était au World Center. Puis il prélevait quelques dizaines de kilos de poudre surfine de la cache secrète. Depuis l'une

des trappes de maintenance technique, il déversait progressivement la poudre dans un tuyau de ventilation pulsant l'air chaud dans tout l'immeuble. Avec la chaleur, la poudre se répandait sous une forme active dans l'air que chacun respirait. Le building connaissait alors une intense activité, un optimisme renouvelé. Le nez bien rouge, les cadres spéculaient, investissaient, cédaient à une vague d'enthousiasme inattendue. Quand le marché des actions du « Stock Exchange » avait monté, monté, Donald vendait tout et réalisait un joli bénéfice. Il cessait alors d'alimenter en poudre blanche le système d'air pulsé. Alors, les valeurs financières retombaient, comme un soufflé. Lorsque les cours avaient chuté, en une récession aussi brutale qu'inattendue, Donald achetait à nouveau, avec une partie des bénéfices réalisés, le maximum de valeurs boursières, au prix le plus bas.

Puis, il déversait de nouveau des litres de poudre dans les circuits de ventilation chaude du World Center. La joie revenait chez ses *goldies*, le retour du bonheur semblait pousser vers le haut les cours, et le marché flambait à nouveau. Quand on était arrivé à un nouveau sommet dans cette bulle d'euphorie, Donald vendait à nouveau son portefeuille et réalisait une opération juteuse. Donald avait enfin découvert l'invention pour gagner les millions.

Mais il s'en lassa rapidement. Son succès n'avait pas résolu son complexe d'œdipe. Il n'avait pas trouvé la paix. Même devenu riche, il découvrait qu'il ne pouvait pas se libérer du monde de Friedrich. Issue des prémisses ultra libérales, sa propre manière d'être n'avait aucune liberté par rapport à ce modèle. Et elle produisait en lui de la souffrance. Donald était toujours dans son monde superficiel... Il voulait connaître le pouvoir du dedans, après avoir exploré celui de l'argent...

Donald disposait désormais d'une fabuleuse retraite par capitalisation et d'une assurance si complète qu'elle couvrait aussi ses deux chats angoras, Barney et Spot. Ils pourraient donc profiter de ses millions de dollars. Dans leur



entourage on parlait déjà de menus très améliorés pour eux deux : « Miam ! » Ses deux chats en sécurité, Donald se convertit au bouddhisme. Il alla refaire sa vie, loin, très loin des « States »...

C'est Gondor qui l'accueillit à Karmatchup'Land. Il donna ses vœux monastiques à celui qu'on allait surnommer bientôt Crocki. Mais plus encore, il assumait pour lui le rôle d'un père. Il perçut que ce garçon, déjà détruit dans son intégrité morale, risquait de devenir un véritable criminel s'il ne disposait pas d'un exutoire. Il lui permit donc de laisser libre cours à sa souffrance, à l'intérieur des visualisations imagi*Shark*.

Mais le jeune homme ne put échapper à la violence qui s'était instillée en son cœur... Il devint vite dépendant de ces images qui lui donnaient un tel sentiment, enfin, de soulagement.

C'est ainsi que Crocki traversa la maturité. Une victime devenue à son tour bourreau, un cas somme toute classique.

Gondor soupira :

— Il est devenu trop puissant. Vous ne l'arrêterez pas.

— Et vous Gondor, pouvez-vous le mettre hors d'état de nuire ? Demanda Pomme.

— Non, de mon vivant je n'ai déjà pas pu empêcher qu'il me prenne ce que vous les Indiens appelez le « tranchant », dit Gondor, en se tournant vers Pablito. Et maintenant que je suis mort, et que je n'existe ici parmi vous que par les liens du souvenir, je n'ai plus assez de pouvoir personnel pour m'opposer à sa densité. Il est aujourd'hui si fort...

Il reste une dernière chance. Il existe, en effet, une personne sur cette planète qui peut le stopper, une seule... Sa configuration est précisément

complémentaire de celle de Crocki. Sa compassion peut neutraliser la haine de ce dernier.

— Qui ? La question fusait de nos lèvres...

— Vous verrez. Il viendra de lui-même, spontanément, sans que vous ayez à le lui demander. Il se manifestera comme un antidote. Mais il faudra du temps. Et il faut aussi vous attendre d'ici là à ce que cette communauté souffre... Tant que Crocki n'aura pas été confronté à cette force pure et bienfaisante, les ressources profondes de chacun seront lésées par sa manie. Les moines ici seront émaciés, les retraites de trois ans verront sortir des visages affaiblis, consternés et parfois maladifs. Les eurolamas se préserveront comme ils pourront, en évitant le plus possible de résider dans le clos monastique, et ils multiplieront les voyages... Car à l'intérieur, Crocki fera régner sa loi.

Il vous faut préparer la venue de celui qui arrêtera cette terreur. Pour cela vous écrierez le livre que vous avez déjà feuilleté en rêve avec moi, et vous le publierez. Vous raconterez simplement ce que vous avez appris, ombres et lumières. Alors le cercle des lecteurs protégera tant les moines, que les personnes autour du monastère. Car Crocki est malin, il sait qu'il lui est possible de léser des vies à l'extérieur, sans être montré du doigt. Car personne ne peut deviner qui agit ainsi dans l'ombre, ni comment cela est possible... À l'intérieur du monastère et des ermitages de trois années, il se contente de dominer, et d'abuser sans compter de la conscience des autres...

L'ouvrage rendra attentifs nos contemporains à ce secret bien gardé. Et leur attitude concernée constituera un premier champ de force qui entourera Crocki, puis commencera à le contenir... Mais il ne s'arrêtera pas. Pour cela une intervention ciblée sera indispensable.

Le bienfaiteur qui le stoppera, possédera la connaissance parfaite de la

constitution subtile de l'humain et une pratique accomplie de ce même « imagi*Shark* rituel ». Et il viendra ici confronter Crocki, face-à-face. Priez pour que cela n'arrive pas trop tard... Car, d'ici là, chaque nuit paraîtra longue. Et Crocki fera des émules parmi les autres, contraints de l'imiter. Il tendra à les obliger à devenir comme lui, à être durs, intransigeants, implacables et combatifs. Car tous seront amenés à se protéger de lui. Il leur faudra à leur tour accepter d'utiliser la force brutale des imagi*Shark*.

C'est donc le monde autour de lui qui se transformera, en imitant, à son corps défendant, ce bien terrifiant modèle. Le mal se répandra ainsi, inévitablement, à partir de ce cœur noir...

Un nouveau *mandala* au service de Crocki serait un outil de destruction de l'humanité terrible, car indétectable. Il faut donc appeler de nos souhaits le seul humain capable d'arrêter cette catastrophe... Avant qu'il ne soit trop tard...

CHAPITRE XIV  
*SEXE, MENSONGE & VIDEO*  
*LA FABRIQUE DU « TULKOU »*

Je reçus alors le texte suivant d'un certain Im Hwa Soen. Il avait dû avoir mon adresse chez Pom', mais par qui ? Je ne savais si cette personne était coréenne comme son nom le suggérait, mais son intéressant papier tombait à point nommé pour mieux comprendre les coulisses de Karmatchup'Land, tandis que la pression semblait monter chez ses moines. Voici l'intégralité des quelques feuillets dactylographiés reçus par la poste sous une grande enveloppe en papier kraft. L'auteur était le webmestre et l'animateur d'un site documentaire consacré au bouddhisme contemporain : <http://bouddhismes.info> ... Je dus lire et relire plusieurs fois le document suivant qui évoquait des personnages gravitant autour de Karmatchup'Land, personnages dont certains m'étaient encore inconnus. L'histoire qui était évoquée était celle du destin tragique d'un certain Enrique, un homme encore jeune aux prises avec les intérêts constitués du monastère tantrique et de son *nirvana network*...

[début du document reçu par la poste :]

« Priscilla et Enrique étaient à leur manière des *fashion victims*, des victimes de la mode. Non qu'ils fussent férus de vêtements griffés par les *designers*, de téléphones ultraplats ou de lecteurs MP3 laqués blancs... Non, ils étaient des cibles de la mode *spirituelle*, des adeptes du « prêt à méditer », et consacraient leur énergie à la recherche des nirvanas sur catalogue. Ils avaient usé leurs

tuniques indiennes sur les coussins des gourous *new age*. Ils avaient commencé le pèlerinage de Compostelle, mais c'était beaucoup trop long et fatigant. Ils avaient fait craqué chaque mois de juillet leurs jointures d'articulations selon les instructions des profs de yoga branchés.

Dans leur minibus Volkswagen, ils étaient partis à la recherche de l'initiation tantrique ultime dans les nouveaux « centres du dharma ». Ils avaient consulté une voyante hindouiste qui leur avait prédit monts et merveilles pour leur progéniture. Ils avaient fait de vagues rêves, qu'ils racontaient aux autres comme si c'était des prémonitions indiscutables... Puis, suite à tous ces frottements estivaux, un enfant était venu dans leur couple. Ils l'avaient appelé Paradisio et avaient vu en lui un signe cosmique, le doigt du bouddha en somme. Pour Priscilla cet enfant devait forcément être un grand maître ou un avatar d'un célèbre gourou oriental. Dans leur quête du mieux-être divin, leur enfant allait donc occuper la place centrale. Jusqu'au point où Priscilla convainquit son mari Enriquè de revenir en Inde vers les monastères tibétains en exil pour faire authentifier leur gamin en tant que tulkou comme dans le film « Little Buddha » de Bertolucci.

Depuis plusieurs semaines, le couple formé par Enriquè et Priscilla avait approché des temples bouddhistes tibétains en Inde pour essayer de faire accepter Paradisio, leur jeune rejeton, qu'ils emmenaient avec eux, comme la jeune réincarnation d'un célèbre lama défunt... Lequel ? Aucune importance : Priscilla voulait que son bébé soit un enfant choisi, un être exceptionnel, et elle était prête à tout accepter pour cela. Si leur héritier occidental était reconnu comme un célèbre tulkou, une réincarnation, ils auraient le gîte, le couvert, des offrandes de disciples, la bienveillance d'un lignage tibétain, et un avenir tout tracé... Ils suivraient leur fils jusqu'à quelque intronisation lamaïste où il serait

riche et puissant, régnant bientôt sur des disciples, des offrandes, des moines. Il aurait sa photo dans les magazines et on verrait aussi ses parents à la télé...

Progressivement au cours de leur périple, cette quête devint aussi une question de survie, leur planche de salut.

Car lors de leur précédent voyage en Inde, interrompu prématurément, qui était destiné pour le couple à s'y installer définitivement, on leur avait même soutiré l'argent d'Enriqu , lorsque imprudemment ils essayèrent de mettre au point une *joint-venture* avec des hommes d'affaires indiens véreux pour essayer d'ouvrir là-bas une laverie automatique. Il y laissèrent l'héritage que sa famille destinait   Enriqu , qui fit liquider une maison en France, réalisa son bien et... perdit tout ses fonds confiés aux mains indélicates de partenaires d'affaires indiens d'un jour.

Le nouveau périple en Inde fut épuisant, ils furent en particulier  conduits du monastère de Sera dans la région de Mysore où ils allèrent présenter l'enfant, et leur gosse était particulièrement insupportable. Penar rinpo h  les mit dehors sans façon avec leur gosse. Ce dernier n'avait certes rien de très remarquable, sinon qu'il pleurait, qu'il criait, qu'il faisait caprice sur caprice, sentant peut-être au fond de lui qu'on le destinait   être l'objet des caprices des autres, et de sa mère en premier... Les jeunes parents qui se disputaient fréquemment n'avaient aucune idée de la manière d'élever un enfant, et peut-être inconsciemment voulaient-ils ainsi résoudre leur nouveau problème de parentalité en faisant assumer la responsabilité du petit par d'autres.

Toujours en Inde, un moine qui les vit si égarés dans leur tête, et avec des poches si d sargent es, leur fit un billet d'introduction en tibétain auprès d'un lama de sa connaissance, Gu sh  Tenpel, qui vivait en France. Fort de cette

lettre banale au contenu anodin, Priscilla eut tôt fait d'imaginer et surtout de faire croire, dès son retour en Europe, qu'elle détenait une lettre de prédiction indiquant que son fils était un tulkou. En réalité bien que la lettre fût en effet écrite en tibétain, elle ne contenait que quelques formules de politesse et d'introduction d'un simple moine vivant en Inde à son ancien lama instructeur désormais exilé en France. Mais cette astuce, cette lettre écrite dans une langue hermétique à la plupart des Occidentaux, allait lui permettre d'entourer sa recherche de célébrité d'un halo de mystère dont elle était bien décidée à se servir jusqu'au bout.

Enrique, le père, était un jeune homme attentif et idéaliste, plutôt un écologiste qu'un spiritualiste. Il souffrait de cette agitation que Priscilla, un tantinet mythomane, créait autour d'eux et de leur enfant avec cette frustration de célébrité spirituelle. Chaque jour qui passait était pour lui l'occasion de découvrir qu'il était dans une impasse de plus en plus profonde, avec le projet un peu fou de sa femme pour la reconnaissance de leur enfant. Avec sa souffrance sa lucidité augmentait.

Revenus en France presque sans le sou, ils furent aussi poliment éconduits encore des centres bouddhistes où ils exhibaient l'enfant en le proposant aux lamas, tibétains mais aussi français, comme lama Tchenrésys et lama Gueshé Tenpel, pour que l'un d'eux en fasse enfin la réincarnation de quelque maître défunt, au choix. Flairant l'embrouille et le besoin de prise en charge des parents, aucun lama ne voulait jouer au petit jeu de la reconnaissance du tulkou avec ces inconnus, venus de si loin. Ils se renvoyaient parfois ces hôtes encombrants comme une patate chaude. Personne ne voulait dans son centre du dharma de ces *new agers* aux désirs brumeux de spiritualité, encombrés de

surcroît de leur petit braillard agité qu'ils voulaient faire authentifier comme un bouddha vivant...

Ils finirent ainsi par arriver, en bout de course, à Karmatchup'Land où Crocki poussa Priscilla, la mère du petit Paradisio à rencontrer Balibar.

Balibar, de plus en plus isolé au sein de la mouvance tibétaine en Occident, vit tout de suite l'intérêt qu'il pouvait tirer de cette situation : une mère prête à tout pour faire reconnaître son enfant, et surtout sans ressources. Elle était prête à le lui *donner* en quelque sorte, en fermant les yeux sur ce qu'il en ferait pour ses propres intérêts stratégiques...

Il savait aussi la fascination des Européens pour les réincarnations célèbres. Il connaissait le potentiel financier qu'un enfant ainsi monté en épingle auprès des medias, comme la réincarnation occidentale d'un grand lama tibétain, pouvait avoir en terme de retombées économiques. Quelques reportages de télévision, quelques photos choc dans Paris Match, quelques vidéos sur Internet suffisaient désormais à attirer des centaines, voire des milliers d'adorateurs européens naïfs, prêts à croire miracle, au bouddha vivant, à payer des tickets d'admission aux « bénédictions publiques », à se prosterner au pied de la petite idole, et surtout à ouvrir leur carnet de chèques pour des donations plus importantes si on le leur demandait, voire à léguer leur héritage à son organisation religieuse pour atteindre le nirvana après leur mort. Balibar avait donc affirmé sans sourciller aux parents que Paradisio était la réincarnation d'Ananda, le précepteur du jeune Karmatchup au Sikkhim, qui venait de mourir...

Puis après réflexion, il changea de fusil d'épaule et leur fit annoncer par le



jeune Karmatchup lui-même que leur enfant était en réalité la réincarnation de Gondor, et qu'il devrait recevoir une éducation *ad hoc* afin, un jour, de diriger le monastère de Karmatchup'Land.

La raison de ce revirement la plus simple, même si ce n'était peut-être pas la seule, était la suivante : Balibar n'avait aucune envie d'assumer les dépenses et les ennuis liées à l'éducation de l'enfant. Or si c'était la réincarnation d'Ananda, il devrait y contribuer, Ananda ayant été son plus proche collaborateur. En affirmant que Paradisio était le tulkou du défunt Gondor, il se déchargeait des frais et des tracas de l'éducation du gamin, qu'il pourrait tout aussi bien surveiller d'un peu plus loin, puisqu'il était le régent officiel de Karmatchup'Land...

Passé la confusion et l'effet de surprise, la maman était très satisfaite de l'aubaine. Ainsi les problèmes matériels des deux parents semblaient résolus : le monastère de Karmatchup'Land paierait pour l'entretien de l'enfant et pour les dépenses de la famille... Nous étions en Occident, on ne pouvait pas retirer l'enfant à sa mère à un si jeune âge, et elle ne le voulait d'ailleurs pas.

Alors Crocki, proche de Balibar et qui comptait bien diriger un jour Karmatchup'Land en ayant de l'autorité et de l'ascendant sur l'enfant destiné à y régner, lui choisit un précepteur. Il prit un proche disciple à lui, un « ami » qui lui était dévoué, maître Médor, un avocat qui arrivait bientôt à l'âge de la retraite et qui s'était acheté une maison non loin de Karmatchup'Land où il vivait avec sa femme, Suzie.

Crocki souhaitait que Maître Médor entrât dans la vie de Paradisio, qu'il en éloignât un peu Enriqué qui semblait de moins en moins apprécier ce destin qui

était proposé à son fils, et qu'il s'occupât de l'enfant en préparant chacun à l'idée que c'était bien la « réincarnation » de Gondor.

Ce n'était pas chose facile car le vieux Gondor, de son vivant, n'avait jamais exprimé la moindre intention, ni oralement, ni bien entendu par écrit, de se « réincarner » dans un tulkou. Gondor n'était pas un tulkou lui-même, mais un moine issu du rang et d'extraction modeste. Il n'était certes pas un *aficionado* du système des tulkous, ayant souvent souffert de la discrimination qui existait au sein du système tibétain et qui permettait que les privilèges des monastères se destinent aux tulkous, issus des familles riches et influentes. Le traitement réservé aux yogis et moines pauvres, de milieu simple, comme lui, était beaucoup moins bon. Il avait dû longuement faire ses preuves au plan spirituel pour être reconnu comme un bon lama, tandis que les tulkous, même sans qualités, même avec des vies débauchées, disposaient de disciples, de donations et appartenaient de droit aux élites lamaïstes. Ne serait-ce que pour cette injustice, Gondor, n'avait sans doute aucune envie de contribuer à sa mort à ce système de réincarnations officielles qui était souvent au cœur de la corruption du lamaïsme et à la base des difficultés et des ségrégations qu'il avait lui-même rencontrées au cours de son parcours monastique...

Mais revenons justement à ce jeune « tulkou » supposé de Gondor. En réalité Enriquė, témoin d'ès la première heure de toute l'histoire, sans illusions sur les fabrications et les mensonges de sa femme, ne croyait pas à la fable qui était ainsi mise en scène sous ses yeux. A cause de cela il était de plus en plus déprimé. Il se confia à des amis et leur fit part de son histoire : l'enfant n'avait rien de Gondor, il était juste au coeur de la stratégie de quelques hommes, en premier lieu Balibar et Crocki, qui voulaient un enfant lama docile avec des parents disponibles pour prolonger dans le temps, et grâce à lui, leur pouvoir et

leurs prérogatives.

Car celui qui choisit l'enfant, qui encadre son éducation, qui s'assure la gratitude et la « reconnaissance du ventre » de ses parents, se partage bientôt le pouvoir avec le « tulkou » officiel. En réalité ce futur lama devient une marionnette entre leurs mains, tout comme le jeune Karmatchup, choisi par ses soins, était déjà le petit Pinocchio de Balibar.

Crocki l'avait bien senti, et il ne voulait pas laisser passer sa chance de tirer les ficelles du deuxième Gondor, futur patron de son monastère. Il donnait dans ce sens des instructions à son disciple Médor, épris de dévotion à son égard et qui ne voulait rien lui refuser.

Se prenant au jeu du « précepteur » d'enfant bouddha, et obéissant aux instructions de Crocki, Médor pénétrait ainsi rapidement dans l'intimité de cette petite famille, logée désormais aux frais du monastère qui louait pour elle la belle maison du défunt David, l'eurolama handicapé disparu prématurément quelque temps auparavant.

Dans le confortable ermitage, Médor passa bientôt de nombreuses heures avec la mère et l'enfant, et il découvrait bientôt qu'Enrique devenait un sérieux frein au projet de transformation de leur fils. Crocki encourageait d'ailleurs le mentor à écarter sans façons Enrique, dernier obstacle avant que Karmatchup'Land pût prendre le contrôle du projet de vie de l'enfant.

Tandis que le mari déprimait, sa femme, elle, était sur un petit nuage : les moines de Karmatchup Land venaient de lui offrir une voiture neuve, une Ford Ka bordeaux métallisée. Et Ka, le nom de son modèle Ford, c'était justement les premières lettres de Karmatchup... Tous ses souhaits se réalisaient : l'argent

arrivait, le vieux précepteur était aux petits soins, la maison qu'on mettait à sa disposition était confortable.

Bien sûr son fils Paradisio était un gosse comme les autres, peut-être un peu plus égoïste, agité et capricieux, et qui n'avait ainsi pas les qualités qu'on espérait d'un saint gourou... Mais qu'importe, puisque c'était désormais son chemin tout tracé : il était officiellement la réincarnation de Gondor selon la volonté de Balibar et de Crocki...

Bien sûr aussi son mari, le père de leur enfant, vivait cette comédie très douloureusement. Il voyait son enfant lui échapper, aux mains d'une institution, et de ses quelques hiérarques, sa femme prête à tout, offerte à eux pour un peu de sécurité, de prestige et de confort...

Puis Maître Médor, le précepteur, se laissa rapidement séduire lui aussi... Son rôle lui donnait de l'importance, du panache, des responsabilités... Il se disait qu'il était en train de devenir indispensable pour accompagner Paradisio, ce jeune « bouddha vivant » vers son sacerdoce à venir. Il se voyait déjà, se tenant fièrement parmi les personnalités et les eurolamas, lors de l'intronisation de Gondor II sur le trône de Karmatchup'Land, d'ici une à deux décennies...

Enriqués, de plus en plus attristé en découvrant ces grandes manœuvres, était parti au volant de son minibus prendre l'air ailleurs pour quelques jours. En son absence, ce soir, assis dans le canapé grenat du salon de Priscilla, Maître Médor avait passé son bras autour de l'épaule de Priscilla. Elle l'avait laissé faire... Encouragé par son immobilité, il caressa bientôt de son autre main les seins qui pointaient à travers son tee-shirt de coton sérigraphié à l'effigie du

Karmatchup, elle ne protesta pas...

Il arrivait à l'automne de sa vie, cheveux blancs, une retraite avec sa femme Suzie quinquagénaire, sans grand frisson, non loin de là, dans une autre maison de ce bourg de montagne... Et sous ses mains si expressives, palpitait le corps inattendu d'une aventurière prête à tout. Vingt-cinq ans de moins que lui. L'absence de réaction de Priscilla valait assentiment pour poursuivre la visite médicale, relever la jupe bordeaux, retirer sa petite culotte couleur grenat.

Tandis que Suzie, l'épouse, l'attendait en vain à la maison, et que le petit Paradisio dormait innocemment dans la petite chambre à côté, Maître Médor dont la respiration s'était faite bruyante, dans le feu du désir, ôtait son pantalon, baissait son slip gris, de marque Pierre Cardin, et enfonçait, sans capote, sa grosse verge dressée et gonflée dans la chair chaude et encore juvénile de Priscilla, qui n'en était pas à une double trahison près... En tant qu'avocat il risquait peut-être les assises pour ces gestes accomplis, alors qu'il était en position d'autorité, sur une personne en état de faiblesse. Ne lui avait-on pas confié Priscilla et sa famille pour qu'il en soit un précepteur, un guide, un modèle ? N'était-il pas auxiliaire de justice ? Cela aurait dû lui interdire tout geste déplacé. Mais en ces instants il ne pensait pas à cela. Haletant comme un Doberman, le toubib besognait sa proie à grands coups de rein, ayant à son tour bien perdu les pédales de la raison, de la décence et de la mesure. Ni le calme ermitage bouddhiste qui les accueillait, ni sa mission sacrée de préceptorat d'un enfant, ni son serment ne retenaient plus le libidineux en lui qui, au paroxysme de sa jouissance, lâcha un ultime râle... Le bouddha devait rougir en entendant ce soufflet de forge depuis sa terre pure...

- Le gros dégueulasse, se dit Priscilla au moment où il jouissait sans ménagement en elle, je le tiens par le bon bout, il ne m'échappera plus maintenant...

Ses propres pensées rassérénèrent un peu la jeune femme qui découvrit que le canapé grenat, choisi pour être assorti à la couleur monastique du bouddha, venait d'être souillé par les sécrétions de Rantanplan... Constatant les dégâts, elle pensa très fort :

- Ca va laisser une auréole, même après nettoyage à la teinture écarlate, et ce ne sera pas l'auréole de sainteté du bouddha...

Elle trouva la force de dessiner un beau sourire énamouré sur son visage pour donner le change... Peu importe, il s'était adossé au canapé, et épuisé par des efforts qui n'étaient plus de son âge ronflait déjà...

La situation de Priscilla s'arrangeait bien, avec Maître Médor dans son lit désormais... Le désir de l'un rencontrait l'intérêt de l'autre... Car Priscilla avait vu aussi tout le parti qu'elle pouvait tirer du vieux. Comme elle pouvait le faire marcher ! : Elle était jeune et avait de jolis seins, des petites fesses qui rendraient fou ce cabot qui jouait au précepteur. Et il disposerait bientôt d'une retraite du bareau, une situation rassurante pour elle. Médor, le klebs en rut, pensait-elle, valait quand même mieux qu'Enriqué à ses yeux, qui avait perdu tout son argent en Inde, qui était chômeur, et en plus qui ne voulait plus de ce projet, pourtant excitant selon elle, de tulkou pour son fils.

Alors, avec la célérité propre aux seules femmes, ce soir là, elle prit sa décision en un clin d'œil. Elle décida de troquer, d'un seul coup d'un seul, son jeune

mari Enriqu   pour la sécurité du vieux Médor. Elle se décida à laisser tomber le premier. Enriqu   était le père de son enfant. Oui, mais c'était fini à compter de maintenant, puisque Médor, le précepteur, serait un nouveau beau-père, sécurisant, et compatible avec la grande carrière de tulkou officiel de son petit Paradisio... le futur grand Gondor II qui saurait attirer vers elle argent, prestige et honneurs ...

Quelques jours plus tard, au retour d'Enriqu  , ce dernier découvrit, effondré, la liaison de sa femme avec le « précepteur » de leur fils. Il réalisa que non seulement il était exclu de sa vie maritale, mais aussi de sa vie familiale, car Paradisio était bel et bien passé sous la tutelle de facto de Maître Médor, avec la complicité de Priscilla.

En quelques mois, avec cette histoire de tulkou fabriquée de toutes pièces, Enriqu   avait perdu ses biens, sa femme, son fils et sa vie familiale... Il indiqua    Priscilla qu'il allait se suicider, car sa vie n'avait plus de sens. Pas de problème, Maître Médor sortit de sa sacoche de cuir un formulaire d'internement psychiatrique, comme il l'avait déjà fait quelques temps auparavant pour faire interner Pablito, le chercheur am  ridien en psychologie, qui commençait à devenir gênant pour le Nirvana Network. D'une main experte, sans hésiter plus de quelques secondes, il effectua *l'internement à la demande de tiers* d'Enriqu  . Ils appelèrent une ambulance... Enriqu   serait non seulement éloigné, mais surveillé dans une clinique psychiatrique ou il serait bourré de médicaments psychotropes ; il se tiendrait tranquille. Il ne serait plus un obstacle à leurs projets ni aux parties de jambes en l'air adultérines du vieux ténor du bareau avec sa jeune maîtresse, au prétexte qu'Enriqu  , l'époux légitime, pouvait tenter de s'ôter la vie.

Mais si Enriqu   semblait neutralisé, il restait encore une difficulté : Suzie, la femme de Médor, qui habitait à quelques centaines de mètres au domicile conjugal et qui apprit bientôt les infidélités de son mari au petit nid douillet de Priscilla. Elle était *furax*...

Inopin  ment, quelques semaines plus tard, Enriqu   sortit de la clinique psychiatrique et son premier geste fut de se pendre par une corde à un arbre d'une forêt voisine. Il ne se rata pas.

Autour de Karmatchup'Land on laissa courir la fausse rumeur qu'Enriqu   se droguait et qu'il avait fait une overdose, tout simplement pour étouffer l'affaire entourant sa mort impromptue, affaire qui pouvait devenir gênante avec cette succession de cadavres autour du monastère. En réalité, en étant débarrassé d'Enriqu  , le témoin le plus gênant, il n'y avait désormais plus d'obstacles pour entériner la thèse de la réincarnation de Gondor et faire marcher un jour, quand l'enfant serait plus grand, le tiroir caisse de Karmatchup'Land en y attirant la foule des gogos aux grandes initiations tantriques pour l'y exhiber.

Enriqu   avait cependant eu le temps de confier toute son histoire à un couple de confidents, des amis de longue date, afin que sa vérité ne fût pas oubliée, leur expliquant la genèse de ce tulkou de circonstance que Karmatchup'Land allait fabriquer avec son fils, au prix de tant de trahisons, de mensonges et de sa propre mort annoncée. Et ce sont ses amis qui m'ont confié ce récit...

Pour échapper au scandale, à la colère de Suzie, le nouveau couple illégitime formé par Médor et Priscilla s'en alla, loin, vers le Sud avec Paradisio. L  , Médor, arrivant pourtant déjà à l'âge de la retraite, d  t reprendre son activité d'avocat auprès du bareau pour subvenir aux besoins de sa nouvelle petite



famille, et surtout pour payer la pension alimentaire de Suzie la délaissée, qui ne lui fit pas de cadeau.

Le monastère de Karmatchup finançait à distance, et à l'occasion, les dépenses du foyer recomposé par Maître Médor et Priscilla afin de continuer à garder une option sur Paradisio. Crocki envoya même en émissaire un moine à sa botte habiter non loin d'eux pour maintenir la pression sur le gamin, pour que personne n'oublie qu'il était destiné plus tard au monastère. Mais Priscilla éloigna ce nouveau « tuteur », d'un coup de griffe.

Des coïts sans préservatif de Maître Médor et de Priscilla naquirent bientôt un autre enfant, qu'ils appelèrent Eternity, et ils racontèrent à tout le monde que le petit frère de Paradisio était la réincarnation d'un autre tulkou, le fameux lama Maitreya. Ils n'en étaient pas à ça près. Petit à petit, les deux enfants élevés dans l'idée qu'ils étaient de célèbres réincarnations se prirent au sérieux. Ils passèrent leurs jeunes années ainsi à jouer aux tulkous, se chamaillant au prétexte que Paradisio, la « réincarnation » de Gondor, devait respect et obéissance à son cadet, Eternity, la « réincarnation » de Maitreya, à moins que ce ne fût le contraire...

Près de Karmatchup'Land, Suzie fut bientôt approchée par Crocki qui perçut la femme seule et éplorée, et comprit l'aubaine que cela représentait pour lui, moine esseulé, de la consoler. Il devint son invité presque quotidien, disposa même d'une chambre à lui dans sa maison, un artifice de présentation destiné à faire taire les rumeurs d'une liaison contre nature entre le moine et la femme divorcée et qui ne trompait personne. Il la fréquenta ainsi sous couvert d'être son « ami spirituel » et son instructeur en tantrisme. Mais au lieu de pratiquer

ensemble le culte de Tara verte, elle lui faisait de bons petits plats, ses lasagnes, qui lui donnèrent bientôt un peu d'embonpoint, et surtout Suzie n'avait pas son pareil pour ses fameuses sucettes, qui le remplissaient de contentement.

Crocki proposa bientôt à Suzie de transformer en ashram tantrique la grande maison un peu vide que lui avait laissé Maître Médor. Il se faisait fort d'y attirer des moines candidats qui cherchaient désespérément un logis après leurs retraites dans un Karmatchup'Land déjà surpeuplé. Et en demandant à ces adeptes, du travail bénévole, un loyer et des offrandes, ils transformèrent le vieux corps de ferme en ermitage payant, un des seuls *businesses* viables dans cette région à la démographie clairsemée.

Sentant que l'étau de la vérité tendait à se refermer peu à peu sur lui, qu'un jour ou l'autre il serait *persona non grata* au monastère de Karmatchup'Land lorsqu'on aurait découvert ses pratiques secrètes de magie noire avec les ImagiSharks prédateurs, Crocki préparait sa reconversion, et son petit « golden parachute » comme « maître tantrique » chez Suzie, en cachette puisqu'il était toujours officiellement moine...

En attendant, Enriqué était mort... Et même si personne ne s'en doutait encore, c'était une victime de plus dans cette longue série... »

Im Hwa Soen

Webmestre, <http://bouddhismes.info>

[Fin du document reçu par la poste]

[L'auteur rappelle qu'il s'agit toujours ici, en particulier dans le chapitre qui précède, d'une œuvre de pure fiction romanesque et que toute ressemblance des personnages avec des personnes existantes ou ayant existé serait purement fortuite et due au hasard...Les situations présentées sont purement fictives et obéissent à une logique littéraire.]

XV  
MANDALA  
*COOKIES !*

Notre livre fut « écrit à six mains », comme disait Pomme. Il s'intitulait « Nirvana », conformément au souhait de Gondor. Nous en adressâmes des exemplaires aux moines. Les camarades de Tchang apprécièrent la contribution de cet ouvrage, paru un peu avant la fin de leur retraite. Il fut largement diffusé sur Internet en *e-book* — les nouveaux livres électroniques — et *téléchargé* dans le monde entier.

Mais les prévisions de Gondor s'avéraient, hélas, justes. Les *armes psychiques* des « imagiShark » se retournaient progressivement contre les eurolamas. Désormais à l'intérieur même des deux monastères, il n'y avait plus beaucoup de moines ni de moniales qui résidaient *en permanence*. La plupart avaient « d'excellentes raisons » pour partir aussi souvent que possible : « Des disciples à enseigner... à Ibiza », des « devoirs familiaux fréquents à Paris » ou les édifiants « pèlerinages sur les lieux saints en Inde »... Bref, il semblait que les eurolamas commençaient à « bouter » leur propre sanctuaire qui demeurerait de plus en plus vide de « méditants ». Le temple dédié aux rituels quotidiens devenait un haut lieu folklorique où se hasardaient surtout les stagiaires...

Les trois cent trente mille exemplaires de la première édition de notre livre « Nirvana » furent comme des « petits cailloux blancs » pour que Petit Poucet trouve son chemin. Ils s'avérèrent de simples points de repère, des ponctuations infimes dans ce scénario d'évolution plus vaste aux forces plus profondes qu'avait esquissé Gondor. Et nous attendions toujours le mystérieux *benefactor*

qui nous délivrerait.

Le temps passa, un peu plus d'une année s'était écoulée depuis les propos de Gondor. On entendit alors que le daïla lama préparait une nouvelle visite en Europe. Il demandait à être reçu dans deux centres... Tchenrézys'Land et... Karmatchup'Land. La prophétie de Gondor allait-elle se réaliser ?

Le daïla lama était connu pour sa fermeté. Il n'hésitait jamais à remettre en place les ego hypertrophiés des « maîtres ». Parmi ces derniers, certains, imprudents, aimaient à « parader » en public, profitant même de la célébrité du daïla lama pour briller de tous leurs feux...

À cet égard, la première des deux visites fut pour lama Tchenrézys, l'abbé occidental d'un autre monastère himalayen, établi lui aussi en Europe. Notre Tchenrézys s'était un peu pris au jeu de la notoriété, avec quelques belles « réussites » d'ailleurs ! Il avait fait réaliser par un bijoutier une grosse chevalière ressemblant à celle des évêques, qu'il arborait dignement à son doigt — car il avait désormais le statut qu'ont aussi ces prélats catholiques.

Pour préparer l'apparition en public du daïla lama, lama Tchenrézys avait obtenu, du musée de sa région, le prêt de deux superbes fauteuils haute époque, sur lesquels il se proposait tout à la fois d'asseoir le daïla lama et lui-même, à égalité en quelque sorte, pour un moment prestigieux en public ! Mais le daïla lama ne l'entendit pas de cette oreille. Mis sur l'estrade, face au public rassemblé, devant le fait accompli, il refusa l'élégance aristocratique des vastes fauteuils *ancien régime*. Il demanda à la place deux simples coussins qu'il fit poser sur le champ, à même les planches, pour lui et son hôte Tchenrézys...

Après ce camouflé, une petite réunion fort animée avec les bénévoles de cette communauté occidentale s'ensuivit. Le daïla lama y expliqua aux bonne volontés qu'il ne fallait se confier qu'à un *maître véritablement réalisé*... Chacun comprit à demi-mot, et le centre bouddhiste se vida en quelques jours

de ses bénévoles.

Ils laissèrent donc le fringant Tchenrézys, Supérieur nouvellement promu à ce statut officiel, tout désespéré dans son abbaye médiévale récemment rénovée en congrégation religieuse.

Tchenrézys réalisa ainsi qu'il était allé trop loin. Il fit le nécessaire, suite à la visite du daïla lama, pour retrouver la simplicité...

Ce fut bientôt le tour de Karmatchup'Land, où Tchang était toujours en retraite, de recevoir la visite du daïla lama.

Pour la venue du saint homme, tout le monde au monastère s'était regroupé le long du chemin arboré qui montait jusqu'au temple. C'était là où *il* s'avancait, à pied, à la rencontre de la communauté.

Dans la foule, Crocki avait, lui aussi, son écharpe de soie blanche, et se tenait prêt à l'offrir au prestigieux visiteur. Des pétales de roses avaient été dispersés sur le sol. Des trompes tonitruaient. En haut, la hiérarchie était sur les nerfs. En effet, chacun savait que la visite signifiait une remise en cause de l'indépendance du monastère.

Quelques années auparavant, sa direction n'avait-elle pas discrètement fait retirer des chambres les photos et les livres du daïla lama ? Elle avait publié enfin ce communiqué indiquant qu'elle ne se rangerait pas sous l'autorité du Tibet en exil... La pomme de discorde était ce choix du monastère d'introniser le Karmatchup promu par Balibar, dont le daïla lama ne voulait pas. Et il serait, bien entendu, question d'autorité, de titres, et de rang. Toutes choses qu'on aimait ici beaucoup, mais qu'on ne désirait pas du tout remettre en cause, ni négocier. Sous un parasol tenu par un novice, le daïla lama marchait, accompagné de sa suite. Il y avait son traducteur tibétain, docteur de l'université Harvard. On trouvait également son assistant personnel, un lama souriant, duquel émanait une sympathie contagieuse. On reconnaissait aussi

son chambellan, un homme mûr au regard vif... Des moines du principal monastère indien où enseignait le daïla lama avaient été invités au grand voyage. C'étaient des jeunes gens tout émoustillés de cette opportunité de parcourir le monde que leur donnait « Sa Sainteté ». Enfin, parmi eux, quelques moines dansants fermaient le petit cortège, parés de vêtements brodés d'or, comme les divinités de sagesse himalayennes, et réjouissaient les yeux émerveillés de chacun...

Dans son nouveau courrier électronique, Tchang nous avait prévenus, Pomme et moi, de la puissance qui accompagnerait une telle visite, apparemment toute protocolaire. Il pensait que toutes sortes d'activités dans les plans subtils allaient apporter une transformation irréversible dans le devenir du monastère. Il nous disait de penser à respirer lentement, et de méditer attentivement, afin de percevoir quelque brîbe de ce renouveau qui flotterait peut-être dans l'air de cette journée...

Chacun s'avancait poliment sur le bord du chemin pour offrir, du bout des mains tendues, une écharpe de soie. Le daïla lama, courtois, s'arrêtait à chaque pas, et rendait l'écharpe en la déposant sur les épaules du bienheureux d'un geste élégant, avec un large sourire lorsque des bambins se présentaient à lui... Mais le tantrisme européen n'attirait toujours pas les foules en dehors des congés scolaires, dans cette montagne paisible. Nous n'étions que quelques dizaines aujourd'hui pour ce rendez-vous... Certains des visages qui s'inclinaient tour à tour devant le souverain pontife m'étaient déjà familiers : l'eurasien Kim, Bobby le motard, le distingué Fabrice, Pablito...

Pomme et moi, nous entourions Crocki de part et d'autre, prêts à toute éventualité, car nous craignions pour la vie du daïla lama.

Déjà Crocki offrait son écharpe. Il semblait très concentré, comme s'il se visualisait en *imagiShark*. Le daïla lama cilla à peine, lorsqu'une expression lointaine, distante, implacable, passa, fugitive, sur ce visage pâle incliné devant lui. Pomme et moi eûmes la perception intérieure de ces instants : Crocki tentait de subjuguier le daïla lama.

Crocki imaginait qu'il était devenu noir, énorme, le poil hérissé, entouré de flammes rougeoyantes, et que le daïla lama était tout petit et réduit à sa merci, retenu sous son large pied d'*imagiShark* aux ongles acérés. « Kshh ! » En un éclair, il imagina qu'il attrapait de sa main griffue notre daïla lama. Ce dernier, il le voulait minuscule, gigotant, apeuré, en l'air, tandis que l'*imagiShark* le soulevait... « Kshh ! » Crocki visualisait déjà son agréable festin : il s'apprêtait à engloutir le daïla lama en une seule bouchée. Il allait l'enfourner vivant, avec sa robe bordeaux, ses jupons couleur safran et ses lunettes, tout crû, dans sa grande gueule carnassière ornée de gigantesques incisives blanches. Il ouvrit largement son redoutable *clapet*. Ses puissants maxillaires écartés formaient comme un sourire gourmand. Il y précipiterait donc sa victime qu'il tenait au-dessus, suspendue entre son pouce et son index... Tout cela ne lui prit qu'un instant, au moment où il se penchait, apparemment dans la plus profonde dévotion, pour recevoir l'écharpe que le daïla lama lui passait autour des épaules.

Pomme, réalisant comme moi ce qui se passait, pressa son talon de chaussure sur les orteils de Crocki, qui était nu pieds dans ses sandales. Ses doigts de pieds endoloris lui firent perdre un instant le fil de sa concentration.

Quant à moi j'exhibais sous les yeux de Crocki un paquet, taille Jumbo, de chips CrispyMax saveur bacon, que j'avais caché sous mon châle, et qui m'avait fait ressembler à Bibendum. Je fis crisser ostensiblement le papier aluminisé de l'emballage sous son nez.



Confronté à des orteils endoloris et à une telle tentation visuelle et sonore, Crocki perdit la stabilité de sa visualisation. Nous avons gagné du temps, quelques secondes à peine, afin que le daïla lama puisse entrer, sans être dérangé, dans sa méditation de la vacuité, en dissolvant les éléments conscients de sa réalité, les uns après les autres, passant par les étapes successives que chacun éprouve au moment de l'extase sexuelle, mais aussi de la mort, du coma ou encore de l'éternuement.... Depuis la vacuité, il ne pouvait maintenant plus être atteint par la forte densité de l'imaginaire de Crocki.

Le daïla lama, et sa suite, avaient l'habitude des pratiques erronées des disciples, surtout dans quelque faction renégate. Ils savaient bien que cette promenade pouvait réserver ce type de surprise.

Des vaisseaux lumineux surgirent de la suite du daïla lama. Ils restèrent invisibles pour la plupart d'entre nous dans la petite assemblée. Ils émergèrent dans notre monde humain depuis une autre dimension inconnue. Ils allèrent protéger chacun au monastère, dans les centres de retraites, chez les disciples, et parmi la foule rassemblée ici. Une nuée de ces champs de lumière translucide, dotés d'activités subtiles, se répandait. Ils entouraient chacun, et se fondaient avec chaque constitution humaine.

Crocki en fut lui aussi rapidement entouré et des effets psychosomatiques souverains prirent possession de son corps. Des activités fluides se déplacèrent bientôt à l'intérieur de lui, animées de courants et d'une grande mobilité interne. Le corps de Crocki était visité par ces fluides dorés aux circulations précises... Pomme et moi bénéficions, en ces instants, d'une sorte de zoom grossissant notre perception, nous permettant de discerner ses détails. Un minuscule *mandala*, une sorte de disque sur lequel était disposées des silhouettes miniatures et comme vivantes, fut instantanément extrait du corps subtil de Crocki, au niveau de son nombril, par ce champ doré et mouvant. Nous percevions comme au ralenti ces interventions invisibles, par une

étonnante médiation intérieure.

Ce *mandala*, nous en vîmes rapidement quelques détails. Il s'agissait du domaine à taille réduite des idoles qui étaient vénérées au monastère... Il y avait le bouddha, les imagi*Shark* prédateurs, les divinités du tantrisme, comme autant d'aimables santons de Provence qui auraient été virtuels, animés et vrais, tout à la fois. Du *mandala*, les silhouettes de plusieurs imagi*Shark* noirs furent aspirées par le vaisseau invisible, et elles y disparurent. Le *mandala* désormais plus petit, et réduit à des silhouettes rouges, blanches et or fut réintroduit dans le corps de Crocki. Ce dernier venait de perdre la puissance des imagi*Shark*, celle qui avait permis à ses passions, à sa colère, d'avoir des effets multipliés, et d'agir ainsi sur les autres...

Car ses visualisations courroucées étaient rendues efficaces, en servant d'organe sensoriel à un système spoliateur sophistiqué, existant dans des plans *imperceptibles*, en filigrane de notre monde et de ses lois. Cette intrusion passait ici inaperçue. Elle faisait irruption, à la manière d'un invisible vaisseau furtif, dans notre humanité. Sa conscience collective disposait d'une technologie psychosomatique avancée.

L'informatique des hommes et sa complexité ne peuvent encore rendre compte de ce qu'est cette science furtive. Internet connaît la multiplication des *cookies*. Ces petits programmes mobiles entrent à leur insu dans les réseaux de télécommunication. Certains peuvent même faire remonter vers leur ingénieur, le *hacker*, les codes confidentiels permettant de débiter des comptes bancaires, à l'autre bout du monde.

Cette image simple est insuffisante, cependant, pour suggérer ce qu'était ce réseau de simulations *neurosensorielles* interactives. Celui-ci avait développé des *cookies* pour notre univers humain organique. Ces activités échantillonnaient les nuances de la conscience et les *télétransportaient* dans ce

système. Leurs qualités se transformaient, se combinaient de nouveau, selon une logique indéchiffrable. Ce qui était prélevé chez les humains allait de la vitalité juvénile à la méditation paisible. Ce système psychosomatique très complexe prenait, recomposait, et réintroduisait parfois des flux, tant de conscience que de vitalité, dans les expériences des personnes.

Cette méthode lui permettait de promouvoir des orientations collectives, de favoriser les évolutions d'un groupe, et de stopper les résistances des personnes concernées. Selon des stratégies confidentielles, desquelles notre entendement devait rester loin, notre humanité était mise à contribution, réduite à de vastes gisements de conscience primitive. Nous ne pouvions pas imaginer que nous étions des mammifères élevés en stabulation libre !

Impossible pour autant de désigner les responsabilités : ce système provenait d'autres dimensions et, tel un vaste vaisseau spatio-temporel, il savait y circuler. Connaissant les principes du temps, il émergeait à l'affût des opportunités faciles de conquête et de colonisation. Comme les humains le firent au cours de leur histoire...

La colère, combinée à l'utilisation d'images agressives *imagiShark*, pénétrait les constitutions psychosomatiques humaines. Grâce à l'effraction, ces activités accédaient à l'intimité des êtres vivants. Elles y prélevaient les meilleures énergies de bonheur. Elles pratiquaient un appauvrissement progressif de la vie... Elles savaient transformer rapidement un groupe, et ne se souciaient pas de lui assurer un éveil spirituel.

Depuis l'invisible, heureusement, d'autres présences prenaient soin de la vie. Ainsi, dans le monde animal, certaines consciences évoluées guidaient les oiseaux migrateurs. Elles les accompagnaient jusqu'à l'Arctique. Puis, elles les ramenaient jusqu'aux terres australes. Ces amicales influences montraient la Création, ses forêts, ses montagnes, ses horizons nacrés, aux grues blanches,

aux oies cendrées, aux cigognes et aux cygnes chanteurs... Elles leur faisaient partager une belle aventure. Pour un grand voyage de trois mille, et jusqu'à vingt mille kilomètres, selon la force des oiseaux, la solidarité, la sincérité, la tendresse devaient, en effet, guider leurs paisibles escadrilles.

Autour du daïla lama, quelque champ d'une haute exigence morale pouvait de même réparer les brèches béantes que des forces obscures, à travers Crocki, avaient provoquées dans notre espace temps. Des activités positives désarmaient ce *hacker*. Elles retissaient sur place ce qui avait été endommagé : la soie de l'éther, les vaisseaux d'or de la conscience, la diversité des expériences en somme...

Un deuxième *mandala* était encore extrait du corps de Crocki par ce même vaisseau lumineux et bienfaisant. Le nouveau disque, plus complexe, comportait lui aussi des silhouettes vivantes, d'une taille réduite. Il était extrait cette fois *du cœur* de Crocki. Il abritait des consciences beaucoup plus nombreuses, moines du monastère et personnes du voisinage. Ceux que Crocki avait subjugués par la violence avaient été gardés ici « en otage » par des moyens échappant à notre compréhension. Une silhouette de chacun y apparaissait, subissant les mauvaises humeurs de Crocki, à l'intérieur même du corps subtil de ce dernier. Ces personnes douces avaient apaisé Crocki en permanence. Nous comprîmes, avec Pomme, que Crocki disposait ainsi d'un accès intérieur au potentiel de ceux qu'il avait secrètement dominés. Ces derniers avaient vu un peu de leur autonomie s'enfuir, sans savoir pourquoi. Crocki disposait d'un supplément de bonté et de conscience et d'une force intérieure qui lui venait d'eux tous. Le vaisseau amical, issu d'une dimension subtile, qui transformait Crocki définitivement, envoyait des rais de lumière, faisant revenir à chacun son dû, et libérant tous ceux qui étaient les prisonniers de ce système. Ces victimes devaient sentir « quelque chose » qui leur était

restitué, tandis qu'une partie de leur propre conscience leur revenait. Crocki en avait donc bénéficié. Il avait retiré à chacun un peu de sa clarté, de sa joie, de son magnétisme, de sa capacité.

Sur le disque translucide restaient encore quatre formes humaines. Par la magie de l'instant, nous pûmes discerner clairement leur identité. Elles étaient situées aux quatre directions principales. Nous reconnûmes à l'Ouest du *mandala* la silhouette d'un môme de dix ans, en maillot de bain, au cours d'une baignade. C'était le petit garçon qui s'était noyé, il y a quelques années de cela... À l'Est du disque, un homme vêtu de la robe prune des moines semblait méditer, c'était Perceval, le bienveillant disciple qu'appréciait tant Gondor... Au Nord du disque, David souriait, assis dans son fauteuil roulant. Tandis qu'au Sud, Ananda, le propre précepteur du Karmatchup, enseignait le premier sermon du bouddha sur la souffrance... La puissance et le rayonnement intérieur de Crocki lui venaient ainsi d'autres hommes dont la vitalité avait été prise. Elle ne venait pas des « bouddhas ». Sa vie s'était enrichie de ces influences, telle une pile invisible que les malheureux avaient chargée sans le savoir... Crocki avait reçu le meilleur de ces existences, dont quatre étaient déjà éteintes... Pomme et Pablito avait été sacrifiés, eux aussi. Mais ils avaient sauvé leur peau in extremis, frôlant la catastrophe au cours de leur expérience au seuil d'une mort imminente... Et ils assistaient, éberlués comme moi, à la restitution impalpable des *mérites* à leurs propriétaires...

Je sentis le formidable flux qui dilata un instant le corps subtil de Pomme à mes côtés, tandis que le daïla lama, d'un infime geste du doigt, désigna la poitrine de Crocki. Chacun retrouvait la vitalité et la conscience qui lui avaient été prises silencieusement par Crocki et les pirates invisibles.

Nous entendîmes une voix douce à l'intérieur. C'était celle de Kim qui se tenait non loin. Il utilisait sa télépathie pour communiquer avec nous. Il nous dit gentiment : « Les qualités qui sont restituées en ces instants, ne peuvent pas

faire revenir *à la vie* ces quatre êtres humains décédés. En revanche, elles vont être restituées rétroactivement dans leurs existences, dans ce temps enfui seulement en apparence. Elles seront déposées tout au long de celles-ci, de notre présent vers leur passé. Par un paradoxe temporel, ces quatre personnes défuntes vont bénéficier a posteriori d'un enrichissement de leur brève existence... Elles auront plus de joie de vivre et de clarté mentale... »

Le *mandala* vidé se résorba enfin dans l'espace et disparut, tandis que le vaisseau doré se dissolvait, laissant un Crocki blêmi et décontenancé...

Le daïla lama continuait son chemin, et passait les écharpes au cou des disciples, un peu plus loin... Mais nous le vîmes cependant, comme s'il se purifiait de quelque scorie adventice, rouler entre son pouce et son index comme une boule de la taille d'un très petit pois, qu'il semblait avoir extraite lors de sa brève rencontre avec Crocki. D'un geste discret qui échappa à la plupart d'entre nous, il la lança prestement dans le buis taillé de la haie. Pomme était rayonnante, survoltée et radieuse...

Le daïla lama, sentant sans doute nos regards sur lui, s'arrêta sur le chemin. Il se retourna vers Pomme. Il lui fit un gracieux petit signe de la main, avec sa bonhomie coutumière.

Le daïla lama *désarma* ainsi Crocki. Alors, autour de ce dernier, la mort s'arrêta de prendre prématurément d'innocentes vies humaines...

Crocki était la porte par laquelle la transformation collective était possible. Il s'était consacré à des marottes dans ses pratiques secrètes. Pour des raisons étrangères à l'entendement, celles-ci avaient acquis la singulière puissance que confère une place centrale dans un réseau hiérarchisé de disciples : un *mandala*. Enfant, Crocki avait été un souffre-douleur dans sa propre relation au père. Il avait reproduit ce schéma. Il trouvait facilement d'autres personnes

pour devenir sa victime, afin de les dominer, puis de leur faire subir ses outrages imaginaires. Il appréciait ainsi de disposer de boucs émissaires à l'extérieur du monastère et donc, de sa vie quotidienne. Crocki était ainsi certain de l'impunité. L'autre qui quittait la lamaserie ne lui restituerait pas de mal pour ce mal. Le malheureux subissait alors, sans le savoir, toutes sortes d'images de torture et de mort violente.

Mais Crocki n'était pas « le responsable » de ces quatre trépas, de ces deux expériences de décès imminent, ni même des difficultés inopinées de nombreux autres... Au sens où la loi l'entend, ou même selon le sens commun, nul *responsable* n'existait. Chacun était renvoyé à son libre arbitre, à sa propre manière de vivre et à ses relations sociales.

Cependant une interdépendance de *multiples* facteurs avait vu se produire ces tragédies. Circulant dans cette connexité, quelque part dans une chambre, il y avait aussi la pratique secrète de Crocki, bien dissimulée au cœur d'un clos érémitique...

On ne pouvait pas dire : c'est Crocki qui a pris les quatre vies, ni même trois vies, deux vies ou même une seule de ces existences humaines. Mais en vivant son fantasme de meurtre sans le révéler, en répétant le passage à l'acte, jour après jour, dans la clarté de sa méditation, il chargeait ce réseau de la dévotion d'une énergie offensive et dynamique. Celle-ci trouvait l'exutoire d'une mort prématurée, d'une innocente vie qui était atteinte, à distance. Crocki était l'accumulateur de violence, la force de frappe d'un autre monde qui disposait avec lui d'une *arme fatale*...

Je découvris, à travers l'étude que Tchang m'avait proposée, que ce que nous appelons hasard ou destin n'est pas seulement tissé de faits. Il nous faut également observer les coïncidences apparemment fortuites, la synchronie de leurs anecdotes et l'affleurement d'un *insondable* filigrane.

La présence subtile de tous les êtres, de toute la nature, constitue une trame

active, cachée derrière l'apparence de notre monde, comme les mailles tricotées d'un vaste pull over invisible. Chaque maille compte, et tient tout l'ouvrage, en étant comme les autres, indissociable d'elles. L'existence des uns est préservée par celle de chaque autre, tout comme les points d'un solide tricot.

Un fil qu'on tire, voilà qui défait le maillage, et bientôt tout le chandail. Un seul homme avide ou tyrannique est un accroc terrible, si la foule sentimentale est assez naïve pour le laisser détenir un pouvoir.

Mais une habile reprise — un simple nœud au fil cassé — stoppera la déchirure, si elle est détectée assez tôt. Chacun est responsable pour *résister* au prédateur, aussitôt que possible, avant que le dommage ne se répande... Témoigner et agir préserve ainsi tous les autres, et l'œuvre du vivant que tous partagent.

Les amis de l'humanité, ceux qu'animent la fraternité avec la Nature, des sentiments équitables envers autrui et la liberté créatrice de leur pensée, sont comme des arbres toujours verts. Leurs profondes racines soutiennent aussi la Terre. À l'aube, leur feuillage est bruissant du réveil des oiseaux.



ÉPILOGUE 1  
*DHARMA[44]*  
QUE SONT-ILS DEVENUS ?

La visite du daïla lama allait changer bien des choses. Celui-ci était connu pour sa capacité à transformer les institutions. Ainsi libérés de l'étau de fer qu'avait resserré Crocki, les eurolamas se déculpabilisèrent aussi vis-à-vis de la leur. Ils furent plus parcimonieux avec les visualisations courroucées, dont ils connaissaient maintenant, avec la terrible épreuve qu'avait imposée Crocki, l'ombre *possible*. Certains refusèrent de célébrer les imagi*Shark*, estimant par expérience, que leurs déviations avaient plus de chance de détruire les autres que de les aider à trouver la sagesse. En effet, le *pouvoir* était une tentation évidente, mieux valait ne pas la chatouiller avec l'image de puissance qu'incarnaient ces vieilles effigies.

Ils se rapprochèrent ainsi de leur époque et de leurs contemporains, pour ne pas regretter d'avoir partagé la même humanité et le même temps, célébrant avec eux le miracle fragile de leur précieuse vie humaine. Ils eurent ainsi l'idée de rentabiliser le nouveau temple dédié à Karmatchup. Ce mammoth de béton, pouvant accueillir cinq cents personnes, était désaffecté par manque de fidèles dévots, mais avait coûté une fortune. Il n'était pas de surface à l'intérieur, aussi petite fut-elle, qui n'eut pas été recouverte de peintures et de dorures. Épuisées par cette débauche de colonnades et de stucs, les finances de la congrégation avaient grandement besoin d'un bain de jouvence en euro sonnants et trébuchants.

Alors, chaque fin de semaine le temple cyclopéen se métamorphosait désormais en un vaste hall de danse non-fumeur, une discothèque night-club du *tantra*... Le soir venu, Fabrice de Guermante, le jeune standardiste, devenait le Disc Jockey apprécié de tous, mixant divinement le nouveau folklore *techno*.

Le juvénile D.J. trônait, royal, en robe *Burgundy*, à ses tables de mixage, sur le devant de la statue géante du bouddha de l'autel. Une foule chamarrée ondoyait à ses pieds sur la piste, au rythme des *beats per minute*, parmi les vapeurs d'encens au santal. Les éclairages xénon, les projecteurs laser rouges et verts donnaient une nuance d'irréalité au décor des mille bouddhas dorés dans leurs niches éclairées par fibre optique, et aux vastes péristyles peints de divinités.

Afin de satisfaire leur jeune clientèle, les eurolamas servaient des cocktails sans alcool. Ils circulaient avec les plateaux chargés de *milk shakes* et de jus de fruit exotiques, drapés impeccablement de leur robe et de leur châle, offrant un service convivial et stylé à chacun. Leur uniforme bordeaux rehaussait encore le caractère authentique de ce haut lieu qui faisait fureur dans la région.

C'était enfin la grande mode du style de vie Zen pour tous. Une foule joyeuse et affamée venait se rasséréner à des stands de restauration rapide à thèmes qui occupaient désormais les côtés du grand temple. À main gauche, je découvrais MacTsampa's *Himalayan Fast Food Restaurant*, où officiait Crocki. Il y avait reconverti sa passion des chips saveur bacon « pour le bien de tous les êtres ». Au fond, la boutique CrazyYogy *Unisex Fashion* offrait à chacun les nouveautés de tee-shirts imprimés, casquettes, et colifichets de verroterie dont s'affublait volontiers la jeunesse qui dansait juste à côté sur la piste. À main droite de l'entrée du hall, un autre stand proposait la nourriture instantanée des pauses snack, et arborait un néon où clignotait l'enseigne LamaHut *Express Tsok Dinner*. Plus loin, trois distributeurs de préservatifs offraient respectivement des condoms aromatisés à la banane, au kiwi et à la vanille. À proximité, et au fond du hall, je découvrais Lhasa *AstroSoftware 3''*. La

boutique « psy » virtuelle proposait en trois secondes un bilan pronostic personnel sur ordinateur s'étendant aux cent prochaines années, grâce à l'astrologie indienne d'évolution...

À l'étage, les appartements, qui ne servaient pas souvent au Karmatchup, étaient reconvertis. C'était l'étape obligée pour les noctambules épuisés par la danse. Chacun venait s'y reposer, en se rinçant le gosier... et l'œil. Le Go-go Boy[45] *Skylounge Bar*[46] offrait cette ambiance feutrée que chacun appréciait, dans de vastes canapés de velours cerise. On y trouvait aussi une clientèle mûre et aisée, venue du Moyen-Orient et des pays d'Afrique Noire, qui affectionnait depuis peu son spectacle de cabaret, une revue éblouissante avec plumes roses en matériau synthétique imitation autruche, strass scintillant et paillettes assorties.

Le vaste temple hiératique, qu'illuminait l'enseigne géante *Nirvana Technopolis*, était la brillante réalisation d'une communauté en reconversion rapide.

Le daïla lama, quant à lui, put revenir s'installer au Tibet, peu de temps après ces événements, tout comme ses moines, et oublier enfin leur long exil fraternel en Inde. Le nouvel homme fort de la Chine, Hu Jintao, eut la bonne idée de créer dans la région rendue autonome un vaste conservatoire de nature et de traditions.

Le daïla lama put de nouveau déambuler dans son cher parc de Norbulinka, parmi les biches et les daims, et prendre soin de ses chères fleurs, comme de ses souvenirs d'enfance retrouvés. Il vivait désormais sur le *toit du monde* comme un ami.

Le Tibet n'était plus un royaume d'ailleurs, mais une jeune démocratie, qu'il avait appelée de ses vœux depuis longtemps. Le peuple en exil rentrait volontiers au pays, qui s'enrichissait avec le fabuleux boom économique que

connaissait singulièrement son amicale protectrice de toujours, la grande Chine. On allait élire un président du gouvernement tibétain chargé de l'exécutif, et un parlement de députés, au suffrage universel, pour la première fois.

La Chine se réjouissait des ressources qu'un tourisme nouveau, écologique et conscient, développait au Tibet enfin libre et sauf. La liberté d'expression était revenue, avec le bonheur, dans les Himalaya.

Tchang rentra en Malaisie après que sa retraite monastique fut conclue. Il y fonda sa nouvelle société de prêt à porter « 4<sup>you</sup> ». Cela signifiait : « Pour toi ». Une nouvelle manière de travailler y était expérimentée.

Il créa en effet de nombreuses petites unités à taille humaine, très présentes dans les provinces insulaires du Nord de Bornéo — à Sarawak — en offrant à chacun le travail à temps choisi, et une possibilité d'y exprimer largement son initiative. *Sa* mode devint donc la mode *des gens*, celle qu'ils créèrent eux-mêmes, dans les diverses régions, avec leurs couleurs, des nuances, la diversité et une grande richesse de styles. Les vêtements n'étaient plus stéréotypés. Si les pièces étaient uniques, elles étaient signées par le modeste couturier de village qui en avait assumé le travail de création. Son idée généreuse de rendre libre le choix du temps de travail, et d'en restituer la paternité à ceux qui *l'inventaient*, eut le prodigieux succès qu'on sait en Asie...

Quant au Karmatchup retrouvé par Balibar, il gagna sa vie en tournant des spots. Automobile, confiserie : le marketing de la grande consommation faisait appel à son image colorée pour présenter des produits aux téléspectateurs. Dans une publicité, on le voyait brandir, assis sur son trône doré, un flacon de sauce tomate épicée. Grâce à des effets spéciaux, des éclairs fulgurants semblaient jaillir de l'emballage. Il souriait enfin à l'écran :

— Sa belle robe rouge & son unique saveur pour *tous* vos plats ! Tomato Ketchup Heins : pourquoi réfléchir davantage ?! [47]

J'acceptai, quant à moi, la proposition amicale de Pomme de rester vivre dans sa belle villa de granit... Je me rendis utile, en la secondant pour éditer ses œuvres littéraires sur Internet. Cela lui permit d'être lue et appréciée *jusqu'au bout du monde*...

Une de ses frêles plaquettes de prose, intitulée « Les Terres Pures », évoquait « l'éther pur » de l'expérience humaine[48].

## LES TERRES PURES

### L'ÉTHER PUR

*Aux enfants d'Orion*

*et d'ailleurs*

*Aujourd'hui*

Aujourd'hui, alors que souffle la tempête et que gronde l'esprit du Temps, naît en toi une innocence nouvelle, éclôt une fleur suave, frais et sauvage myosotis.

Alors que vrombit l'haleine de l'hiver sur les champs humides de ta mémoire, enfle en toi la voile du souvenir qui t'enlace et t'entraîne sur les Mers du devenir.

Que ta conscience s'ouvre, soleil mûr emplissant l'horizon de son lever équinoxial, le Toi qui sommeillait s'éveille, se lève et marche sur le chemin d'or et de lumière, qui attendait en son sein.

Que la vitre s'embue des fraîcheurs solsticiales et ton cœur rayonne, lui aussi,  
dans la candeur de tous les chérubins du monde et des univers autour.

Que ton œil frémissse sous ton cil, que son éclat s'éclaire d'une promesse  
d'étoile, de lune ou d'astre secret, la conscience qui soupirait en ta gorge  
s'éveille, chante sa mélopée de cristal.

Que tes cheveux dansent sous la tramontane de tes sens et ton front s'éclaire de  
la nuance de ton âme aux regards de mauve et d'argent !

Et si ta couronne frémit aux quatre Orient de la mort qui rôde dans les saisons  
du corps, un voile diamantin l'orne de la marque royale, qui éternellement  
signe l'héritier des cieux azuréens.

Alors l'enfant s'éveille, frotte ses yeux et se lève de sa couche de feuilles  
d'automne oubliées par l'hivernale tempête [...]

Et sa danse réchauffe les mondes et leurs glaces fondent. Ainsi se régénère la  
nature intérieure de l'être renaissant.

Ainsi fleurit l'envie d'étreindre le ciel qu'ont souvent les êtres de lumière.

## *Galion*

Quand un grand navire d'amitié prend le vent du large pour entrer dans le golfe de ta douceur, si le galion à l'équipage de mousses brille de ses ors dans le havre de tes eaux profondes, c'est qu'un étranger, capitaine aux yeux d'aigues-marine, va apparaître sur le pont de tes désirs, à la rencontre de l'initiale qui rayonne au centre de ta poitrine.

Et lorsque chaque mousse t'a adressé son sourire radiant, lorsque les ors de la nef ont élevé ton désir, le solitaire marin t'offre dans une boîte d'épices et de fleurs étranges, le cadeau qu'il te restait à recevoir.

Tu l'ouvres et sur le velours écarlate repose la statuette de porcelaine claire.[...] La petite figurine te sourit et désigne d'un doigt tendu le centre de ton sein, comme si tu ne devais garder que cela de la visite magique du galion messenger.

Et ce sont les cris des bateliers qui ramènent ton âme au port de ta vie, ils t'embrassent et courent remonter l'ancre d'argent et larguer les amarres du temps.

Le capitaine à la barre tient la roue à huit branches, aux pommeaux de cèdre, sur le pont ciré du miel des anges. Les voiles neigeuses se gonflent et le vaisseau quitte ton rivage, dans le doux froissement du flot tranquille par son étrave de bois odorant.

Les mousses blonds agitent des mouchoirs rouges, les mousses bruns des mouchoirs blancs, et la voilure tend l'esquif vers sa destination à l'autre rive de l'océan de vos rêves où l'attend un autre ami, impatient, sur la grève, de recevoir du mystérieux pilote maritime, la boîte tendue de velours où repose la

clef bénie du porche de son âme.

Au loin il ne reste qu'une goutte de lait sur les pétales de la mer, la dernière voile disparaît sous la ligne de l'horizon, et ton regard contemple le visage [...] qui te sourit.



## *Éventail*

Des étoiles une rosée tombera sur tes cheveux, lorsqu'un vaisseau transparaîtra dans ta nuit. Et tu seras en un instant dedans, seul mais si bien, dans la chaleur de son sein. Et le vaisseau, rhomboïde adoubé, t'emportera en d'autres confins.

Tu lèveras les yeux vers sa coupole de cristal, tournée vers l'encre du ciel où fourmillent les galaxies empressées, bleuissent les étoiles d'or et se déversent, laiteux dragons, les symphoniques spirales constellées.

Parfois les instants de solitude sont si pleins que l'on désire qu'ils s'allongent, amis toujours paisibles, auprès de nous. Et c'est le silence recueilli de la nef sidérale qu'il te faudra quitter pour voir l'autre univers où tu viens d'émerger, comme le bambou naît à la lumière en perçant la neige qui le protégeait.

Et l'astronef sera absorbé vers un autre monde. Il restera comme un présent, trace lumineuse, sur l'écran apaisé de ta conscience qui t'emmena si loin de ta terre, si près de ton cœur.

C'est aux facettes de l'éventail, quand il se déploie dans l'air chaud du soir, que l'on reconnaît la beauté de l'image qui se reconstitue. Si nulle main ne vient déployer ce qui tenait plié, jamais l'œil ne peut contempler la beauté que le peintre oriental posa sur le papier de riz, ni le visage se rafraîchir du souffle que l'image calligraphiée envoie en vagues ondoyantes quand la paume doucement l'agite.

Nous sommes cet éventail replié qui attend le souffle de l'été et la main complice pour être révélé, paon somptueux, phénix ancien, à l'icône que nous portons peinte en couleurs d'éternité depuis que nous sommes.

Et l'image s'étire de plan en plan, de conscience en conscience, comme les baguettes rythment le déploiement de l'éventail. Se reconstitue, du cœur de la Terre aux mondes de lumière, la méditation particulière qui de sa fraîcheur t'habite.

## *Partir*

Comme une émanation d'élixir parégorique. Comme un castel sous la brise, une plage à Venise. Partir, Ô, luxe frivole, nuance, danse féconde, valse du cœur qui s'enlace. Loin de ce passé qui poisse, de cet avenir qui menace ton corps, ton âme, tes yeux, la joie de cette poitrine qui bat si fort.

Paix, sur le ciel où traînent des nuages d'or, où fugace passe une cigogne, où volage, danse l'oiselet. Comme une bourrasque, une Bergamasque, un silence fait d'éther félin et délicieux. Comme une claque sur le visage de l'adieu, un couple qui s'embrasse.

Au centre de l'expérience palpite cette pépite, ce jet de vie. Et c'est là que gît le délice de partir un peu, un peu plus près de ces rêves féconds qui nous *brument* de leur bonté immense.

Je n'ai que ce cri : partir. Sur le continent de brumes blanches où forçit l'enfance désordonnée. Comme une fraternité novice au cœur de glace, fusée des cimes au fanal fantasque. Comme une adolescence épatante, bardée des joies douces du temps. Comme un silence fait d'amour. Un pas dans le cours du fleuve des cieux bénissants. Une porcelaine frivole aux chatolements discrets.

Sur ce seuil glisse une goutte d'automne, au cœur irisé de douceur.

Oui, le départ est toujours en dedans. Toujours secret, royal et seul. Vivant pèlerinage sur les Gange austères, sur les baies rayonnant un soleil interdit aux regards sacrilèges.

Un départ est toujours cette huée dans le noir, ce pleur à vide sur les charbons ardents de l'appel qui vibre.

Comme un soir et un matin qui l'enlace, comme un creuset d'audace et un chant d'oracle vivace.

Comme une perle qui roule et se rêve, vivant tissage, de la joie qui rayonne, grande, aux portes de l'espace.

ÉPILOGUE 2  
*SAMSARA*[49]  
DES GAUFRES !

Pomme devait ainsi nous aider à recevoir notre part d'éternité : dans la poésie existait l'équilibre. La terre et le ciel, le désir et la connaissance s'y trouvaient, accessibles, humains et éternels, tout à la fois. Mais le temps devait quand même rider nos jeunesses, et passer trop vite... Je devins, avec les printemps successifs, un jardinier et un simple promeneur...

*Soixante ans* passèrent.

Nos aventures à Karmatchup'Land étaient si loin déjà ! Pomme allait fêter son centenaire dans quelques jours ! À l'automne de ma vie, mes quatre-vingt-dix ans feraient bientôt tomber une feuille de plus. Tchang aurait bientôt quatre-vingt-six perles à son rosaire... Nous l'invitâmes à venir fêter le siècle de Pomme. Comme se réjouissait cette dernière :

— C'est Zen d'avoir une seule bougie à son anniversaire !

Nous envoyâmes à Tchang notre invitation : Pomme nous ferait ses fameuses gaufres au chocolat blanc...

Ismaël était donc arrivé chez nous pour quelques semaines de villégiature en Europe. Nous passâmes un bon moment, échangeant nos souvenirs d'anciens. J'aidais Pomme, bien âgée désormais, à actionner le *Grill-Tout* SEB de 1300 watts, laqué rouge. Ensuite il nous fallait plonger ses deux gaufres dans le chocolat blanc qu'une casserole tiède maintenait en fusion... Après un ultime

thé, parfumé aux pétales de roses *Pierre de Ronsard*, Tchang voulut revenir voir le monastère de sa jeunesse. Je proposai à mes deux amis de les y conduire, avec ma nouvelle Citroën.

La Citroën Smd embarquait le dernier cri de suspension magnétodynamique à effet de champ gravitationnel. Je fis le plein du bolide avant notre ballade. J'ouvris la trappe du réservoir de carburant. Elle était marquée H<sub>2</sub>O. Je remplis d'eau froide, avec le tuyau d'arrosage du jardin.

La *marque aux deux chevrons* avait équipé la berline d'un nouveau groupe thermique *Cold Fusion* Akito Takahashi, assemblé à Osaka, sous licence Pons & Fleischmann. C'était une introduction récente, depuis la découverte de la fusion froide. Grâce à elle, une source fabuleuse d'énergie avait été révélée. On avait enfin mis au point des procédés sûrs pour fondre à froid les noyaux d'hydrogène de l'eau.

Dans ma voiture, l'électricité nécessaire à la fusion des protons contenus dans l'eau du carburateur, était produite par les capteurs solaires miniaturisés. Ils étaient désormais inclus dans les molécules de la peinture de carrosserie.

Cette dernière était souple, en kevlar. De légers boucliers en fibre de carbone protégeaient le véhicule des petits chocs, lors des manœuvres d'arrimage, lorsque le système de suspension gravitationnelle soulevait la voiture du sol. Il n'y avait, en effet, pas de roues, ce n'était plus nécessaire.

Les techniciens avaient mis au point des hauteurs de vol entre zéro et trois mètres, où les forces magnétiques permettaient un guidage efficace et une bonne trajectoire. Nous allions éviter la petite route de campagne, et couper à travers champs, passant au-dessus des murets et des haies vives, sans crainte de nous perdre, avec le *Global Positioning System (G.P.S.)*, son guidage par satellites.

Surfant par-dessus les bocages, nous arrivâmes vite en vue de ce monastère où Tchang avait fait retraite. Nous fîmes flotter doucement la nouvelle Sm autour de l'ancien clos abandonné... Il n'y avait plus de portes, ni de clôtures. Des fourrés poussaient çà et là dans les bâtiments délabrés de béton cellulaire. Les anciens ermitages étaient froids, humides, et trop succincts, pour accommoder la vie humaine plus de quelques décennies. Mais ils constituaient désormais des abris appréciés par les veaux de race charolaise qui paissaient en liberté.

Depuis ces dernières décennies, partout sur la planète, le style de vie végétarien avait gagné des amateurs, et la consommation de viande avait bien chuté. Des luttes sociales nouvelles avaient même obtenu la fermeture de nombreux abattoirs. Une charte des « Droits des Animaux et des Arbres à Disposer d'Eux-mêmes » avait été votée au niveau planétaire. Le protocole interdisait l'abattage des grandes forêts et de vastes cheptels protégés.

Un Parc Naturel du Peuple Animal Libre avait été créé ici, autour de ces lieux abandonnés et propices. Les vaches rumaient paisiblement sur la pelouse du clos monastique, et s'abreuvaient à la fontaine où coulait encore une claire eau de source... Les veaux s'ébattaient dans les lieux verdoyants de la lamaserie. La puissante rumination des bovins déployait son bien-être sur la « terre pure du bouddha Karmatchup ». Les bœufs semblaient bonhommes et placides ici, parmi les bouddhas de ciment moulés, moussus et usés par la pluie. Les choses avaient donc suivi leur cours naturel...

Nous avançâmes doucement en direction de l'ancien temple. Les séquoias *gigantea* avaient poussé, et s'étaient semés, encore et encore. Une haute futaie entourait l'énorme temple de béton fissuré, aux murs chancelants. Je devais conduire lentement la berline à trois mètres de hauteur, évitant les troncs d'arbres au sol, et les lianes qui enlaçaient les conifères. Le climat de la planète

était plus doux depuis son réchauffement. Une flore subtropicale tendait à se déployer agréablement, depuis peu, dans la région...

En contournant le mastodonte de ciment, on y distinguait des cassures qui s'élargissaient. Les constructeurs n'avaient pas prévu assez de joints de dilatation. Les premières craquelures avaient servi de repaires à des rongeurs, puis à des oiseaux, qui y avaient déposé leurs glands et leurs graines. Ces dernières avaient germé. Des arbres y avaient poussé, écartant les fissures avec cette étonnante force des végétaux. Les racines avaient commencé à faire éclater les parois, pourtant épaisses d'un mètre trente à leur base. Les ferrailles apparaissaient çà et là, au-dessus des murs de poussière, tandis que des statues de plâtre jonchaient le péristyle titanesque. Plusieurs de ses colonnes s'étaient inclinées...

Nous trouvâmes une petite clairière pour suspendre la voiture à vingt centimètres du sol, en position géostationnaire. Nous nous frayâmes un chemin entre les fougères, les palmiers, les lianes et la folle avoine, vers le seuil du temple. Nous étions ralentis dans notre marche, tant par nos propres années, que par la végétation verdoyante.

Les portes de bois étaient rompues, et leurs battants tombaient en lambeaux. Des monceaux de bouddhas de plâtre étaient dispersés, parmi des débris de verre et des filaments de fibre optique qui avaient servi à éclairer les mille niches vitrées. Pomme ramassa un des bouddhas, au visage encore doré à la feuille. Elle le regarda attentivement, ôta de la main quelques brindilles de la statuette :

— Ce n'est pas de chance qu'ils aient reproduit en mille exemplaires le même original *banal*.

J'ajoutai :



— Ce style monumental est celui d’une *société du spectacle*. Ses promoteurs tantriques avaient trouvé la manière de faire travailler gratuitement les jeunes et les pauvres, sans les y contraindre, par le pouvoir de ce grandiose de pacotille, en leur faisant miroiter le *nirvana*...

Tchang n’était pas d’accord avec nos appréciations, qu’il jugeait sévères :

— Non, je trouve le kitsch *adorable*...

Il désigna de la main la haute statue de cuivre qui s’élevait contre l’ancien autel et ajouta, avec ce sérieux qui le rendait inimitable :

— Cette fantaisie est tellement *berlusconienne*.

Des noisetiers envahissaient les pieds de ce bouddha massif, de sept mètres de haut, au sourire absent et inexpressif, tandis que des lianes s’entortillaient autour de son bras droit touchant le haut socle, symbole d’une terre prise à témoin...

Des vestiges de bas-reliefs peints apparaissaient sur les murs intérieurs, les caissons du haut plafond et les colonnades hiératiques. Les oiseaux voletaient çà et là dans le vaste édifice aux vitrages brisés, chapardant les rouleaux de prières photocopiées qu’ils trouvaient dans les bouddhas de plâtre creux, et les déroulant joyeusement comme des serpentins...

Le *mandala* géant, peinture polychrome sur coton d’époque XXI<sup>ème</sup> siècle, qui avait été tendue au plafond, pendait maintenant à moitié dans le vide. La masse de tissu, pourrissante et éphémère, subissait les flots des pluies qui ruisselaient par les fissures des *skydomes* en Plexiglas. Tchang nous apprit que c’était ce

type de toile, large de huit mètres, qu'on avait utilisé au siècle précédent pour y peindre les décors... des théâtres !

Les poules et les canards avaient élu domicile dans la cage d'escalier qui montait aux anciens appartements de Karmatchup à l'étage supérieur. Il nous fallut déranger une horde de volatiles caquetants pour nous y frayer un chemin parmi les lianes qui s'agrippaient aux murs verdis, où l'eau de pluie suintait continuellement... En écartant des feuillages envahissants, on découvrait la vue depuis la terrasse supérieure. Elle était toujours belle, ouvrant au lointain sur la perspective des chaînes de montagnes. Les milans planaient comme avant, au lointain temps de mes *trente ans*... Les lourdes rambardes de bois s'étaient déboîtées. Celles qui demeuraient étaient tenues par les troncs d'arbres qui poussaient entre les vieilles dalles disjointes... Des fougères élégantes semblaient se plaisir ici, et commençaient à tout envahir des anciens promenoirs.

Nous pûmes accéder à la petite pagode tout en haut, par le vieil escalier raide qui y accédait. Ses blocs de béton étaient branlants sous nos pas hésitants. Les baies brisées ne protégeaient plus l'ancien reliquaire où le moine Kim m'avait reçu, il y a bien longtemps déjà... Un anonyme avait peint à l'aérosol ce graffiti sur le mur intérieur, protégé des précipitations : « Ce qui apparaît est sujet au changement, puis à la disparition. »

Tchang nous dit que c'était l'avant-dernière parole prononcée par le bouddha avant sa mort, le *parinirvana*. Il y aurait ajouté un ultime message : « Efforcez-vous, moines, vers la perfection. » Pomme prétendit que la perfection n'était, hélas, pas accessible à l'humain, compte tenu de la limite de ses sens rudimentaires. Selon Pomme le pieux conseil était de *pure forme*...

Le petit toit recouvert de cuivre était rongé par l'oxydation. La chute d'un

séquoia l'avait bousculé, et il s'inclinait comme un aimable parasol. Son vieux paratonnerre rouillé pendait par son fil de cuivre. Les oiseaux avaient fait leurs nids sous les charpentes de bois noircis, et semblaient être ici les nouveaux rois...

Nous redescendîmes vers l'oblongue Citroën blanche qui attendait, rutilante, dans la clairière bruissant du chant des insectes. Nous partîmes, silencieux, contemplant l'impermanence de *toute chose*.

Le véhicule se faufilait au-dessus des ronciers, des sureaux, des bambous géants, des acacias fleuris et odorants qui s'élevaient des murs fissurés. Des galeries s'étaient effondrées, et d'autres suivraient, dans la pénombre de l'humide forêt subtropicale. Le colosse de béton était trop lourd pour ses maigres fondations... Il commençait de s'enfoncer du côté où des sources surgissaient, encore et encore... Il y avait eu ici mille tonnes de béton moulées, que la nature engloutirait bientôt... Pomme souriait. Elle nous récita doucement le leitmotiv du nirvana, le *mantra* en sanskrit de la *perfection de sagesse* :

— *Om gaté gaté paragaté parasamgaté bodhi soha !*

Après un silence, elle suggéra :

— Ce qui traverse le temps n'est pas ce qui est dur, lourd ou pesant : c'est cette eau qui efface tout inlassablement, et fait croître de nouveau la vie...

À cet instant notre véhicule effectua un vif écart en vol gravitationnel. Le système de G.P.S., réglé sur la sensibilité maximale, avait détecté, devant, la proximité d'un papillon *paon du jour*. Pour ne pas le heurter, nous le contournions automatiquement... Le joli coléoptère voletait déjà, insouciant, vers quelque butin floral.... Nous le regardions depuis la voiture, et sa joliesse

devenait son message extraordinaire. Voici ce qu'il exprima de ses quelques battements d'ailes :

— Aujourd'hui une ouverture s'est faite en mon jardin, un rayon nouveau de miel a éclairé cette forêt de la vie. Une petite mélodie joue déjà doucement, et vient nuancer la douceur de cet instant qui veut arrêter le temps.

Doucement en l'herbe soyeuse de mon amour, de mes secrets, de mon intime prédilection, je suis venu me poser, moi le papillon de *l'esprit*, légère et fugace bénédiction, ami lointain au cœur polychrome.

Le ciel se révèle plus clair, et la vie plus ample, comme si une vague transparente venait de déferler sur mes fleurs pour les humecter de sa marine candeur. Un instant qui se pose, ténu et discret voyageur des au-delà ambrés de septembre, un souffle de pureté, légers cheveux d'or.

Une imperceptible brise fraîchit dans la candeur du soir, comme la rosée vient adouber de son délice la mouvance des herbes, ondoyant privilège. Ce sourire invisible qui est venu de si loin se poser sur *nos* ailes de lumière veut déjà repartir saluer d'autres amis, plus lointains encore. Nous voulons le garder près de nous, intime présage, douceur musquée, amicale confidence murmurée au levant de nos âmes, et je ne peux retenir mon envol, car déjà je volette vers une plus infime prédilection de luminescence intérieure...

Ne tais rien de ce que tu as découvert,  
Ne garde rien pour toi de ce que tu dois dire ;  
Nul n'est en faute pour avoir parlé ;  
C'est à qui entend d'en *comprendre* les bienfaits.  
(Sagesse chinoise)

## TABLE DES PERSONNAGES

- I. *Antonin de Novalis*, sociologue, mène une nouvelle recherche...  
*Ismaël Tchang*, créateur de mode, est un jeune Chinois de nationalité malaisienne, devenu moine bouddhiste.
- II. *Pomme*, poète et musicienne, est éprise de culture Zen.
- III. *Kim*, moine eurasien, habite tout en haut, dans la petite pagode.  
*Anonyme*, un enfant se noie dans un petit bassin.
- IV. *Fabrice de Guermante*, moine distingué, est le standardiste du monastère.  
*Bobby*, vénérable en blouson de cuir, brique sa Harley Davidson.  
*Perceval*, moine anglais, est décédé prématurément en mer.
- V. *Jean & son épouse* appartiennent à un groupe chrétien de prière.  
*Antoinette*, toujours impeccable, enseigne la relaxation.
- VIII. *David*, moine handicapé, s'éteint trop jeune.
- IX. *Gondor*, vieux lama tibétain accompli, existe par les liens du souvenir...
- X. *Sébu*, régent de la branche légitimiste de la lignée s'oppose à *Balibar*, renégat rutilant, acculé à la débâcle de ses ambitions.  
*Karmatchup*, l'enfant bouddha retrouvé par Balibar, est si controversé.  
*Ananda*, l'érudit précepteur du petit Karmatchup, décède comme foudroyé.  
*Le crocodile imperator* du Ténéré vivait au paléolithique...
- XI. *Pablito*, un Indien Tacos Pueblo, est psychologue :  
il raconte son expérience de mort imminente à l'hôpital.  
*Andrés & Woopie*, un couple de dévots, fait du prosélytisme.
- XII. *Crocki*, alias *Donald von Ajax*, grignote ses chips...
- XIII. *Friedrich W. von Ajax*, son père, est économiste ultra libéral.
- XIV. *Enrique et Priscilla* se déchirent autour de la question de leur fils Paradisio.  
*Maître Médor*, l'avocat, s'en mêle. Un deuxième enfant naîtra : Eternity.
- XV. *Tchenrészys*, flamboyant supérieur d'une congrégation fait des siennes.  
*Le daila lama* reste présence sereine du Tibet.

## TABLE DES CHAPITRES

- I. SECRET TANTRIQUE  
UNE BOMBE AU CHOCOLAT
- II. LE LANGAGE DE LA COMPASSION  
À PIED D'ŒUVRE
- III. TÉLÉPATHIE  
LA PETITE PAGODE
- IV. VISION PURE  
LA HARLEY DU VÉNÉRABLE
- V. IMAGISHARK PRÉDATEURS  
LÂCHEZ-MOI CE HACHOIR !
- VI. RÉCIT DE RETRAITE CONTEMPLATIVE  
UNE FULGURANTE SÉRÉNITÉ (PAR POMME)
- VII. EXPÉRIENCE DE MORT IMMINENTE (*N.D.E.*)  
AU SEUIL DE LA VIE
- VIII. VACUITÉ  
JE PEUX REGARDER LA MER
- IX. RÊVE LUCIDE  
« *LE MOULBIF ENVOIE GRAVE LA PURÉE* »
- X. *KARMA*  
LE CROCODILE *IMPERATOR*
- XI. DÉVOTION  
LE NIRVANA EN KIT
- XII. BÉNÉDICTION BOUDDHIQUE  
LES ANGES GARDIENS
- XIII. PRATIQUES ERRONÉES  
ILS GAGNAIENT LES DOLLARS
- XIV. *SEXE, MENSONGE & VIDEO*  
LA FABRIQUE DU TULKOU
- XV. *MANDALA*

COOKIES !

ÉPILOGUE 1 *DHARMA*

QUE SONT-ILS DEVENUS ?

LES TERRES PURES

L'ÉTHÉR PUR

ÉPILOGUE 2 *SAMSARA*

DES GAUFRES !

« Les divinités courroucées du bouddhisme tibétain et mongol relèvent d'une violence symbolique dont on peut se demander si elle constitue le retour du refoulé, un exutoire à la violence réelle, ou au contraire son reflet, voire sa cause profonde. »

\*

« Il faut bien avouer qu'au cours de son histoire mouvementée, le bouddhisme a bien souvent été du côté du manche. Car avec ses pouvoirs occultes, sa magie noire, il dispose d'armes surhumaines capables de détruire les démons. Qui sont les démons ? [...] Dans chaque camp, des prêtres tantriques ourdissent des sorts. » \*\*

« Bien sûr il faut choisir le camp de l'opprimé. Mais à long terme toute cette béatification aura des effets négatifs, quand on s'apercevra que le bouddhisme d'Hollywood est un mythe. » \*\*

Bernard Faure  
Professeur d'Histoire des Religions  
Université de Stanford, Californie.

\* in Le Monde, Vendredi 12 octobre 2001, p. VI.

\*\* in Le Nouvel Observateur, 3-9 août 2000, p.16.

© 2002- 01.2005 — Marc Bosche.

Diffusion : Librairie Spécialisée des Auteurs Indépendants  
[www.editions-universelles.net](http://www.editions-universelles.net)



## Notes

- [1] « *Hacker* » : [angl.], pirate informatique pénétrant par effraction dans des réseaux. « *Webmestre* » : [franç.], responsable de site(s) Internet.
- [2] « *Twin Towers* » : [angl.], tours jumelles. À Kuala Lumpur (Malaisie).
- [3] « *Spa* » : station thermale.
- [4] « *Cyberclub* » : club informatique souvent dédié à l'usage d'Internet.
- [5] « *Fusion* » : [angl.], cuisine métissée.
- [6] *Iwachu* : [jap.], marque de théières artisanales en fonte à l'intérieur émaillé.
- [7] « *Megamall* » : [angl.], centre commercial géant.
- [8] « *Keemun* » : [chin.], variété délicate de thé issue de Chine méridionale.
- [9] *Les Chocolats Yves Thuriès*, 31 bd de la République à Istres (13800).
- [10] *Nirvana* : [skt], (1) extinction de la souffrance, illumination, obtention d'un éveil spirituel irréversible, (2) [langage soutenu :] désigne la mort.
- [11] « *Global Area network* » : [angl.], réseau de télécommunication satellitaire offrant une couverture mondiale.
- [12] [Angl.], « oui, je sais vraiment danser ! »
- [13] « *Zen* » : [terme d'origine japonaise], écoles de méditation, célèbres pour la simplicité de leur esthétique.
- [14] « *Webagencies* » : [angl.], entreprises offrant des services en ligne sur Internet.
- [15] [Skt], prière du monde himalayen. Elle signifie « *Om*, Joyau, Lotus, *Hung* ». Sa répétition inlassable est supposée éveiller la compassion.
- [16] « *Apparatchik* » : [rus.], membre officiel de l'appareil d'un parti et représentant d'une pensée unique.
- [17] « *Titanium* » : [angl.], en titane. Montures souples et résistantes.
- [18] « *Burgundy* » : [angl.], « Bourgogne », de la couleur de son vin rouge.
- [19] « *Powerbook*<sup>®</sup><sup>TM</sup> » : [angl.], « livre de pouvoir », modèle d'ordinateur portable Apple Macintosh dont la forme évoque un grimoire.
- [20] Ce sociologue de culture germanique avait imaginé un modèle d'organisation inspiré de l'armée prussienne : *la bureaucratie*.
- [21] Résistance à la maladie due à des facteurs d'ordre psychologique.
- [22] Von Hardenberg, « Henri d'Ofterdingen », chapitre I, in « Œuvres Complètes », volume I, Paris, Gallimard, *du Monde Entier*, 1975, p. 80.
- [23] « *N.D.E., Near Death Experience* » : [angl.], « expérience au seuil de la mort » ou encore « expérience de mort imminente ».
- [24] Von Hardenberg, « Henri d'Ofterdingen », chapitre I, in « Œuvres Complètes »,

volume I, Paris, Gallimard, *du Monde Entier*, 1975, p. 80.

[25] « *Building* » : [angl.], édifice.

[26] L'étole ornée de fourrure a requis l'abattage d'un animal, non pour satisfaire des besoins indispensables, mais pour paraître.

[27] « *Karma* » : [skt], action ou activité. Évoque le dynamisme du vivant mais aussi les relations supposées des actes et de leurs conséquences ultérieures.

[28] [Rus.], *Usine Automobile Lénine*.

[29] « *Cheese-cake* » : [angl.], gâteau au fromage blanc.

[30] *Néol.*, [jap.-angl.], « minuteur Zen ».

[31] « *Ayurveda* » : [skt], système de médecine traditionnelle, issu de l'Inde.

[32] « *Nirvana network* » : [angl.], littéralement « réseau d'illumination ».

[33] « *Diamantin(e)* » : *adj.* semblable au diamant, c'est-à-dire pur et parfait.

[34] « *Beats per minute* » : [angl.], rythmes — ou pulsations — par minute.

[35] « *Stock Exchange* » : [angl.], « La Bourse ».

[36] « *Traders* » : [angl.], courtiers.

[37] « *Afficionados* » : [esp.], personnalités en vue.

[38] « *Blisters packs* » : [angl.], étuis, sachets.

[39] « *Rollercoaster* » : [angl.], attraction de fête foraine aux montagnes russes.

[40] « *Fifty-fifty* » : [angl.], « cinquante-cinquante ».

[41] En 2002. Source : *Newsweek*.

[42] « *Golden girls* » : [angl.], familier : « filles dorées », femmes enrichies par la finance spéculative. « *Business boys* » : [angl.], familier, « garçon d'affaires ».

[43] « *Dealer* » en anglais signifie aussi négociant.

[44] « *Dharma* » : [skt], « phénomène » ou « bonne loi ». Ce terme évoque la manière juste d'accomplir sa condition humaine.

[45] « *Go-go boy* » : [angl.], danseur de cabaret.

[46] « *Skylounge* » : [angl.], « salon du ciel », espace de convivialité aménagé à l'étage supérieur d'un bâtiment et doté de baies vitrées panoramiques.

[47] Dans une école tantrique est dite *saveur unique* la même qualité vide et sans substance commune à tous les phénomènes.

[48] Pour découvrir la suite de l'histoire de Pomme, Antonin & Tchang, le lecteur et la lectrice peuvent, s'ils ne désirent pas lire le mince recueil qui suit, se rendre directement à l'Épilogue 2, intitulé « *Samsara* ».

[49] « *Samsara* » : [skt], « cycle des existences » ou encore « monde régi par la roue du temps ».

La microplateforme de chargement légal des livres de Marc Bosche  
en PDF (accès libre, gratuit, texte intégral)

+ Questions de téléchargement Abordées Fréquemment (F.A.Q.)

[http://marc-bosche.pro.wanadoo.fr/menu5\\_page10.html](http://marc-bosche.pro.wanadoo.fr/menu5_page10.html)

ou

<http://livres-de-marc-bosche-pdf.blogspot.com>

Le portail multimedia Marc Bosche

<http://marc-bosche.pro.wanadoo.fr/>

ou

<http://marc-bosche.pros.orange.fr>